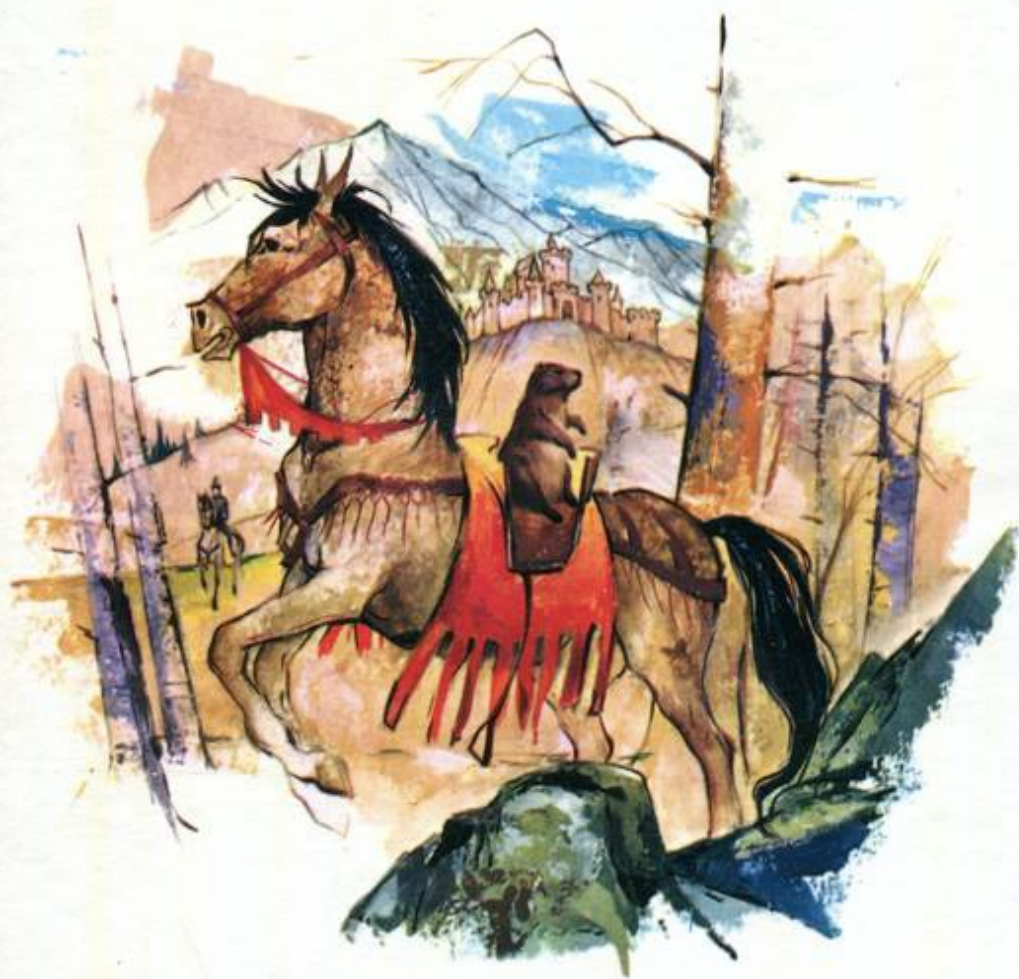


JEAN PORTAIL

CONTES ET LÉGENDES DE SAVOIE



FERNAND NATHAN

Contes et Légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DE SAVOIE

**PAR
JEAN PORTAIL**

***Illustrations : Georges Saint-Justh
Éditeur : Nanthan***

*À la mémoire de mon fils René CATEL – dit Marcel
Biaise – puisqu’il s’agit d’un morceau de cette terre de
France, qu’il défendit héroïquement.*

J. P.

Le premier ancêtre



ES uns vous diront que l'arche de Noé resta accrochée à la Dent du Chat, d'autres prétendent que cet atterrissage eut lieu sur l'arête du Nivolet, presque en face.

Il est toujours très difficile de mettre les savants d'accord. D'autre part, les gens du canton de Faverges assurent qu'elle fut fixée aux rochers de Montmin. Les gens de Culoz revendiquent dans le même sens. Cela parce que, à Montmin comme sur la montagne de Culoz, on a retrouvé les énormes anneaux de fer qui, à n'en pas douter, servirent à Noé pour attacher son navire.

Ces diverses opinions sont-elles contradictoires ?

L'Arche était assez immense pour que sa proue donnât sur la Dent du Chat et son arrière sur le Nivolet. Ou vice versa...

Et pourquoi Noé, après quelque temps, n'aurait-il pas emmené sa famille en promenade sur les eaux qui, s'abaissant peu à peu, laissaient affleurer ces sommets ?



Mais qu'elle s'accrochât ici ou là, qu'elle parcourût tel ou tel lieu de notre Savoie, ce qui importe, c'est que l'arche ait fait chez nous escale. Or, cela, personne, jusqu'ici, ne put logiquement le réfuter. Et voici ce que rapporte la tradition :

Noé avait décidé que chacun de ses fils choisirait le lieu de résidence, le coin du globe où il ferait souche dès qu'il serait permis de débarquer. Nous n'employons pas par inadvertance le mot « globe ». Noé savait parfaitement que la terre était ronde. Il avait, d'ailleurs, avant de partir, établi une carte marine rigoureusement exacte qu'il n'eut, au cours de son long voyage, qu'à consulter pour repérer au-dessus de quel continent il voguait... Son fils Sem, excellent mathématicien, l'avait aidé à dresser ce relevé des deux hémisphères.

Vous savez que Noé avait trois fils : Sem, Cham et Japhet.



Japhet se montra le plus pressé d'atterrir. Il aimait l'eau pourtant, mais il trouvait monotone de ne voir que de l'eau.

Aussi, dès que le bâtiment paternel heurta, de la coque, une élévation du sol, il s'exclama que là serait son domaine.

Penchés sur leur carte, le Patriarche et Sem déterminèrent que le navire se trouvait coincé sur une cime occidentale du monde.

Mais il fallait patienter encore avant d'en prendre directement connaissance. Ce fut ainsi que les Noé en leur arche s'attardèrent chez nous.



Noé n'envisageait pas sans serrement de cœur le débarquement de Japhet. Il avait eu Sem dans sa cinq centième année (vous vous rappelez tous que les jours de Noé furent de neuf cent cinquante ans ?). Japhet, le benjamin, avait été le cadeau providentiel de ses six cents ans. Et c'était lui qui le quittait en premier.

Le pauvre Noé en eut beaucoup de chagrin.

Mais il savait qu'ils n'avaient été sauvés, ses fils et lui, que pour repeupler le monde. À chacun des trois garçons devait revenir un tiers de l'univers. Telle était la volonté de Jéhovah.

Aussi l'archi-vieillard ne fit-il aucune objection quand Japhet manifesta qu'il avait, quant à lui, choisi.



Chaque jour découvrait un peu plus du domaine élu par Japhet. Un matin, il parut que l'on pourrait aborder. Le cadet sauta donc dans un canot, suivi de ses frères invités à partager les joies de la découverte.

On dit qu'ils prirent pied sur le Mont Revard (le Nivolet appartient à la même chaîne). Une végétation timide commençait à s'y révéler.

Mais sur d'autres sommets que l'on discernait au loin, l'eau s'était glacée en une brillante carapace durcie.

— Que de terrain perdu ! s'écria Sem qui craignait que son frère n'eût fait une mauvaise opération. Quel parti tireras-tu de ces emplacements-là ?

Sem se complaisait à calculer la valeur des choses. Cham, lui, regardait ces îlots de neige avec une moue. Il était frileux et le blanc n'était pas sa couleur préférée.

Chose curieuse : les objections de ses aînés n'aboutirent qu'à ancrer Japhet dans sa décision.

Son père avait eu, souvent, l'occasion de noter en lui cette tendance à l'entêtement.



Il fut donc procédé au dénombrement des animaux. Cela ne se fit pas sans mal. Japhet n'en finissait plus de réclamer et de contester.

Noé avait eu souvent l'occasion de lui reprocher son naturel chicanier. Il eut sa part de chevaux, de bœufs, de vaches, de moutons, de chats, de chiens, de serpents, de couleuvres, d'araignées, de rats (car il faut de tout pour faire un monde et le monde recommençait). Il eut des mulets capables d'avancer, un pied sur la montagne à pic, l'autre dans le vide, des chevaux, des ânes... Il eut, qui demeureraient ici, des chamois, et qui émigreraient pour les Pyrénées, des izards... En plus, des marmottes, qui ne quitteraient pas leur terre première. Enfin, il reçut un splendide couple d'aigles royaux.

Puis Noé, lui ayant donné sa bénédiction, prononça :

— Que soit donc, ici, le point de départ de ta race mais que ses rameaux s'étendent au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest.

Et Japhet et sa femme, entourés de leur troupeau, demeurèrent sur l'une des pointes du monde tandis que s'éloignait l'arche solennelle.

Le cœur du dernier-né de l'antique Noé, connut-il le désespoir

des adieux ?

Il n'en montra rien.

Son père avait eu, souvent, l'occasion de noter en lui cette maîtrise silencieuse et pesante.



Le ménage eut pour fils Gomer, Magag, Maddi, Javan, Tubol, Meschec et Tiras.

Les six premiers quittèrent tôt le foyer familial pour faire souche à leur tour.

Tiras, lui, mourut dans nos montagnes où, peu à peu le nom de ses descendants subit une double altération. Il devint Tiraz ou Tiroz.

Puis, l'ultime syllabe *az* ou *oz* demeura seule, précédée d'une ou deux autres qui varièrent, pour distinguer entre elles les nombreuses ramifications de la postérité de Japhet.

Tous les Savoyards dont le nom se termine en *oz* ou en *az* peuvent être assurés qu'ils procèdent directement du benjamin de Noé.



Le chat



DANS les anciens temps, un pêcheur du nom d'Antoine vivait au flanc de la montagne qui surplombe, à pic, le magnifique lac du Bourget.

Il y possédait une mesure de torchis et de chaume qu'il quittait, dès l'aube, pour s'en aller pêcher.

Un matin, qu'il n'arrivait pas à tirer de l'eau le moindre fretin, il promit d'offrir à Dieu, en le rendant à son élément naturel, le premier poisson qu'il prendrait. Antoine estimait que Dieu ne se laisserait pas gagner de générosité et que ce premier poisson en amènerait plus d'un autre !

Dieu l'entendit, car sa ligne tout aussitôt se prolongea d'un poisson, énorme et beau comme il ne croyait pas qu'il pût en exister de pareil ! « Un poisson qui se vendrait cher au poids ! » pensait Antoine par habitude. Mais sa promesse lui revint en mémoire. Il soupira... Il hésita... Fallait-il vraiment avoir le courage de remettre à l'eau ce merveilleux poisson ? Pour qu'un autre que lui le repêchât et en tirât profit. Dieu ne pouvait exiger un

tel sacrifice. Dieu ne mangeait pas. Que lui importait donc qu'on lui fit hommage de ce poisson-ci plutôt que du suivant ?

— Tu as dit « le premier », lui souffla son bon ange.

— Eh bien ! répliqua le madré Savoyard, ce sera le premier, à partir d'à présent !

Et il lança sa ligne à nouveau. Dans la même seconde, il la releva ! Un poisson deux fois gros comme le précédent frétillait au bout du fil.

— Rejette-le ! intima la voix de l'ange.

— C'est facile à dire ! grommela le pêcheur. On voit bien, cher ange, que vous êtes un pur esprit. Pour mon compte, j'ai femme et enfants. Avec le prix de ce poisson-là, nous vivrons une semaine.

— Ton poisson appartient à Dieu !

— Alors, je n'ai pas à le lui donner ! répliqua l'homme, chicanier de son naturel.

L'ange joignit ses ailes pour se cacher le visage et se mit à pleurer.

Antoine avait relancé sa ligne une troisième fois et, immédiatement, il eut, à l'adresse de l'ange, un sourire goguenard. Sa prise promettait de dépasser encore les deux premières. Elle était si lourde que l'extrémité du jonc ployait et que l'habile pêcheur eut beaucoup de peine à amener le fil jusqu'à lui. Avec précaution, il le souleva hors de l'eau. Alors il ne retint pas un cri de stupeur. Un petit chat noir se débattait, agrafé à l'hameçon. Antoine le délivra, le soupesa au creux de sa main. Une poignée de duvet n'eût pas été plus légère que cette bestiole qui, tout à l'heure, avait failli casser sa ligne !

Antoine ne chercha pas à déchiffrer l'énigme mais décida qu'il emporterait le chaton. Sa femme serait contente, elle qui se plaignait que leurs provisions lussent le festin des rats.



Il voulut continuer à pêcher. Mais il eut beau lancer et relancer sa ligne, renouveler ses appâts, changer de place, on eût pu croire qu'il ne restait plus un seul poisson dans le lac.

— Bast ! fit-il. Je n'ai pas trop à me plaindre.

N'insistant pas davantage, il enroula son fil, se saisit du panier où se débattaient les deux gros poissons qui allaient le rendre riche pour la moitié d'un mois, et commença de gravir la côte.

Dans la poche de sa blouse, le chaton sauvé des eaux miaulait et griffait.



À vingt mètres de sa mesure, il vit sa femme qui l'attendait sur le seuil, placide et patiente ainsi qu'à l'habitude.

Sans avoir échangé un mot, tous deux rentrèrent dans l'unique pièce qu'éclairait à peine la lumière du jour et où flottait une odeur d'étable et de lait caillé. À terre (il n'y avait ni plancher ni carrelage), sur une pailleasse, vagissaient trois enfants. Le plus jeune semblait de quelques semaines, l'aîné n'avait pas deux ans.

Le père ouvrit son panier et le rude visage de la femme se plissa imperceptiblement de satisfaction. Pourtant elle feignit d'être déçue :

— Sont pas trop petits ! dit-elle. Mais sont peu...

Antoine ne s'émut pas. Il savait que, en eût-il apporté cent, elle eût témoigné de la même maussade indifférence. C'est le caractère de la race de ne jamais se montrer trop content des biens qui vous

arrivent. Un proverbe prétend que, s'il pleuvait des ducats, les Savoyards se plaindraient que le bon Dieu cassât leurs ardoises.

— Voici le dernier morceau ! annonça-t-il, présentant le chaton.

Avec un haussement d'épaules, elle le lança doucement aux enfants qui piaillaient.



Le chat grandit. Il grandit si vite, il grandit tant qu'il atteignit bientôt la taille d'une panthère et ce fût pour ses maîtres un grand soulagement quand il quitta la mesure. Hélas ! Il n'en avait point oublié le chemin. Trop souvent, il y revenait rôder. Ce chat était épouvantable à voir, avec son poil couleur de suie, ses griffes qui ressemblaient à des yatagans, ses yeux verts et phosphorescents qui vous aveuglaient dans l'ombre. Ses mâchoires, lorsqu'elles se refermaient sur une tête de mouton, la broyaient aussi facilement que vous croquez une pastille.

Des petits enfants disparurent. Des hommes. Des femmes. La terreur se répandit partout.

On organisa des battues, menées par les meilleurs tireurs de la région. Tous avaient vu le chat fantastique. Tous avaient été, plus ou moins, ses victimes. Mais ni la vaillance, ni la ruse, ni le désir de venger un deuil cruel ne triomphèrent de l'horrible bête. Le chat s'avérait invulnérable. L'apercevait-on juché sur un sommet ? À peine l'avait-on mis en joue qu'on le retrouvait derrière soi. Le croyait-on à gauche ? Voilà qu'il se trouvait à droite. Ou bien, on le voyait bondir de quelque haute roche, dessinant, sur le ciel bleu, une souple courbe noire qui s'effaçait aussitôt comme s'il se fut volatilisé dans l'air. Puis le jeu changeait. Il demeurait immobile.

Balles et flèches roulaient et glissaient sans même déchirer sa fourrure infernale.

La nuit venue, les paysans barricadés chez eux remontaient leurs couvertures par-dessus leurs oreilles quand ils entendaient les sinistres miaulements répercutés à l'infini par l'écho des montagnes. Ils évoquaient, en se signant, le voyageur attardé dont on ne retrouverait plus le lendemain qu'un lambeau de vêtement.

Antoine, plus que quiconque, désirait la mort du chat. Pourtant, il tremblait de le provoquer. Il avait compris que l'animal était le châtiment de Dieu. Depuis la pêche miraculeuse où il avait renié sa parole envers le Maître de toutes choses, jamais plus il n'avait attrapé de poissons. Pour que sa femme, ses enfants et lui-même ne mourussent pas de faim, il avait demandé de l'embauche à des bûcherons. Mais le sort s'acharnait. Un arbre, en tombant, lui cassa la clavicule. Puis il se blessa sur sa propre hache. Enfin, le feu s'était déclaré à la coupe de bois à laquelle il travaillait. Avant chaque malheur, il avait rencontré le chat et le chat l'avait fixé en crachant du feu.



Un certain matin, un ânier piémontais qui passait par là découvrit, en travers de leur seuil défoncé, le pêcheur, sa femme et leurs trois enfants. Leurs cous béaient sous l'empreinte sanglante de crocs gigantesques. Leurs visages étaient lacérés d'estafilades en pleine chair.



Le chat qui continuait ses ravages se mit à observer un rythme inexplicable, de vingt en vingt. S'étant instauré gardien du col menant de l'un à l'autre versant, il laissait franchir la montagne à dix-neuf personnes, hommes ou femmes, et dévorait la vingtième.

Or, les raides sentiers ne permettaient pas que l'on allât de front. Il y avait toujours un vingtième et ce vingtième était toujours la proie du chat.



Une fois, un jeune soldat qui rentrait de congé connut qu'il arriverait le vingtième. Il pensa bien à reculer. Mais, déjà, il avait eu le tort de céder aux instances de sa famille désireuse de le retenir le plus possible. Sa permission expirait. Un nouveau retard lui vaudrait une grosse mauvaise note, sinon d'être accusé de désertion.

Il fallait essayer de passer.

Or, comme il arrivait au col redoutable, il entendit sonner l'angelus. Dans une petite église en contre-bas, des femmes pénétraient, serrant leurs mantes sombres. Deux enjambées suffirent pour qu'il se mêlât à elles. L'office fini, il s'en fut à la sacristie solliciter de Monsieur le Curé qu'il bénît son fusil.



Arme à la main, le soldat reprit sa route. À peine avait-il avancé de quelques pas qu'il vit la bête, debout au faîte d'un rocher, qui l'attendait.

Les derniers rayons du soleil rendaient plus noir encore son pelage mais ses narines lançaient des flammes et ses yeux brillaient comme braises.

Presque inconscient de son geste, le soldat visa. Toutes griffes dehors, le monstre s'était lancé. Il ne retomba pas sur la route. Le coup qui l'atteignit avant qu'il eût touché terre le projeta au bord de la pente abrupte où il tenta de s'agripper. Une deuxième détonation lui fracassa la tête et le précipita dans l'abîme, au fond du lac. On dit que la gerbe d'écume qu'il souleva dans sa chute éclaboussa jusqu'aux crêtes environnantes.

Le soldat, un court instant abasourdi par sa victoire, remercia Dieu, puis, calmement, se remit en marche.



Pour commémorer ces faits, on dénomma *Mont du Chat* ce chaînon du Jura qu'avait terrorisé le diabolique animal.

On ne le revit plus jamais.

Des gens dignes de foi affirment qu'il recouvra la vie sous les eaux mais qu'il y demeurera captif jusqu'à la consommation des siècles. Il en ressent de grandes colères. Alors son poil se hérissé et provoque, à la surface du lac d'émeraude, ces brusques frémissements qui font chavirer les barques.



Une aventure de Charlemagne

*Monmélian,
Vas obidan !
Où Carlos fos mes en preizon*

Guiraut de Cabreira
(XII^e siècle)



N ce temps-là, Charlemagne revenait de son expédition victorieuse contre Didier, roi des Lombards, ennemi du Pape et le sien et il avait fait halte dans les montagnes de Savoie. Son neveu, Roland, était à ses côtés. Comme nous le rappelle *La Chanson de Roland*, c'est en Savoie, dans la vallée de Maurienne, que le neveu du futur empereur avait été fait chevalier⁽¹⁾ et qu'il avait reçu, des mains de Charlemagne et sur l'ordre de Dieu, sa prodigieuse épée Durandal. Mais au moment où se place notre récit, Charlemagne et son escorte parcouraient la contrée du côté de Montmélian.

Charlemagne aimait beaucoup la chasse et chaque matin on le voyait partir avec les compagnons qu'il avait désignés. Les échos retentissaient alors du bruit des chevaux et de l'appel des cors. Faucon au poing, l'empereur caracolait et ses chevaliers avaient peine à le suivre. Un jour qu'il s'était ainsi, imprudemment, détaché, un homme, à peau bronzée et noire, chevelure frisée, bondit d'un fourré, saisit la bride de l'écumeux coursier qui se cabra, vainement éperonné par son maître. L'assaillant ne lâchait pas prise. Alors, Charlemagne dégaina, trancha d'un coup d'épée la main du bandit et voulut foncer. Il n'en eut pas le temps. Dix – Vingt – Cent. Des centaines d'hommes semblables au premier entourèrent sa monture. Il tenta de parlementer. Les autres n'entendaient pas le langage des Francs. D'autre part leur parler guttural acheva de renseigner leur glorieux captif. Il avait donné dans une embuscade de Sarrasins ! Vous le savez, ceux-ci, qui occupèrent, au X^e siècle, tous les points stratégiques de la montagne, déjà, en tenaient quelques cols. Ces hordes de pillards mettaient à sac la contrée et rançonnaient, assassinaient à qui mieux mieux.



Charlemagne, dont l'esprit était aussi prompt que le bras, estima qu'il fallait agir de ruse. Avec une apparente soumission, il se laissa conduire, par cette troupe de brigands, jusqu'au château de Montmélian où leur chef avait élu domicile après en avoir chassé le légitime seigneur.

Ce chef arabe, qui avait nom Katar-El-Kader, était capable, lui, de soutenir une conversation autrement qu'en arabe.

Il questionna donc le prisonnier :

— Qui es-tu ?

— Fauconnier de l'un des barons de Charlemagne !

Le Sarrasin ne mit pas en doute cette déclaration.

Il ne connaissait pas le chef des Francs et l'homme amené devant lui portait un solide costume de chasse sans aucune marque extérieure de sa suprême dignité.

— Tu as osé couper le poignet de l'un des nôtres... poursuivait Katar-El-Kader.

— S'il ne m'avait attaqué, Seigneur, je n'aurais pas eu à me défendre !

— Mais qui a fait couler le sang sarrasin verra couler son propre sang ! Demain, à l'issue de la *Fantasia* que j'offre à ma quatrième épouse, tu subiras le sort que tu fis subir au noble fils d'Allah. Puis tu seras abattu, chien ! Disparais de ma vue.

Il leva la main. Ses gardes s'emparèrent de Charlemagne et le jetèrent dans l'un des cachots de la citadelle.



Le Roi très Chrétien recommanda son âme à Dieu auquel il demanda pardon de ses fautes. Puis, en paix avec sa conscience, prêt à mourir si telle était la volonté du Roi des Rois, il envisagea les chances qui lui restaient de sauver cette vie qui lui avait été prêtée par Dieu.

Mais plus il réfléchissait plus son destin lui apparaissait précaire.

Néanmoins, il remercia le Ciel d'avoir permis que le Musulman ajoutât créance à la fable qu'il lui avait présentée. S'il eût su tenir

non pas un humble fauconnier, mais le plus puissant des monarques, à quelles extrêmes exigences ne l'eût point porté sa soif de conquête ? Le Barbare eût été capable de demander, pour rançon, des têtes insignes. Charles connaissait ses preux. Pas un n'eût hésité à s'offrir à la mort si tel eût été le prix de la liberté pour le fils de Pépin.

Mais s'il ne parvenait pas à recouvrer cette liberté, s'il devait, ayant subi la mutilation ordonnée par Katar-El-Kader, être mis à mort, qu'advierait-il du magnifique Empire dont il venait de repousser les limites ? Limites provisoires... Déjà, était élaboré le plan qui le rendrait maître de la péninsule jusqu'au Garigliano. Quant aux Sarrasins, pour les bouter hors d'Occident, c'est en leur fief d'Espagne qu'il les attaquerait, dût-il y consacrer vingt ans de sa vie.

Ah ! n'avait-il pas, quelquefois, cédé à l'orgueil, allant jusqu'à rêver à ce titre d'Empereur, porté, avec la couronne d'or, par les successeurs de Constantin sur leur trône de Byzance ?

Dieu le punissait-il de s'être cru invincible ?



Comme il s'abandonnait à ces tristes pensées, encore agenouillé sur les dalles de son cachot, supputant à quel moment du jour correspondrait la blême clarté qui s'épandait du soupirail, celui-ci, tout à coup, s'obscurcit. Quoi donc venait de s'y abattre ? Le captif n'eut pas à chercher longtemps. Du dehors, son faucon familier frappait la vitre des griffes et du bec. Il la mit en éclats et, par l'orifice, s'introduisit jusqu'à Charles en témoignant indiscutablement d'une joie vive, lui mordillant les joues, posé sur

son épaule, ou voletant au-dessus de sa tête dans un ramage éperdu.

Charles, à son tour, caressa l'aérien animal qui avait su le retrouver et forcer sa retraite. Puis, une idée lui vint. Le faucon serait son messenger. Déchirant un lambeau de ses vêtements, il y enfila l'anneau d'améthyste qui ne le quittait jamais. L'oiseau se laissait faire, immobile, attentif aux paroles que murmurait son maître en achevant de le préparer :

— Retourne auprès de mes pairs qui s'inquiètent et me cherchent. La vue de cet anneau les convaincra de te suivre. Va, mon fidèle ami !

Et comme s'il n'eût attendu que cette dernière injonction, le faucon, dans un froissement de plumes, se glissa par l'issue qu'il s'était ouverte et s'envola.



Plusieurs heures après, un groupe de moines se hâtaient à travers la forêt avoisinant le château-repaire du Sarrasin. Ils marchaient à de bien grandes enjambées, pour des moines ! Même, on aurait pu se rendre compte, s'il n'eût fait nuit noire, qu'ils avaient relevé leur robe brune sous laquelle chacun d'eux portait bottes et lances. En outre, ils avaient pour guide un de ces grands oiseaux de proie que l'on appelle faucon, mais qui ne se perdait pas dans les hauteurs comme sont accoutumés à le faire ses pareils dressés pour la chasse. Il ne demeurait pas davantage posé sur le poing de l'un des singuliers religieux. Il volait bas sous les branches, s'arrêtant parfois, tout de même que s'il eût voulu vérifier l'orientation prise.



En vue du château occupé par le Sarrasin, l'allure des moines changea. D'un pas harassé, traînard, ils avançaient péniblement en se tenant l'un l'autre et leurs longues robes retombaient si bas que l'on ne distinguait plus le bout de leurs pieds.



— Maître ! Il y a là douze pèlerins de la religion des infidèles qui demandent asile ! vint un peu plus tard annoncer à Katar-El-Kader l'un de ses serviteurs.

— Ouvrez-leur les portes, qu'ils mangent et dorment à satiété ! dit aussitôt le Barbare.

Il n'agissait pas ainsi parce qu'il était bon, vous l'imaginez aisément, mais parce qu'il tenait à ce qu'on le crût bon. Il cherchait à contrebalancer ses forfaits par de fausses générosités. L'artificieux Oriental avait expérimenté que le moyen était efficace. Tandis que ses victimes, — ou les familles de ses victimes — entretenaient leur vindicte, quelques braves dupes qu'il avait aidées sans qu'il lui en coûtât rien, croyaient se montrer équitables en laissant entendre un autre son de cloche.

Dans la circonstance, il jugeait particulièrement intéressant d'offrir assistance à des religieux qui pourraient ensuite rapporter à leur couvent la magnanimité musulmane.



Content de lui-même et du Sort, il allait gagner ses appartements privés pour se livrer au sommeil du Juste, quand le serviteur qui était venu l'informer de l'arrivée des étrangers apparut à nouveau.

— Maître, l'un des infidèles désire t'entretenir secrètement. Il est, dit-il, porteur d'un message de notre allié Békarsi-El-Sidir.

Sans s'étonner, tant il était orgueilleux, qu'un moine eût accepté de trahir son Dieu pour servir les desseins d'un envahisseur dont les crimes ne se comptaient plus, il ordonna qu'on l'introduisît.



À peine eut-il été laissé seul à seul avec le Barbare que le faux moine rejeta son froc.

Katar-El-Kader n'eut pas loisir de se défendre. Deux coups de sabre lui brisèrent les genoux. Le Sarrasin s'écroula en hurlant. Mais nul ne se précipita pour le secourir. Ses onze autres « invités » s'étaient chargés d'immobiliser ses hommes de troupe et ses serviteurs. L'attaque imprévue avait été si rapide que tous se trouvèrent ligotés avant d'être revenus de leur surprise. Cela fait, le château fut exploré par les douze pairs de Charlemagne, car tels étaient les hauts seigneurs accourus à l'appel du faucon, Roland, préfet des Marches de Bretagne, se trouvant parmi eux.

Ils eurent vite découvert le souterrain où avait été jeté le captif. Mais, là encore, l'oiseau messenger les avait précédés. D'un vol de victoire, il traçait, au-dessus de l'auguste tête qui lui devait son salut, une couronne qui allait s'élargissant.



La table du festin



AYMON de Bellecombe, preux chevalier sans fortune, aimait Alice, la fille de son puissant voisin, le baron du Châtelet. Alice aussi l'aimait, jugeant que bravoure et belle taille étaient gages suffisants de félicité. Le baron ne partageait pas son avis et il avait, sur sa fille, d'autres vues. Il rêvait de lui faire épouser un fils de Rodolphe de Souabe, puissant seigneur de Germanie. Elle était assez belle pour que ce rêve orgueilleux ne fût point absolument chimérique.

On devine avec quel sentiment, Châtelet, donc, accueillit la demande en mariage du candide Aymon. Toutefois, ne laissa-t-il pas percer l'indignation qu'il éprouvait de cette démarche. Son modeste voisin bénéficiait, disait-on, d'une certaine faveur à la cour de Savoie où la mère des princes, Adélaïde de Suse, malgré la majorité de ses fils, gardait la régence effective. Or, Adélaïde de Suse était apparentée à la famille de Souabe. Il importait donc de luvoyer avec diplomatie. Cela n'était pas pour gêner le baron qui

se plaisait en ces détours.

Se retranchant derrière des prétextes qui n'avaient rien de blessant pour le chevalier (son jeune âge et celui d'Alice, son vieil âge à lui, pauvre père qui avait besoin de s'habituer à l'idée de cette séparation et d'autres encore), il évinça courtoisement le prétendant.

Mais Aymon savait ce que parler voulait dire et il quitta le château désespéré. Quant au baron, il se dirigea incontinent vers les appartements de sa fille.



Là, pensait-il, il n'aurait qu'à imposer sa volonté. Alice ne s'était jamais départie de la plus respectueuse soumission.

Pour la première fois, il en alla différemment.

— Père ! supplia-t-elle, que Votre Seigneurie m'explique en quoi le chevalier de Bellecombe est indigne de ma main ?

— Eh ! Vous voici bien téméraire, ma fille, de discuter mes ordres.

— Pardonnez-moi, Seigneur, si je m'enhardis jusqu'à vous rappeler que je vous fus toujours docile autant qu'aimante ! Mon cœur, pour vous, n'a pas changé. Dussé-je mourir de chagrin, j'accepterais vos décisions les plus sévères dans le même esprit d'obéissance. Mais, mon Père, de grâce, accordez-moi le droit – quand il s'agit de mon bonheur – de m'informer des raisons qui vous guident !

— Le Chevalier est de piètre lignée.

— Son père, à mainte bataille, se conduisit en héros.

— Êtes-vous sotte ou impertinente ? Ces faits d'armes que vous

évoquez ont permis à la famille de Bellecombe de s'élever au-dessus de sa condition première. Aymon y gagna d'être admis dans les pages et sacré chevalier. Il n'en est pas moins sorti de peu et il sent sa roture.

— Mon Père, ne respire-t-on pas également, auprès de lui, la loyauté, le courage ?

— La farine ne s'en met pas au four. Il n'a pas un sol vaillant.

— Je vous croyais riche, mon Père, et disposé à me doter assez bien pour que...

— Pour qu'un malvenu se gobergeât à mon compte ? Vous vous êtes trompée, ma fille ! Votre dot, je la calculerai selon l'avoir de votre époux.

— À ce taux, mon mariage avec Aymon serait une économie pour vous, mon Père ?

Ce mot d'*économie* ne manqua pas d'impressionner le baron du Châtelet, Savoyard pur sang.

Il se reprit vite. Les avantages de l'alliance souabe ne pouvaient être contre-balancés.

— Trêve de plaisanterie ! s'écria-t-il avec courroux. Vous m'obéirez ou je vous contraindrai.

— À quoi, mon Père ?

— À chasser de votre cœur jusqu'au souvenir de cet intrigant.

— Comment seriez-vous maître de mon cœur, mon Père, alors que moi-même je ne le gouverne plus et qu'il appartient tout entier à celui que je n'épouserai pas sans votre agrément, mais que je ne saurai cesser d'aimer ?

Si elle put aller jusqu'au bout de cette déclaration calme et ferme, ce fut à cause de l'exaspération même de son Père et Seigneur qui, positivement, étouffait de rage.

Il était trop de sa race pour garder l'espoir qu'elle cédât jamais.

Quand un Savoyard a dit « non », ne vous fatiguez pas à vouloir changer ce « non » en « oui ».

Le baron préféra agir par la ruse.

— Qui vous certifie, ma fille, que votre bel élu réponde à votre amour ?

— Il me l'a juré, mon Père, et son âme est plus transparente qu'un ruisseau d'avril.

— Bon ! Bon ! Mais si vous êtes prête, vous, à tout braver pour demeurer fidèle à vos serments, croyez-vous qu'il ait la même constance et que, pour vous mériter, il accepte d'endurer peine ?

— Mettez-le à l'épreuve, mon Père ! prononça-t-elle avec feu. Imposez-lui quelconque condition que vous vouliez.

Le baron se détourna, craignant qu'Alice ne lût sur ses traits la joie victorieuse dont il ne put modifier immédiatement l'expression.

Elle avait donné dans le piège ! Elle proposait d'elle-même ce qu'il avait hésité à lui faire admettre.

Mais ayant recomposé son visage, il reprit mollement :

— Euh ! J'ai bien peur, ma fille, que le résultat de l'expérience ne vous déçoive.

— Je ne le crains pas, mon Père.

Il fit mine de se rendre :

— Si vous aviez raison... euh... évidemment, je ne m'opposerais pas plus longtemps à l'union que vous désirez.

— Oh ! Mon Père ! Mon bon Père ! Mon Seigneur !

Elle s'était jetée à ses pieds, lui embrassant les genoux.

À la voir si confiante, il faillit s'attendrir. Ce ne fut, chez lui, qu'une passagère faiblesse. Il revint à son plan qui était d'évincer, d'abord, cet empêcheur de Bellecombe, et à pousser ensuite son candidat.

Soupirant comme père qui vient de se laisser arracher un semi-consentement, il déclara :

— Je vais envoyer quérir l'homme de votre choix et lui ferai connaître mes conditions. S'il les remplit... euh... s'il les remplit (il poussa un nouveau soupir), il deviendra l'homme de mon choix.

Alice ne savait comment exprimer sa gratitude envers son père ni sa foi en l'avenir.

Châtelet jugeant le moment propice, poursuivit, d'une voix onctueuse :

— En revanche, je crois avoir droit à une promesse de votre part. Vous engageriez-vous...

— À tout ce que vous voulez, Monseigneur ! lança-t-elle sans le laisser achever.

— Eh bien ! Si ma vieille expérience avait raison contre votre certitude, si le Chevalier s'avouait vaincu... consentiriez-vous à prendre de bon gré l'époux que je vous désignerais ?

— Je vous en fais serment, Monseigneur ! répondit-elle, assurée qu'elle n'avait pas à redouter que le Chevalier s'avouât vaincu.

Le soupir qu'exhala Châtelet ne fut pas hypocrite. Ouf ! Il avait mené à bonne fin cette négociation difficile et qui avait réclamé plus d'astuce que l'enlèvement d'un fief. Puisqu'il avait gagné, il fut sans rancune.

— À vous revoir, ma gente Alice ! dit-il dans un mouvement d'affection sincère.

— Grâce vous soit rendue, Monseigneur ! répliqua-t-elle, enivrée.



Seule, elle battit des mains, pareille à une enfant.

Puis, un peu de mélancolie succéda à la joie. Alice, vous l'avez deviné, était orpheline. À cette heure où son destin s'était engagé elle sentit plus fortement le regret de n'avoir pas une maman à qui confier ses tendres espoirs. Elle se dit aussi qu'elle aurait dû profiter mieux des indulgentes dispositions du baron et le questionner sur l'épreuve à laquelle il entendait soumettre le chevalier de Bellecombe.

Mais qu'importait ?

Aymon l'aimait. Aymon était habile et fort.

Il n'était rien qu'il ne pût accomplir.



Apprenant, par un messenger du baron, que celui-ci l'attendait au château, Bellecombe sentit l'espoir renaître. Les amoureux sont comme les poètes. Ils vivent de rêves. Mais ce ne fut, chez Aymon, qu'un éclair. Le doute domina. Quoiqu'il fût à peine plus âgé qu'Alice, il avait une certaine science du cœur des hommes. Le baron, pensait-il, n'était pas de ceux qui reviennent sur leur décision et principalement quand l'intérêt les guide. Il flaira la machination. Mais Aymon n'avait jamais reculé devant un danger. Il n'allait pas hésiter au moment où ses pures amours se trouvaient en jeu.



Le baron le reçut avec une affabilité qui ne fit qu'accroître sa

défiance. Que cachait cette bonhomie succédant au refus sournois de la veille ? Il ne tarda pas à le savoir.

Le conduisant à l'une des étroites fenêtres qui perçaient l'épaisseur des murailles, Châtelet lui demanda s'il distinguait, tout là-bas, sur le versant opposé, les quatre blocs de granit qui s'y trouvaient appliqués ?

Aymon répondit par l'affirmative. Sa vue était perçante et les ombres du soir qui commençaient à monter n'avaient point encore atteint cette partie de la montagne. En outre, les quartiers de roche en question, détachés lors d'anciennes avalanches, étaient énormes.

— Ne croyez-vous pas, Chevalier, que, mises bout à bout, ces pierres dont le dessus est aussi plat qu'une table pourraient être garnies des couverts et des mets d'un repas de noce ?

L'idée parut, au jeune homme, plus bizarre encore que l'apparent revirement du Seigneur du Châtelet. À quoi voulait-il en arriver ? Aymon demeura silencieux.

Le baron continua :

— Celui qui – avant la prochaine aurore – aura transporté dans la plaine ces quatre blocs épousera ma fille quand il lui plaira.

Un soulèvement de colère manqua d'entraîner au meurtre le pauvre Chevalier. Non content de l'avoir repoussé, le Seigneur du Châtelet s'amusait de lui. Il ne l'avait envoyé chercher que pour le bafouer davantage. Comme disaient, déjà, les bonnes gens « son sang ne fit qu'un tour ». Heureusement, dans la même seconde, il reconquit sa maîtrise de soi qui est l'une des foncières qualités de la race.

Il parvint à sourire et, d'un accent qui surpassait en ironie celui du baron, il releva le défi :

— Soit, Monseigneur ! Je vais, d'une pichenette, faire glisser ces falaises et les installer dans la plaine.

Et il gagna la porte après un salut d'une déférence si exagérée que le baron grommela, à part soi :

— Le blanc-bec se moque ! Il lui en cuira !

En attendant, le « blanc-bec » était éliminé. Alice saurait que, sommé de la mériter, il avait déclaré forfait.

Bien entendu, il faudrait donner une version de l'histoire qui s'éloignât un peu de la vérité sans être absolument *mensongerie*. Châtelet excellait à ces « arrangements »-là.

Blessée dans son amour et dans son amour-propre, la jeune fille hâterait, d'elle-même, son mariage avec le prince de Souabe.

Ainsi se trouveraient satisfaites les ambitions du baron, sans viles disputes ni recours aux moyens extrêmes.



Tandis que le Châtelain se félicitait et remerciait le ciel de l'avoir doté d'un esprit ingénieux, Aymon avait repris la route de son petit manoir, ressassant sa déconvenue. Derrière lui l'orgueilleux donjon avait l'air de surveiller son départ.

Ah ! Pourrait-il désormais supporter la vue de toutes ces choses familières ? Depuis l'enfance, il aimait la blonde Alice et il n'avait jamais eu d'autres rêves que d'unir sa vie à la sienne. Hélas ! Une irréductible volonté les séparait à jamais. Qui pis était, le baron avait tenu à le couvrir de ridicule. Quel mobile l'avait poussé à lui faire cette insane proposition ? Aymon réfléchissait intensément. Trop loyal pour pénétrer l'âme tortueuse de Châtelet, il supputa, d'une manière confuse, qu'il ne s'était point livré à cette plaisanterie pour le seul plaisir d'ahurir son hôte. Avait-il craint que son refus de là veille, trop enveloppé, ne fut pas compris ?

Avait-il voulu, par l'énoncé de cet ultimatum baroque, souligner l'aberration d'une demande en mariage aussi inadmissible que d'imaginer le déplacement d'une falaise ?

Quoi qu'il en fut, il ne restait plus à Aymon que la fuite loin de ces lieux où l'ombre même des arbres semblait écrire le nom d'Alice. On disait que le duc de Normandie préparait une expédition en Grande-Bretagne, acceptant tous les volontaires sous promesse qu'ils seraient payés en terres et en titres de noblesse selon l'importance de l'aide apportée. Devenir Comte au pays des Angles n'était pas si médiocre perspective ! Qui sait ? Alors, ce serait Châtelet qui s'humilierait et lui offrirait sa fille. À cette imagination, son cœur sautait dans sa poitrine. Pris à ses chimères, il décida qu'il emmènerait sa jeune femme dans le pays conquis. Ils auraient beaucoup d'enfants. Leur lignée se prolongerait. L'ennuyeux ce serait que, après un siècle ou deux, les Bellecombe, comme tous ceux qui constitueraient la vieille noblesse anglaise, oublieraient leur origine première.

Un soubresaut de sa jument, effarée par une couleuvre, le ramena à l'heure présente et à sa peine affreuse.

Pauvre nigaud ! Avant son retour de l'expédition normande, Alice serait mariée ! Son père devait avoir un projet précis.

L'amour et la douleur aiguisant sa clairvoyance, il en fut sûr : lui-même n'avait été qu'un pion dans le jeu du seigneur du Châtelet.

Il se sentit alors si las, si désespéré qu'il voulut repousser l'instant où il devrait rentrer chez lui et s'entretenir avec ses serviteurs en se masquant d'indifférence.

Docile, la jument s'immobilisa. Ayant mis pied à terre, Aymon sauta, passa son coude dans la bride, et, l'une suivant l'autre, ils pénétrèrent sous le bois. Bellecombe vaincu par la douleur se

laissa choir sur une souche. Sa bête, dont il avait libéré la bouche, mâchonnait à ses côtés les feuilles et les herbes. Et, parce qu'elle était l'unique témoin de sa faiblesse, il consentit à pleurer.

Ah ! Que n'avait-il la force d'Hercule ? Que ne pouvait-il saisir ces blocs de granit, les charger sur son épaule, les jeter aux pieds de l'arrogant Châtelet ?



— Veux-tu que nous t'aidions ?

Qui parlait ainsi ? Aymon tourna la tête à droite, à gauche : personne.

— Notre taille ne dépasse pas la tienne. Mais nos forces sont infinies et nous avons fait un pacte avec tous les fiancés du monde à cause de tant de rêves ébauchés par eux à l'ombre des arbres où nous avons élu domicile. Aymon, Aymon, veux-tu que nous transportions dans la vallée ces blocs qui seront la table de tes noces ?

Il avait bondi sur ses pieds. Il eût voulu crier de joie. Il venait de reconnaître un sylphe se détachant, sous la clarté déjà lunaire, d'un hêtre superbe.

— Veux-tu que nous t'aidions ? répéta la voix mélodieuse de l'aérienne vision.

— Beau sylphe ! Vivrais-je mille ans que ma vie serait courte pour ma reconnaissance !

— Adonques, cesse de t'inquiéter et de craindre. Regagne ton manoir. Prépare ton habit de noce. C'est toi qui, devant Dieu, pour le meilleur et pour le pire, prêteras serment à la tendre fille du dur baron.



Sur la route qu'il avait regagnée pour enfourcher joyeusement sa monture, Aymon, après un galop qui prenait une allure de danse, fut, tout à coup, envahi par le doute.

N'avait-il pas été victime d'une hallucination ?

Il avait, de tout temps, entendu parler des êtres féeriques qui partageaient avec nous la domination du monde. Les quatre blocs de granit ne seraient pas les premiers qu'ils eussent déplacés. Voyageant par le canton de Cluses, il avait vu le rocher en forme de pyramide qu'avaient dressé, là, des fées pour s'y abriter. Les personnes qui leur apportaient du lait s'en retournaient avec des seaux remplis d'or. Une autre fois, c'était aux environs de Rumilly, sur les bords du Chéron, on lui avait montré la plate-forme de mollasse où les fées, la nuit, dansaient leur ballet. Chaque matin, on y discernait encore, nettement, la trace de leurs petits pieds.

N'empêche ! Sa raison luttait contre son espérance.

Des fées ! Existente-elles vraiment ? Sont-elles capables d'accomplir ce que ne peuvent faire les hommes ?

Puis il eut peur d'être puni pour ces doutes. À mi-voix, il en demanda pardon.

— Sois tranquille ! entendit-il prononcer sans que se révélât aucune présence. (Seul, le vent parut un peu plus fort). Sois tranquille ! Nous ne saurions te reprocher de ne pas croire, puisque tu n'es qu'un homme !



— Hé ! là ! Hé ! là ! Monseigneur ! Il est urgent de vous réveiller. L'aurore va paraître. Ne consentez-vous pas que nous l'admirions ensemble ?

Aymon, devant qui le pont-levis du château fort s'était mystérieusement abaissé, et toutes portes ouvertes, avait pu pénétrer jusqu'à la chambre du baron.

Châtelet, tiré du sommeil, le dévisagea avec hébétude avant d'éclater de colère, maudissant gardes et serviteurs. Quand il comprit le sens des paroles du Chevalier, ses cheveux se dressèrent. Devenait-il fou ? Ou bien, était-il en présence d'un fou ? Mais l'autre riait, d'un rire si jeune et si frais, il insistait avec tant d'autorité que le seigneur du Châtelet sauta de sa couche pour se précipiter à la fenêtre. Les quatre blocs de granit qui recouvraient, hier encore, une partie du versant vis-à-vis avaient glissé au centre de la plaine. Ils se trouvaient, même, accolés de telle sorte qu'ils formaient une table parfaite.



De mémoire d'homme, il n'est pas d'exemple qu'un Savoyard ait jamais manqué à sa parole.

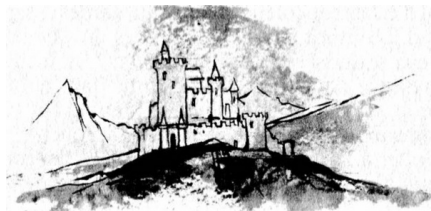
Le baron ne renia pas la sienne.

Tel est le caractère de la race, qu'il tint, de surcroît, à honneur, de déployer pour ce mariage qui déjouait tous ses plans et qui souffletait son amour-propre, autant de magnificence qu'il l'eût fait pour le mariage princier qu'il avait rêvé.

Le festin fut servi sur les immenses dalles de pierre. Il dura trois jours et trois nuits.

Si vous passez par là, soit aux environs de la commune de

Régnier, demandez que l'on vous montre la pierre des Fées, *la pirra aux Fayes...*



Conte biscornu, mais non point fol



L y avait une fois, au village de La Ravoire, près de Challes, un petit enfant affligé d'une bosse. Ses camarades se moquaient de lui. Ses parents en avaient honte. Il grandit ainsi, sans affection, molesté, repoussé.

Or, sa figure était gracieuse et la méchanceté des autres n'avait pas altéré sa bonté native.

Ce qui fit que, peu à peu, l'on s'habitua à sa difformité. Oh ! Je ne veux pas dire qu'on lui épargnait absolument ces plaisanteries qui semblent s'enfoncer dans les chairs de ceux qui en sont victimes. Mais on cessa de le traiter en paria. Il comptait parmi les invités des noces, des baptêmes, des repas d'enterrement. Aux *vogues* de printemps et d'automne, il se mêlait à la bande joyeuse qui s'égaillait entre les boutiques de toile ou devant un tir forain. Car la *vogue*, en Savoie, correspond à ce qui s'appellerait à Paris une fête de quartier.

Tant et si bien qu'il en arriva lui-même à oublier sa triste

condition.



Un jour, il pensa qu'il pourrait à son tour se marier et avoir de beaux enfants.

Pour tout dire, cette idée lui vint à cause de la *Daude*... La *Daude* (Claude, en français) était une accorte fille de ferme abattant la besogne de dix hommes, ce qui ne l'empêchait pas d'apparaître le dimanche, à la messe, aussi nette et parée que la damouesella du château.

Elle devait être bonne, en sus, car elle était la seule qui n'eût jamais ri de l'infirme.



Il faut croire qu'elle fût la seule, aussi, à juger que les qualités de cœur pouvaient valoir davantage que les attraites physiques puisqu'elle ne s'esclaffa pas quand il lui demanda d'être sa femme. Au contraire, ce projet sembla lui sourire. Elle n'eut qu'une objection :

— Ce serait marier misère et pauvreté ! dit-elle, hochant la tête.

— Nous travaillerons, ma Daude ! Je suis fort, malgré, malgré...

D'un regard craintif, il désignait, par-dessus son épaule, le fardeau que lui avait imposé la nature.

— Oh ! moi aussi je suis forte ! revendiqua-t-elle, et je t'aime bien, vois-tu, malgré... malgré...

À son tour elle s'arrêta, hésitant à prononcer ce mot de

« bosse »...

— On dit que le Thomas veut t'avoir.

Elle eut une moue dédaigneuse. Pourtant, le Thomas était le fils de ses maîtres. Qu'il l'épousât et, de servante, elle devenait patronne.

— P'tête ben *qu'a me vout. Mé, mé de ne le vouit pas, chô bogre* (ce feignant). *D'ameri mieu me brulâ la man.*

Plutôt que d'accorder sa main au riche Thomas paresseux, elle aimerait mieux se brûler la main !

À cette déclaration, son soupirant crut voir s'ouvrir le paradis.

Mais la Daude en revenait à son idée, qui était leur commune indigence.

Elle a raison, pensa notre ami, je n'ai pas même de quoi lui offrir sa « ferrure ». La « ferrure » d'une fiancée savoyarde consiste en un beau bijou d'or et en un modeste bijou d'argent. Le bijou d'or, c'est la croix et le cœur que retient au cou un ruban de velours. Le bijou d'argent, c'est un simple anneau.

Comment avait-il osé lever les yeux sur la Daude sans être en mesure de la *ferrer* ?

Il décida de se procurer l'argent de ces premiers frais.



— Père, j'ai besoin de trois écus ! demanda-t-il quelques instants après.

Mais son père était plus avare encore que brutal et mauvais.

— Trois écus ! cria-t-il. Un avorton comme toi n'a que faire de trois écus !

— C'est pour me marier, mon Père ?

— Ah ! Ah ! Ah ! Te marier ? M'est avis que pour prendre femme y t'faudrait plus de trois cents fois cent écus !

— C'est c'qui vous trompe, mon Père. *D'é trova ferma et dé*(2) besoin de trois écus seulement...

— Va-t'en voir à Saint-Sorlin s'ils y sont !

C'était une façon de se débarrasser du pauvre garçon. Celui-ci, qui était candide, ne l'entendit pas ainsi. Il se rendit à Saint-Sorlin.



Mais il chercha vainement à s'y louer. Son air suppliant ajoutait à sa piètre mine. Personne ne s'avisa qu'un tel gringalet pourrait être vigoureux serviteur. Il s'en retournait, la mort dans l'âme, quand un vieillard barbu l'interpella et lui demanda la cause de son souci. L'autre lui en fit aussitôt confidence.

— Donne-moi ta bosse ! dit alors le barbu, et moi je te donnerai trois écus.

Vous imaginez avec quel empressement l'amoureux de la Daude se prêta à l'opération qui, d'ailleurs, ne fut pas douloureuse. La peau qui recouvrait cette gibbosité était si mince que le singulier acheteur eut tôt fait d'en prendre possession.

Eh bien ! Le croirez-vous ? La bosse était un bloc d'or !



Si vous demandez ce que signifie ce conte baroque, je vous renverrai à la moralité des couplets que connaissent bien ceux de chez nous qui n'ont point oublié notre chantant patois :

Y est qu'i faut jamais se defâre
Du lot que chu terra on a rechu
Turlututaine
Du lot que chu terra on a rechu
Turlututu.

En français :

C'est qu'il ne faut pas se défaire
Du lot que, sur terre, on a reçu
Turlututaine
Du lot que sur terre on a reçu
Turlututu...

Durant un séjour de Gargantua dans les montagnes de Savoie



Le géant Gargantua fit de nombreux séjours en Savoie. Il s'y plaisait beaucoup, enjambant les distances d'une montagne à l'autre, s'asseyant à califourchon sur la chaîne des Alpes et sur celle du Jura dont il tambourinait les flancs de ses bottes de sept lieues. Ainsi juché, il bourrait sa pipe et la fumée qu'il envoyait obscurcissait le ciel à croire qu'en plein midi la nuit était déjà venue.

— Gargantua fume sa pipe ! s'écriaient alors les montagnards.

Le phénomène ne les dérangeait pas. Au contraire. Ils avaient observé qu'il suffisait, pour éventer la région, que le géant, d'un revers de main, dissipât les lourdes volutes ou, pour les réduire en pluie fécondante, par temps de sécheresse, qu'il soufflât dessus. Or, le géant se montrait bienveillant à l'égard de ces pauvres fourmis que représentaient les hommes à ses yeux.



Une fois cependant, les Savoyards demeurèrent angoissés. On était en pleine canicule. Les fruits se desséchaient sur l'arbre. Des granges s'enflammaient. Le sol était aussi dur que du bois, ça et là craquelé.

Gargantua avait-il donc abandonné la contrée ?

Non ! Par un après-midi si torride qu'il vous donnait une idée de l'enfer, un soupir d'aise dilata les poitrines. Gargantua fumait sa pipe ! D'épais anneaux encerclaient les pics. Puis l'arête même des monts s'estompa, disparut sous la masse mouvante qui se gonflait, s'assombrissait de seconde en seconde. Les hommes avaient ôté leur chapeau, les femmes, leur coiffe, pour s'offrir mieux à l'onde rafraîchissante. Quelques-uns, la tête rejetée, ouvraient la bouche, se préparant à boire l'ineffable pluie. Mais les minutes s'écoulaient et la pluie ne tombait pas. Cependant que, là-haut, la voûte de nuées tournait au noir.



Quand le ciel parut être descendu si bas qu'il absorbait toute une moitié de la montagne, on tint conseil. Il fallait avertir Gargantua. Sans doute s'était-il laissé distraire par ses pensées ? Un géant a le droit d'avoir, comme un simple mortel, des soucis qui captent son attention... Mais qui serait assez courageux pour entreprendre l'escalade, sous ce dôme de plus en plus alourdi ? On décida de s'en remettre au sort. Le nom de chacun fut inscrit sur un petit papier plié en quatre. On mit tous les petits papiers dans un

chapeau et le plus jeune de tous les assistants tira l'un de ces mystérieux rectangles. Il portait le nom d'Eugène. Un « Ah ! » d'hilarité générale en accueillit l'annonce. Eugène ! Un gringalet dont les vingt ans causaient à sa mère même une sorte de honte. On n'avait jamais vu dans la robuste contrée si frêle charpente que la sienne.

— Re commençons ! crièrent quelques voix.

— Nous avons besoin d'un homme, appuyèrent d'autres. Non pas d'une mauviette !

La « mauviette », habituée aux sarcasmes, allait consentir qu'on annulât ce premier tour quand ses yeux tombèrent sur Amédine, jolie rousse aux yeux noirs comme on en trouve encore dans nos contrées où, il y a des centaines, au sang helvète se mêlèrent quelques gouttes sarrazines. Eugène aimait Amédine... Amédine ne décourageait pas Eugène. Peut-être éprouvait-elle pour lui cette tendresse qu'inspirent aux cœurs généreux les moins favorisés de la nature ? Peut-être, tout simplement, subissait-elle le doux sortilège de l'Amour, dieu que la logique a fait aveugle ? Toujours fut-il qu'au regard de la jolie fille le pauvre avait les charmes du Prince Charmant.

Cependant, à cette bouffée de rire que suscita le nom d'Eugène, elle pâlit et ses grands yeux sombres se posèrent sur le fluët garçon avec une expression interrogative, toute prête à se transformer, à son tour, en ironie cruelle.

Eugène comprit que son destin se jouait. Si celle qu'il chérissait devait rougir de lui, c'en était fini de leurs rêves à tous deux.

Aussi ne balançait-il pas plus longtemps mais revendiqua :

— Le sort m'a désigné ! Je n'accepte pas qu'un autre me remplace.

Il avait dit cela d'un tel ton que toutes protestations s'apaisèrent.

Parviendrait-il jusqu'à Gargantua ? Ne roulerait-il pas à l'abîme, écrasé par la nappe de plomb qui s'appesantissait sur la contrée ? Il ne se le demanda pas. L'éclair d'orgueil que sa fière détermination avait fait luire dans les prunelles d'Amédine le récompensait à l'avance de sa tentative.

— À vous revoir, les amis ! cria-t-il, plein d'entrain, s'élançant au pied de la montagne.



Allègrement, il arriva sous la semelle de Gargantua, se hissa sur la fameuse botte et couvrit les vingt-huit kilomètres qui, de la pointe, menaient au coup de pied. Gargantua ne s'apercevait pas plus de cette présence que vous ne sentez, vous, un insecte courant sur le cuir de votre chaussure. Le difficile était d'atteindre le haut de la botte. Par chance, elle formait des plis qui ressemblaient à des cols de montagne. Intrépide, et, d'ailleurs, agile, soutenu par la volonté de réapparaître en vainqueur devant Amédine, le délégué se trouva, sans trop de mal, sur le bord de l'immense chaussure. Mais l'immense chaussure n'adhérait pas au pantalon. Un gouffre l'en séparait qui donna le vertige au courageux garçon. Ah ! Il eût dû se munir de grappins et de cordes... Tant pis ! Il n'y avait pas à reculer. Ayant pris ses distances, il sauta et le saut fut calculé juste puisqu'il se retrouva le cœur battant à se rompre, contre le drap rugueux du pantalon de Gargantua. Le reste – jusqu'à la ceinture – lui parut simple promenade.

Ah ! Ils verraient, ceux d'en bas, qu'un homme de petite taille n'était pas obligatoirement incapable d'exploits physiques. Amédine serait enviée par toutes ces péronnelles qui jusqu'à ce

jour avaient tourné ses sentiments en ridicule.



Pauvre Eugène ! Grisé par l'enthousiasme, se voyant déjà vainqueur de sa périlleuse ambassade, levant la tête pour chercher et apercevoir le bout de la barbe du géant, il oublia de regarder où se posaient ses pieds, glissa, battit l'air sans trouver à s'accrocher. Dans un hurlement d'angoisse, il fut précipité tout au fond de l'une des cent poches de Gargantua. Sa dernière heure était venue, il n'en doutait pas et, tout meurtri par sa chute, blessé peut-être, il se mit à sangloter :

— Adieu mon beau village que la neige transforme en une ville de diamant blanc, où l'été embaume comme nulle autre part il ne fait. Adieu sources et lac où viennent se mirer les déesses. Adieu torrents, sang de nos montagnes. Adieu clarines suspendues au cou de nos vaches généreuses.

Plus douloureusement, il ajouta :

— Adieu, mon Amédine ! Un autre te passera au doigt l'anneau nuptial. Un autre aura le droit d'appuyer ses lèvres à ton front pur. Vers un autre te portera ta noble démarche de fille de chez nous. Adieu, mon Amédine !



La montagne – qui aime les siens – entendit-elle sa lamentation pathétique ? Envoya-t-elle au secours d'Eugène quelqu'un des multiples esprits de l'air, des ondes, des bois qu'elle a pour

sujets ?

Nous ne savons à quelle intervention il dut d'être secouru. Juste à l'endroit où il glissait, une déchirure se produisit dans la poche de Gargantua qui laissa filtrer un peu d'air. Néanmoins, il avait l'impression d'être enfoui sous une insurmontable avalanche.



Combien de temps demeura-t-il dans l'étouffant gouffre noir ? Il n'en eut pas notion car, cédant à l'engourdissement, il s'évanouit.

Un choc rude sur la tête le réveilla. Gargantua retournait ses poches. De celle qui avait englouti Eugène tombèrent un rocher de quartz ramassé par le géant au cours de sa promenade, un bouquet de sapins avec leurs racines liés entre eux par trois kilomètres de cordes, une charrette qu'il avait trouvée sur la pente d'un ravin et dont le conducteur, hélas, avait dû choir dans la rivière torrentielle qui coulait au bas. Il y avait encore, ce jour-là, dans la poche dont Eugène avait bien cru qu'elle serait sa tombe, le clocher foudroyé d'une église, une étable abandonnée, un pont désaffecté...



Des quatre-vingt-dix-neuf autres poches churent mille analogues souvenirs de route parmi lesquels Eugène ne put se défendre d'admirer un superbe étang, fleuri de nénuphars, et que Gargantua semblait avoir découpé en suivant ses contours à la lame du couteau. Maintenant, comme il en avait l'habitude, une fois son palais regagné, il procédait à l'inventaire de ses trouvailles,

rejetant celles-ci, polissant celles-là d'un doigt ravi.

Les rustiques jouets étaient destinés à sa plus jeune fille Ethelgarde, laquelle les préférait aux luxueux cadeaux dont elle était, par ailleurs, comblée. Aussi ne manquait-elle pas d'accourir dès que son père rentrait de ses courses vagabondes. Il en fut pareillement ce jour-là et le maigrelet berger trembla d'effroi rien qu'à la voir et à l'entendre. Géante, comme le voulait son hérédité, elle n'avait pas cet air de bonhomie qui adoucissait l'aspect de Gargantua et sa voix faisait penser au grondement du tonnerre.

Ce fut elle qui découvrit Eugène. Aussitôt elle le saisit entre le pouce et l'index, l'éleva jusqu'à ses yeux et le montagnard, bien qu'habitué aux sommets, crut défaillir de vertige. Il estima que le haut du visage d'Ethelgarde atteignait les deux mille mètres d'altitude.

Les cris de joie qu'elle poussa parurent lui transpercer le tympan.

— Oh ! Papa ! Vous ne m'avez jamais rien apporté qui m'amuse autant. Regardez ! Est-ce drôle, un petit d'homme !

Gargantua la renseigna :

— Ce n'est pas un petit d'homme, mon enfant. C'est un homme.

— Oh ! Papa ! Est-ce possible ? On le voit à peine.

(Eugène fut heureux qu'Amédine ne pût entendre cette réflexion).

— Qu'il est mignon ! poursuivit-elle et notre ami regretta que sa lointaine fiancée ne connût pas l'opinion de M^{lle} Gargantua.

— Tu ne peux conserver cet homme ! reprenait le géant. Il faut lui rendre la liberté et lui permettre de retrouver sa famille.

— Jamais ! protesta impétueusement Ethelgarde.

Son père se fâcha. Mais tout Gargantua qu'il fût, il restait désarmé devant sa capricieuse benjamine. Elle eut, d'ailleurs, l'habileté de supplier, de pleurer, de câliner ce Papa-gâteau qui

finit par prononcer :

— Soit ! Garde-le ! Mais soigne-le bien. Souviens-toi que nous n'avons pas le droit de torturer les hommes.

Elle promit ce qu'on voulut et sans même accorder un regard à l'amoncellement de trésors dont son père avait, pour elle, gonflé ses poches, elle fit quelques pas vers la porte déclarant que, pour ce soir-là, elle le ferait coucher dans sa boîte de poudre de riz.

Navré de sa faiblesse mais ne parvenant pas à contrarier sa dernière-née, Gargantua haussa les épaules.

Elle venait de sortir quand elle réapparut pour demander :

— Qu'est-ce que ça mange ?



Elle le dorlota tant, le bourra tant de toutes les viandes, pâtisseries dont elle avait appris que les hommes se montraient gourmands qu'Eugène s'accusa de l'avoir calomniée.

Il crut qu'il pourrait l'attendrir.

— Chère Princesse ! lui dit-il un jour. (Il n'était pas sûr du tout qu'elle fût princesse, mais il devinait obscurément que ce titre était toujours agréable à une femme, même géante). Chère Princesse ! Ma vie ne sera jamais assez longue pour rendre grâce de vos bontés. J'aurais souhaité comme un bonheur inexprimable de ne vous jamais quitter ! Hélas ! Chère Princesse... Je me languis de celle que j'aime et si vous vouliez bien mettre le comble à votre magnanimité, vous me laisseriez repartir vers elle.

Il avait préparé un bien plus long discours pour l'assurer qu'il garderait son image gravée dans son cœur et l'inviter à venir les voir, Amédine et lui, quand ils seraient mariés.

La colérique Ethelgarde fut transportée d'une fureur dont le palais de son père trembla, de la base au sommet, Elle brisa tout ce qui lui tombait sous la main. Les nattes qui la coiffaient se déroulèrent pour se mettre à frapper comme des cordes les murs qui volèrent en éclats, les vitres des fenêtres qui se pulvérisèrent. Le danger raviva le pauvre esclave. D'un réflexe aussi rapide qu'audacieux, loin de se tapir en quelque coin où elle l'eût immédiatement découvert, il s'accrocha à l'ourlet même de sa robe.

— Où es-tu, perfide ? Ingrat ! Serpent ! Spécimen des espèces inférieures ! hurlait-elle, sans se douter qu'il virevoltait avec elle. Mais il ne put résister au tourbillon frénétique dans lequel elle l'entraînait, lâcha prise et roula sur les dalles. Il s'en fallut de peu qu'elle ne l'écrasât sans le vouloir et elle en parut bouleversée. À moins, tout simplement, qu'elle ne se trouvât à bout de colère et de cris ? Passant d'un extrême à l'autre, Ethelgarde releva sa victime et recommença ses cajoleries comme une mère dont le chien a couru quelque risque.



Mais Eugène avait éveillé sa méfiance. Pour être certaine qu'il ne chercherait pas à s'évader (son père lui avait dit que les hommes, malgré leur petite taille, pouvaient être redoutables par leur ingéniosité), elle l'enferma dans une cage dont elle seule possédait la clé. Par beau temps, elle l'accrochait à sa fenêtre.

Pauvre Eugène ! Combien amèrement il regrettait d'avoir cru à l'affection désintéressée de la géante ! Comme il se repentait de lui avoir ouvert son cœur ! À travers les barreaux de sa prison dorée,

il contemplait le ciel où, de loin en loin, un vol d'aigle s'inscrivait. De la vallée des hommes, de son village, il ne distinguait rien car le palais de Gargantua, situé au plus haut sommet de la plus haute montagne, avait lui-même la hauteur d'une montagne et l'appartement d'Ethelgarde se trouvait au dernier étage.

Accablé de désespoir, il dépérissait à vue d'œil, délaissait les mets succulents qui lui étaient passés dans la petite auge de vermeil qui complétait sa cage.

Ethelgarde s'émut, convoqua ses docteurs personnels mais ceux-ci n'avaient jamais soigné d'hommes et ils restaient perplexes. Leurs ordonnances contradictoires ne faisaient aucun bien au prisonnier.

— Rends-lui la liberté, répétait Gargantua.

— Jamais ! s'écriait la jeune personne. Il est à moi. Je le garde.

— Non, ma fille. Tu le perdras car il va mourir, annonça-t-il, un jour.

Elle ne répondit pas mais au fond d'elle-même l'égoïste créature pensait qu'elle préférerait encore qu'il dépérît sous ses yeux plutôt que d'être heureux loin d'elle.



Et voilà qu'un soir, comme il se morfondait, assis dans un coin de sa cage, Eugène vit quatre pattes velues d'araignée s'agripper entre les barreaux du bas, puis une grosse boule grise rouler jusqu'à lui, étirer les huit pattes qu'elle avait recroquevillées sous elle pour s'introduire dans la cage. Alors l'araignée se souleva à l'aide de ces huit supports :

— Viens-tu partager ma détention ? s'écria-t-il. Cher petit

animal, sauve-toi vite. Celle qui me retient ici n'admettrait pas que j'eusse une compagne. Elle n'hésiterait pas à t'écraser !

— Je reconnais bien là ton langage, ami ! prononça l'araignée. Tu as toujours aimé les bêtes, même les bêtes de ma sorte pour qui les hommes ont tant de répulsion. C'est pourquoi nous avons décidé de te sauver.

— Brave araignée ! Je te remercie du fond du cœur. Hélas ! Ce que tu proposes est impossible. Va ! Sauve-toi ! te dis-je. Qu'Ethelgarde ne te voie pas !

Il ajouta, après un douloureux soupir :

— Mais rends-moi le service d'aller à ma fiancée, ma chère Amédine. Porte-lui mes dernières pensées. Jure-lui que je mourrai en prononçant son nom.

— Taratata ! modula l'araignée. Tu vivras, tu rejoindras toi-même ton Amédine.

Il y avait tant d'autorité dans son accent qu'il se sentit ébranlé. Et puis, l'espoir est le seul sentiment auquel l'homme ne renonce jamais tout à fait...

— Si tu disais vrai, murmura-t-il.

— Écoute-moi. Je me suis assurée du concours d'un millier d'entre nous. Il y a parmi elles de simples araignées faucheuses mais aussi, mais surtout, de ces araignées que les hommes méchants ont sujet de craindre car elles possèdent des mâchoires capables de broyer du fer et même de l'or.

Eugène commençait à comprendre.

— Elles scieront les barreaux de ma cage ?

— Aussi facilement que tu suçais un glaçon quand tu étais enfant.

— Oh ! Mon Dieu ! Ce n'est pas un rêve ? s'écria le captif. Sortir d'ici ! Retrouver mon village ! Amédine...

Puis, le doute le ressaisissant :

— Mais non... Je me leurre et toi aussi, secourable araignée ! Car mes barreaux rompus, comment quitter le château ? Crois-tu que dès les premiers jours je ne me fusse pas évadé si j'en avais eu la moindre chance ? N'as-tu pas regardé les murs de cette citadelle ? Ils sont construits de marbre lisse...

— Laisse-moi donc parler au lieu de perdre ton temps en objections oiseuses. Je t'ai dit que nous étions un millier. Les unes briseront ta cage. Alors tu descendras par la corde que des centaines d'autres auront filée et qui te conduira jusqu'au bord de la fenêtre de Gargantua.

— Pourquoi ? demanda-t-il, dépité. Pourquoi pas jusqu'au pied du palais ! De là, je n'aurais plus qu'à descendre la montagne !

— Homme insensé ! Ton état de faiblesse ne te permettrait pas de faire deux pas sans rouler dans l'abîme. Heureusement que nous sommes moins folles que toi. Notre plan ne laisse place à aucune surprise. Cesse donc de m'interrompre toujours ! J'ai dit que, par la corde que nous aurons tissée, tu pourras te glisser jusqu'à la fenêtre de Gargantua. Nous aurons pris, en outre, la précaution d'y tendre un épais filet pour le cas où, pour cause de vertige, tu lâcherais le câble... Or, Gargantua qui dort fenêtre ouverte, bien entendu, se couche la tête à l'Ouest, juste contre le rebord, laissant dépasser ses cheveux broussailleux. Il aime que le vent de la nuit y circule. Tu n'auras aucune peine à t'y cacher. Demain matin, il doit sortir à l'aube. Sans le savoir, il t'emportera sur sa tête.

— Mais... balbutia le garçon éperdu d'espoir et de crainte... Mais... Il se peigne ? Je tomberai avec quelques cheveux.

— La belle malice ! Dès qu'il prend son peigne, tu te poses sur le col de sa chemise. Quand il a fini, tu remontes sur sa tête.

— Euh... Oui... Seulement, une fois dehors ? Serai-je beaucoup plus avancé ? Il est plus haut qu'une montagne, Gargantua, et tout à

l'heure, avec juste raison, tu m'as mis en garde contre ma témérité.

— Ne t'inquiète pas ! C'est lui-même qui se baissera pour te déposer.

— Ah ! fit Eugène. Tu penses qu'il aura pitié de moi ?

— Non ! Je crois qu'il ne faut pas compter sur la pitié d'un être qui n'est jamais, après tout, qu'un modèle démesurément agrandi de votre espèce. Pour peu qu'il tienne des hommes, il est suspect d'égoïsme, reprit l'araignée philosophe. Il aime sa fille et il aime sa tranquillité, ce qui pourrait l'induire à te ramener en ces lieux. Mais nous l'avons suivi maint et maint matin. Nous savons qu'il a l'habitude de boire à même les rivières qui coulent au bas des monts. Quand il se penchera de la sorte, ses cheveux affleurant l'eau, tu n'auras qu'à te laisser glisser. Nous serons là, d'ailleurs, pour t'aider. N'aie pas d'inquiétude.



Tout se passa comme l'avait prévu l'araignée tutélaire, et plus aisément encore que n'eût osé l'espérer Eugène. Au petit jour, dissimulé dans la chevelure du géant, il connut, en respirant l'air de la liberté, sa plus bouleversante joie.

Puis, il sentit renaître ses appréhensions. Le géant pouvait ne pas avoir soif. Alors ? S'il essayait d'atteindre au sol par ses propres moyens, ses forces le trahiraient. Elles avaient été, au cours de la nuit aventureuse, décuplées par son désir d'évasion et par la certitude reconfortante que, eût-il faibli, ses admirables alliées l'eussent tiré d'affaire.

Mais leur programme exigeait que le géant n'oubliât pas de boire.

Ô bonheur ! Quand il se croyait, déjà, sur le chemin du retour, et qu'il était décidé à risquer le tout pour le tout, la tête du géant s'inclina. Eugène, malgré la hauteur où il se trouvait encore, les sens affinés par l'anxiété, crut entendre un bouillonnement d'onde au-dessous d'eux. Il ne se trompait pas.

Son pied droit restant au sommet du Crêt de la Chaz, son pied gauche posé à des kilomètres de là sur le sommet de la montagne du Jarrier, Gargantua, dans cette posture, se baissa jusqu'à tremper ses lèvres dans l'Arc pour s'y désaltérer.

Incontinent, Eugène plongea. Ah ! Il courut alors son plus grand danger. Il n'avait pas pensé au tourbillon provoqué par l'aspiration du géant. Avant d'avoir fait deux brasses, il fut englouti dans une gorgée. Mais une gorgée que le géant recracha bien vite au loin, avec dégoût, car, en même temps qu'Eugène une nuée d'araignées d'eau (venues on ne sait comment, car les rivières ne sont pas leur domaine) s'étaient abattues sur les flots. « Ne t'inquiète pas... Nous serons là », avait promis la visiteuse qui, elle, avait envisagé ce dernier risque.

Étourdi de bonheur et de gratitude, il chercha tout autour de lui.

Mais déjà les courageuses troupes qui lui avaient été dévolues en vue de l'étape suprême fuyaient pour regagner leurs eaux dormantes.

Nageant vigoureusement vers la rive, Eugène conclut que l'araignée qui l'avait rejoint dans sa cage et qui semblait disposer de toutes autres devait être la Reine des araignées. Qu'elle eût le don de la parole, le prouvait, d'ailleurs.

Mais ce n'était point à tout cela qu'il pensait lorsqu'il aborda le rivage. Une seule chose le préoccupait. Amédine lui avait-il gardé sa confiance ? Ne la retrouverait-il pas fiancée à un autre ?

Il avait tort de douter. Il s'en rendit compte dès son arrivée au

village où, parmi les mille cris de joie qui l'accueillirent, il entendit répéter : « Ah ! l'Amédine va être bien contente ! » Et il eut l'immense satisfaction de la voir qui fendait la foule pour se précipiter dans ses bras en l'appelant son héros et son « Grand Eugène ».

On voit encore de nos jours au lieu dit « Crêt de la Chaz » et qui a près de deux mille mètres d'altitude, comme à la cime du Jarrier, de l'autre côté de la vallée de l'Arvan, l'empreinte laissée par les pieds de Gargantua.

Juste échange



NÔTRE Forchex et Saint-Paul, près de Thonon-les-Bains, s'élève un bloc surmonté d'une croix.

Des savants vous affirment qu'il s'agit d'un bloc erratique, c'est-à-dire venant de loin et transporté là par les glaces. Mais je vais vous en conter la véritable origine :

Autrefois, s'étendait en ces lieux la terre du Seigneur de Blonay, riche baron, et heureux homme puisqu'il était l'époux de la très gracieuse et très noble Albane de Mainfroi.

Hélas ! Le baron avait un défaut ! Un terrible défaut. Il était joueur ! Ainsi s'écorna, s'effrita comme un vieux jeu de cartes fatigué, son immense fortune, de même que ses domaines.

Un soir de l'an de grâce 1273, son dernier arpent misé après son dernier sou, il s'en retournait chez lui, bourrelé de remords. Que dirait-il à sa jeune épouse quand, demain, l'on viendrait les chasser de leur château ? Comment vivraient-ils, eux-mêmes et le petit

enfant qui allait naître ? Ou qui, peut-être, était né déjà ? Il avait quitté le château depuis bien des heures. Tandis qu'il dilapidait son patrimoine, le bébé attendu n'avait-il pas fait son apparition en ce monde ?

Instinctivement, il pressa sa monture. Alors, il se rappela que le cheval était vendu. Il regarda ses mains que n'ornait plus aucun bijou... Vendus ! Vendus ! Jetés comme le reste au jeu stupide.

— Eh bien ! Monseigneur, vous voici fort perplexe. Ha ! Ha ! Ha !

Le cheval se cabra. Le baron eut peine à tenir en selle. Celui qui l'interpellait, grattant le sol de ses pieds fourchus, empestant l'air et crachant du feu... vous l'avez reconnu ? C'était le diable, toujours posté au bon tournant.

Ne pouvant lâcher les brides, le baron ne put esquisser un signe de croix et malgré la terreur qui le glaçait écouta l'Horrible qui poursuivait avec de rauques ricanements :

— Veux-tu m'acheter un monceau d'or ?

— Vous *acheter* ? scanda Blonay. Vous acheter un monceau d'or ? Elle est bien bonne. Moi qui, demain, mendierai mon pain...

— Tu peux encore souscrire à mon offre !

— D'après votre réputation, je vous jugeais plus clairvoyant.

— Je ne te demande pas d'argent.

— Eh ! je n'ai plus un brin de laine qui m'appartienne, plus un caillou, plus...

Il s'arrêta soudain, le souvenir de vieilles histoires s'imposant à sa pensée :

— Ah ! C'est donc mon âme que tu désires ?

— Peuh ! émit le Diable avec dédain. Ton âme, je la possède sans te la demander. Quand un homme ne résiste pas au vice que je lui insuffle, il est à moi !

— Mon âme était pourtant tout ce qu'il me semblait avoir en propre ! répliqua avec une amère désinvolture le seigneur de Blonay. À vous en croire, je peux encore disposer d'autre chose ?

— Oui ! D'une chose qui n'est pas comprise dans les contrats de vente que tu signes car elle n'existait pas encore. Au vrai, il ne s'agit pas d'une chose mais d'un être.

Tant fut grande l'émotion du baron que son cheval, toujours dressé, faillit le jeter à bas.

— Je vois que tu m'as compris ! ricana le Diable. Je te propose, en effet, un monceau d'or contre la première créature née ou à naître cette nuit au château !

— Arrière, maudit ! hurla le baron qui partit à fond de train.

Le vent de la course glaçait la sueur qui lui était montée au visage. Il tremblait de tous ses membres, à la seule idée du pacte infâme.

Son enfant ! L'Autre avait réclamé son enfant ! Toute la grâce d'un nouveau-né, ses premiers balbutiements, ses gestes menus, tout cela s'en irait aux enfers ? Et c'était à lui – le père – qu'un tel marché avait été proposé !

Il s'attendrit d'imaginer les membres potelés, le petit visage plissé qu'il ne connaissait pas encore mais qu'il tiendrait bientôt dans ses bras.

Qu'en fera-t-on ? À quelle brillante carrière serait-il destiné, ce descendant des Mainfroi, l'antique branche où s'étaya la florissante dynastie de Savoie ?

Mais les rêves s'interrompirent net. Le sort de son fils ou de sa fille, ne l'avait-il pas joué, ce soir, bien avant l'intervention ténébreuse ? L'enfant ne se trouvait-il pas, comme lui-même désormais, voué à la ruine ? Plus noble était son origine, plus dure serait sa misère.

Vaudrait-il pas mieux qu'il ne fût pas né ? *Un monceau d'or*. Ce serait assez pour se libérer de toutes ses dettes, commencer une vie nouvelle, donner à sa femme cette satisfaction de le voir assidu aux soins du domaine, et résistant à l'attrait des tripots ?

Elle n'aurait pas eu le temps de s'attacher à l'enfant (il ne savait pas que les mères aiment leurs enfants avant qu'ils naissent), l'enfant n'aurait pas eu le temps de savoir ce que c'était que vivre.

Un monceau d'or.

Rageur, vaincu, ne voulant plus discuter avec lui-même, Blonay tourna bride pour revenir sur ses pas. Le cheval renâclait, mais fouaillé par les talons aigus de son maître, il partit enfin d'un galop d'emballé.

Le Diable n'avait pas bougé de l'endroit où on l'avait rencontré tout à l'heure.

— Je t'attendais ! dit-il simplement au cavalier.

Et ils discutèrent des conditions de l'échange qui devrait avoir lieu le matin suivant.



Le château était en liesse. La jeune baronne qui ignorait que la folie de son mari les eût absolument dépouillés, était tout à la joie nouvelle d'être mère. Leur fils — car c'était un fils ! — ne contribuerait-il pas à retenir le joueur ? Elle n'en doutait pas. Avec la venue de ce petit enfant, une phase de régénération s'ouvrirait.

Mais n'avait-elle pas entendu le cheval de son cher Maître et Mari s'arrêter dans la cour ? Pourquoi le baron tardait-il à venir ?

— Monseigneur s'en est allé vers les étables ! lui apprit-on.

Vers les étables ! Quand il vient d'être père, et père d'un fils ?

— Ignore-t-il la grâce que nous accorde le ciel ?

Avec un peu d'hésitation, la servante répondit :

— Il le sait, Madame. Et nul doute qu'il est près d'accourir.

Albane se tut. Ses bras reposant à ses côtés, le regard perdu, elle se sentit gagner par une inexprimable amertume.

Puis elle étendit la main, chercha le rebord de la nacelle où vagissait son enfant et elle se mit à le bercer doucement.



Sur le sol durci par la froide nuit, un cavalier chevauche qui maintient un fardeau sous son ample cape. La jument, peu réjouie de recommencer la route de la veille, avance d'un trot irrégulier. Le soleil n'embrase point encore l'horizon mais déjà celui-ci s'apâlit. Une dernière étoile s'efface. Le baron active sa monture. Voici le lieu de rendez-vous. Voici l'Autre qui paraît s'impatienter, tambourinant de ses pieds cornus un énorme bloc d'or qui lui sert de siège. Il a tenu parole. Le baron aussi tiendra la sienne.

Un coup nerveux d'étrier puis monture et cavalier se plantent à deux pas du Diable.

— Vous êtes en retard, Monseigneur ! grommela celui-ci. Ignorez-vous que le plein jour n'est pas mon climat ? Encore un peu et j'allais disparaître, remportant ce gentil caillou ! dit-il, dans un sourire abominable. Allons ! Dépêchez-vous de me remettre votre part du marché.

— C'est-à-dire le premier être né cette nuit au château ? souligna le baron qui n'ouvrait pas encore sa cape.

— Vous le savez !

— Voici donc, messire, ce premier né.

Et il tendait au Diable un cochonnet rose, expliquant :

— À peine étais-je arrivé que l'un de mes métayers s'avança, tout fier de m'annoncer qu'il y avait eu des naissances à l'étable. Je l'y accompagnai et je fis aussitôt marquer au fer ce petit de truie que je vous présente car il compte deux heures de plus que mon enfant.

De colère, le Diable frappa du pied le bloc d'or qui se transforma et ne fut plus qu'un bloc de pierre.

Ce bloc de pierre est toujours là. Seulement une croix se dresse en son sommet, là où le Diable avait posé son séant.



Les villes sous l'eau



NE nuit de Toussaint, un vieillard, accablé de fatigue, errait par la campagne froide. Le vent faisait craquer les branches et l'obscurité était si épaisse que l'homme, avant chaque pas, tâtait autour de lui le sol dur, au moyen de son bâton ferré. Il ne savait plus où il se trouvait. Peut-être longeait-il un précipice ?

Et ce grondement qu'il entendait au loin, qu'était-il ? On eût dit que le diable battait le tambour. Mais ce pouvait être aussi le bruit d'un torrent.

Le vieillard huma l'air. Mais comment discerner la glaciale humidité qui s'échevèle des montagnes en trombes bondissantes ? Comment la discerner quand on est pris soi-même dans le tourbillon du vent du Nord ? Le Farou – ou le Frou ainsi que l'appellent les gens d'ici. Ah ! Ce vent ! Ce vent qui vous coupait les jarrets, vous pressurait le visage jusqu'aux larmes, et lançait sur vous ses vagues noires.



Il fallait avancer cependant.

S'arrêter, c'était la mort.

Il fallait avancer.

Mais le tâtonnement du bâton ferré devenait de plus en plus incertain. Le vieux flageolait. Son souffle lui déchirait la poitrine comme un couteau acéré que l'on y eût incessamment fait monter et descendre.

Ce vent...

Ce bruit... Ce bruit qui se détachait du vent et qui n'était pas non plus, décidément, celui des torrents. Ce bruit qui montait de la terre jusqu'à la faire trembler !

Ne serait-ce pas la galopade effrénée du chasseur errant ?

On raconte que le baron Hubert de Faucigny n'avait pas respecté le jour consacré à tous les Saints, veille du jour où l'on prie les morts. Un matin du 1^{er} novembre, son grand veneur lui avait signalé un passage de sangliers et le Comte s'était élancé avec ses valets et ses chiens.

Il ne revint jamais en son château. Ni lui, ni aucun de ceux qui l'accompagnaient, hommes ou bêtes.

Dieu a condamné Hubert de Faucigny à poursuivre sa chasse sans repos jusqu'à la fin des temps. Par les nuits de Toussaint, on peut, paraît-il, le rencontrer, traversant champs et monts suivi de sa troupe de valets et de sa meute hurlante.

Était-ce la grande chasse du baron qui, ce soir-là, faisait résonner la montagne de cette clameur désespérée, plus forte que la voix du vent ?

Le vieillard se signa en s'efforçant de continuer sa route.

Il fallait avancer.



Tout à coup, ô bonheur ! Des lumières clignotèrent.

À n'en pas douter, il approchait d'un village.

Réconforté, revigoré, il marcha presque avec vivacité. Les yeux fixés sur ces phares immobiles, il tâtait le sol invisible d'un geste plus ferme.

Encore un peu et il serait tombé vaincu par le froid, la nuit et le vent.



Le village qu'il atteignit enfin était celui de Sainte-Hélène, du canton de Grésy-sur-Isère.

Dans la première de ses maisons le vieillard distingua, à travers la fenêtre éclairée, une vaste cuisine. Les gens étaient à table autour d'une soupière fumante.

Le vieillard frappa.

L'air furieux, un chien au talon, un jeune homme se leva pour ouvrir la porte.

— N'auriez-vous pas un quignon de pain pour moi ? balbutia le vieillard.

— Le pain n'est pas pour les feignants ! Qui veut manger travaille.

— Je suis vieux, cassé, mais je peux encore travailler.

Le jeune éclata d'un rire cruel et se retournant vers les autres,

interpella son père :

— Dites donc, père, vous n'auriez pas besoin du frère aîné de Mathusalem pour étriller vos chevaux ?

— Ferme la porte et reviens t'asseoir ! se contenta de répliquer le père.



Le vieillard frappa à la ferme suivante.

Là, on préparait un festin. Trois poulets étaient embrochés sous la hotte de la cheminée. Le vieillard affamé crut entendre grésiller leur chair. Il lui sembla que l'arôme des jus brûlants s'insinuait à travers la porte jusqu'à lui.

La salle était pleine de monde et tous étaient endimanchés.

Il frappa.

— Qui donc vient encore à cette heure ? s'écria une grande femme sèche qui avait des airs de maîtresse de maison.

— Nous n'attendons plus personne ! constata son mari, comptant ses invités du regard.

— Alors, n'ouvrez pas ! dit l'un de ceux-ci. Le froid entrerait.

— C'est vrai ! acquiesça l'hôte. Il fait une nuit abominable. Et nous ne sommes pas une auberge. Tant pis pour les gueux !

— Tant pis pour les gueux ! répétèrent en écho des voix déjà avinées.

Le vieillard ne frappa pas une seconde fois.



À la ferme qui venait après, on en était au dessert. L'homme se coupait de larges morceaux de tomme. Sa femme roulait au creux de son assiette de bois le *matafan*, ce lourd beignet de chez nous, qu'elle venait de faire sauter dans la poêle. Trois enfants croquaient des *rioutes*, ces singuliers rubans de farine, aux anis, plus durs que des têtes de Savoyards mais dont le parfum vous reste à la bouche toute la vie.

Le vieillard frappa.

— Va voir ! dit la femme à l'aîné des enfants. Mais prends le *cizelin*(3). Si c'est un mendiant, tu lui jettes après.

Le vieillard s'éloigna aussi vite qu'il le put. Pas assez pour éviter toute la charge d'eau lancée par le gosse hilare.



Les jambes glacées, ne se mouvant plus qu'à peine, le vieillard frappa à la quatrième porte. Celle-ci s'ouvrit aussitôt violemment, comme poussée par le flot d'injures que le maître du lieu projeta sur l'intrus.

Un peu plus loin, il fut chassé à coups de bâton.

Ailleurs, on lâcha à ses trousses d'affreux molosses qui le mordirent aux jambes et déchiquetèrent ses haillons.

Il avait de plus en plus froid, de plus en plus faim.

Ses pieds engourdis et blessés saignaient.

Le vent semblait lui transpercer la tête d'une oreille à l'autre.

Il s'affaissa.



Au bout de combien de temps ? D'un effort surhumain il tenta de se relever. Il apercevait l'église, proche. S'il pouvait se traîner jusque-là, se réfugier entre les murs épais du sanctuaire, il sentirait moins le froid et le vent.

Retombant, se traînant, il parvint à la maison du Seigneur. Alors, il s'écroula sur un banc, veillé par la lumière de l'autel.



Mais que signifiaient ces cloches secouant en pleine nuit les villageois jusque-là plongés dans le sommeil des repas trop plantureux ?

Quelques-uns voulurent ne pas entendre, s'enfonçant davantage au creux de leurs matelas de plume chaude.

Ce fut en vain. Le son des cloches parvenait, quoiqu'ils fissent, à leurs oreilles.

Et ce son-là ils le connaissaient trop.



— Entends-tu, Jean-Marie ?

— *Fanfoué* (François) ! C'est le glas !

— Hé ! Femme !

— La cloche des morts ? À cette heure-ci ?



Mais un fracas épouvantable recouvrit tout.
La montagne s'ouvrit. Des cataractes jaillirent. Le village
disparut dans un abîme d'eau.
Seule, l'église fut épargnée.
L'on peut, de nos jours, en voir l'emplacement.
C'est la petite île du lac de Sainte-Hélène.



Le vieillard de la nuit se montra, une autre fois, en 1715.
Ce fut au village de Vuiz.
Comme pour Sainte-Hélène, il avait faim, il avait froid. Pourtant,
pas plus ici que là-bas, les riches demeures ne s'ouvrirent quand il
y frappa.
Et la tempête de neige déferlait.
Il faillit ne pas voir la dernière chaumière tant elle était sombre
avec son unique lumignon.
L'ayant devinée, il en heurta l'huis.
Une pauvre femme apparut sur le seuil. Sans même qu'il eût dit
un mot, elle l'invita à pénétrer.
— Il ne fait guère chaud chez moi. Mais il fait encore plus froid
là où vous êtes, brave homme. Entrez *seulement*. (L'adverbe
seulement, dans le parler savoyard, signifie à peu près : allons !
n'hésitez pas).
Il entra.
L'âtre était éteint. L'humidité suintait des murs.
— Ah ! Vous auriez été mieux reçu chez les Talcoz, les Perraz,
les Sallanget.
— Vous voulez parler, je suppose, des autres habitants du

village ? Hélas ! Bonne femme ! Aucun ne voulut m'accueillir.

— Que Dieu leur fasse miséricorde ! s'écria son hôtesse. Vous aussi, Monsieur, pardonnez-leur. C'est l'argent qui les a perdus.

— Oui ! approuva gravement le mendiant. C'est l'argent qui les a perdus.



Tout en discourant, elle avait ranimé le foyer. Une flamme monta qu'elle nourrit de bois mort. Puis, elle accrocha, au-dessus, une marmite de fonte au fond de laquelle restait un peu de soupe.

Le vieillard mangea, se réchauffa. La fermière lui racontait sa triste vie. Son mari était malade. Leurs enfants, tous en bas âge et souffreteux, coûtaient plus d'argent qu'ils n'en rapporteraient jamais.

Ayant raclé son assiette, le vieillard la remercia et voulut lui dire adieu.

— Non ! Non ! protesta-t-elle. Il ne fait pas un temps de chrétien. Restez à l'abri. Je n'ai qu'un coin de grange à vous offrir. Mais le foin est sec. Vous y dormirez à l'aise.

— Que Dieu vous le rende ! prononça-t-il.

Et elle l'emmena dans la grange.

Pour la première fois, depuis bien des jours et bien des nuits, le vieillard put étendre ses membres endoloris et s'abandonner à un sommeil réparateur.



La fermière se leva tôt. C'était son habitude. Mais ce matin-là elle tenait à préparer pour son hôte un repas plus consistant que celui de la veille. Elle avait, aussi, à lui communiquer une offre qu'elle jugeait bonne. Son mari, quand il sut pourquoi elle avait un peu tardé à le rejoindre, hier au soir, avait été profondément ému de la détresse du malheureux, rejeté par l'égoïsme des mauvais riches.

— Propose-lui de demeurer avec nous, avait-il dit. Nous ferons les parts plus petites. Un vieillard, dans un foyer, c'est une bénédiction.



Quand tout fut prêt, elle ouvrit la porte de la mesure afin de se rendre à la grange où elle avait laissé l'accueilli.

Mais elle resta comme hallucinée au spectacle qui s'offrait.

Rêvait-elle ?

Elle se pinça, elle ouvrit la bouche pour appeler son mari. Aucun son ne sortit de sa poitrine haletante. Elle avait devant ses yeux une vision d'apocalypse.

Tout un pan de montagne avait glissé, libérant des trombes d'eau. Ce qui était, hier, un village fortuné n'était qu'une mer de boue. On évalua plus tard le désastre qui s'étendait à plus de trois cents journaux (un *journal* représentait jadis l'étendue de terre qu'un homme pouvait labourer en un jour).

Cependant, sa chaumière n'avait pas été touchée. Un léger filet de fumée bleue montait du toit.

La paysanne courut à la grange.

Le vieillard n'était plus là. Elle ne le revit jamais.



Amis lecteurs, faites-vous montrer, sur la route de Vuiz-en-Sallaz à Bogève, le lieu dit : « Le déluge de Vuiz. » Au milieu du chaos, vous saluerez les restes d'une chaumière. Entre leurs murs éboulés vivait une femme aussi bonne que pauvre. Elle avait reçu le vieillard de la nuit. Le cataclysme respecta son toit.



Concernant les pays de Deuchères, Faudan, Entre Deux Nants, pareillement engloutis par les eaux, les renseignements sont confus et contradictoires.



Nous en savons à peine un peu plus au sujet de l'éboulement du Granier au XIII^e siècle.

Quand il se produisit après un tremblement de terre au soir du 24 novembre 1248, cinq paroisses, d'au moins six mille habitants, disparurent. Ne demeura debout et intact que le sanctuaire de la Vierge noire de Myans. Le flot d'éboulis s'arrêta à l'entrée de la chapelle, puis il se sépara en deux, à droite et à gauche, pour se précipiter dans la plaine.

Il resta de la catastrophe les lacs des Abîmes de Myans que vous connaissez sans doute. Mais savez-vous que l'ancienne petite chapelle a été conservée dans la construction nouvelle ? Sa niche

abrite la même Vierge noire.

Un autre souvenir persisterait. Il s'agirait de la ville de Saint-André – l'une des cinq paroisses englouties. Au fond du lac du même nom, on en verrait encore des toits, une fontaine en forme d'arc brisé, une borne comportant un gros anneau.



Il en irait ainsi du village de Chavaroché au pied du Mont de l'Épine et que recouvre aujourd'hui le lac d'Aiguebelette Grâce à la transparence unique des eaux, les rues, les maisons du village submergé apparaissent comme au travers d'une vitre. Un peintre de mes amis m'a assuré qu'il en retracerait aisément les contours. Chavaroché, au fond du lac, aurait gardé ses rues, ses fermes opulentes, ses boutiques ; son église se dresserait encore, avec sa flèche où s'enfilent des boules d'argent selon le style étrange de quelques vieux monuments de chez nous.

Quand le Farou plisse la surface du lac, tout cela frémit et se brouille. Mais alors on entend, agitée par le vent, sonner la cloche de l'église sous l'eau.



Les trois doigts de saint Jean-Baptiste



U sixième siècle vivaient, à Valoire, deux sœurs qu'unissait une grande affection, avec le désir de pratiquer le bien et de se livrer à l'étude. La cadette, surtout, qui quittait à peine sa seizième année, faisait figure de femme de lettres. Non pas à la manière qui sera celle de Christine de Pisan qui, vous le savez, fut, de toutes, la première qui gagna sa vie grâce à son don d'écrivain.

Thècle, elle, n'avait pas à gagner sa vie.

Elle se trouvait, comme sa sœur, chez laquelle elle habitait, très riche. Cette sœur, nommée Pygménie, était veuve. Sa maison comptait de nombreux domestiques, ses caves et ses greniers regorgeaient de provisions, de vins et d'hydromel. Le jeûne tournebroche avait fort à faire qui devait, incessamment, offrir à la flamme des moutons entiers, des volailles par dizaines, d'énormes gibiers. Ainsi que vous pouvez en juger, les deux sœurs jouissaient d'un parfait équilibre. Chez elles, les nourritures spirituelles s'accommodaient des nourritures terrestres.



Cette sagesse qu'on leur reconnaissait, cette égale santé de l'âme et du corps rendirent plus étonnante et, en même temps, plus respectable, la décision prise par Thècle tout à coup.

Elle avait résolu de partir pour Alexandrie afin d'en rapporter un morceau du corps de saint Jean-Baptiste ! Après les habituels avatars, la dépouille mortelle du Précurseur du Christ se trouvait, en effet, là-bas, dans le sanctuaire construit par Théodore en 393. Du moins, quant au corps lui-même. La tête était ailleurs !



Malgré la tendresse qu'elle avait pour sa sœur, Pygménie la traita de folle. Un tel voyage ! Et pour un tel but ! Pensait-elle que le corps de saint Jean-Baptiste fût livré à la curiosité des foules ? Il reposait sous une dalle solide. Thècle espérait-elle que l'actuel évêque d'Alexandrie ordonnerait qu'on ouvrît pour elle ce tombeau et qu'on la laissât se servir à son gré ? Le prélat ne se prêterait pas à cette profanation.

— Je lui demanderai une parcelle du corps. S'il me la refuse, Dieu me l'accordera !

— Priez Dieu, ma sœur, qu'il vous accorde une parcelle de raison.

— J'obéis à Dieu en ne me laissant pas détourner de la tâche qu'il m'a lui-même fixée !

— Dieu entra en communication avec vous ? Mes compliments, ma sœur ! Vous avez de hautes relations ! Je vous engage toutefois à

ne pas trop en faire état. Notre évêque pourrait vous soupçonner d'orgueil, ou bien supposer que le démon vous inspire.

— Raillez ! Vous ne m'ébranlerez pas.

Pygménie s'adoucit. Elle chérissait maternellement cette jeune sœur, venue à elle à la mort de leurs parents. Et il y avait, sur le visage, dans l'attitude de Thècle, une sérénité rayonnante qui imposait.

— Me direz-vous, demanda-t-elle, par quel moyen Dieu vous fit connaître sa volonté ?

— Au moyen d'un rêve, Pygménie.

Un rêve ! À cette déclaration, la raisonnable veuve sentit ses doutes se raviver.

— Auriez-vous tant lu, tant appris, Thècle, pour ajouter créance à vos songes tout comme la vieille Anthelmette ou comme Jules, l'innocent ?

Mais elle ajouta, curieuse :

— Et quel rêve extraordinaire avez-vous donc fait ? D'une voix douce, le regard perdu, Thècle conta son rêve :

— Nos montagnes s'effacèrent. Le ciel s'écartera comme un rideau et alors, je vis, dans un lointain lumineux, la scène du baptême du Christ telle qu'elle est contée dans les Évangiles. Je vis s'élever la main de saint Jean-Baptiste. Puis l'image du Christ, du désert, du Jourdain disparurent. Saint Jean-Baptiste, à son tour, perdit de sa netteté. Je ne vis bientôt plus que sa tête et sa main. Puis je ne vis plus que sa main. Mais notre horizon coutumier s'était reformé devant mes yeux. La main de saint Jean-Baptiste demeurait au-dessus de nos montagnes en un geste de protection. Elle s'effrita, elle aussi. Il ne resta, de distincts, que trois doigts. Ces trois doigts dessinèrent, au Sud, au Nord, à l'Est et à l'Ouest de notre pays, un immense signe de croix.

Elle se tut, calme, les yeux éclairés comme si la vision éblouissante s'y reflétait encore.

— C'est un beau rêve ! murmura Pygménie. Mais, s'il se termine là, je n'aperçois pas où est le lien avec votre expédition ?

— Et moi, ma sœur, je suis certaine que saint Jean-Baptiste m'a fait connaître son désir d'être particulièrement honoré dans nos montagnes. En retour, il nous bénira !

— Vous prêtez aux saints les idées des hommes ! Croyez-vous que saint Jean-Baptiste, s'il nous croit digne de sa protection, ait besoin qu'on la lui réclame ?

— Le Christ n'a-t-il pas dit : « Demandez et vous recevrez » ?

— Soit ! Nous suggérerons à nos paysans d'avoir un culte particulier pour saint Jean-Baptiste. Ce sera là, d'ailleurs, prêcher des convaincus. Il n'est aucunement nécessaire que vous vous en alliez dépecer une dépouille !

— Pardon, Pygménie ! Un morceau du corps de saint Jean-Baptiste serait comme une manifestation tangible de ses complaisances à notre égard. En outre, les difficultés que je trouverai sur ma route (oh ! je pressens que la route sera dure !), ces difficultés, je les offrirai au Précurseur pour qu'il veuille bien en faire, au profit de notre pays, une source nouvelle de grâces.

— Vos arguments ne m'ont qu'à demi persuadée, Thècle. Nous n'avons pas la même conception de nos devoirs envers la divinité et je souscris mal à ces échanges de bons procédés, entre nous et le Ciel. Quelques débris d'os ne rendront jamais ma foi plus vive. Ce mélange du spirituel et du matériel me rebute.

— Mais...

— Rassurez-vous ! Je ne prétends pas avoir raison. D'autre part, la sincérité de votre zèle est une garantie pour le succès de votre entreprise. Partez, ma sœur. Mes prières vous suivront.



Accompagnée d'une servante, Thècle se mit donc en route. La première étape aboutissait à Rome. Nantie de recommandations, elle fut admise auprès du Saint-Père, lequel l'engagea vivement à s'en retourner chez elle et à oublier ses billevesées. Cet accueil, loin de décourager notre missionnaire, l'affermir dans son propos.

Elle répétait :

— Les épreuves sont la monnaie du succès. C'est là ce qu'il faut croire pour réussir.

Et, toujours flanquée de Sa fidèle servante, elle s'embarqua à Ostie.



Le prélat d'Alexandrie, quand elle sollicita qu'il se dessaisît, à son bénéfice, d'une partie si infime fut-elle des saintes reliques, se montra moins bienveillant que le pape. Si nous osions cette irrévérence, nous dirions qu'il l'envoya promener.

De plus, il la signala aux autorités civiles comme une insane dangereuse. Thècle fut observée, espionnée.

Mais elle n'entraînait ses suiveurs qu'en des courses charitables. On ne connut personne plus attentive à soulager les maux d'autrui. Les hôpitaux d'Alexandrie lui ouvraient leurs portes ainsi qu'ils l'eussent fait devant un ange. Sa piété était aussi exemplaire que sa charité. Selon la formule consacrée : un concert de bénédictions s'élevait sur ses pas.



Une force étrange émanait d'elle, que l'on subissait sans se l'expliquer. Cette emprise venait-elle de la pureté cristalline de son âme ? Ou n'était-elle qu'un rayon de la foi invincible qui l'attachait à ces lieux ?

Partout rebutée, c'est à Dieu même qu'elle s'adressa. Durant cinq ans sa certitude ne faillit pas un seul jour.

Puisque les hommes lui refusaient ce saint fragment qu'elle était venue chercher de si loin, un miracle se produirait, elle n'en doutait pas. Qu'était-ce donc que les jours, les mois, les années si le résultat final demeurerait acquis ?



Un soir de l'an 561, elle se cacha avec sa servante, après la fermeture, dans la basilique qui contenait le tombeau du saint. Toute la nuit, Thècle, agenouillée, pria. Au matin, elle renvoya sa compagne pour que la dévouée créature pût se restaurer et pour une autre raison encore.

Un navire allait appareiller pour l'Europe.

— Retiens deux places ! dit-elle. Il ne part pas avant cinq ou six jours. D'ici-là, j'aurai reçu ce que je suis venue demander.

Et elle s'abîma, de nouveau, dans la méditation.



On venait de tous les coins de la ville contempler la belle jeune fille, étendue sur les marches de l'autel, voilée de ses soyeux cheveux en désordre, ou, front levé, les mains jointes.

Une première messe fut dite, à laquelle elle communia. D'autres messes succédèrent, qu'elle suivit avec ferveur, agenouillée parmi les fidèles. Quand tout le monde s'en alla, on voulut la faire sortir. Thècle refusa. On voulut l'obliger à s'alimenter. Elle opposa la même obstination négative.

À nouveau, le soir venu, sa servante la rejoignit. À nouveau, à l'aube, elle la fit partir. Et la deuxième journée se passa comme la première, et la troisième comme la deuxième, et la quatrième comme la troisième, et la cinquième comme la quatrième.

Au soir du sixième jour, n'ayant absorbé d'autre nourriture que le pain des anges et ses lèvres ne s'étant jamais désaltérées, elle s'évanouit.



Thècle revint à elle singulièrement ragaillardie. Pourtant, pour la première fois, résignée.

— Vous ne désirez pas que mon désir soit exaucé, ô mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Elle acceptait, tout à coup, d'avoir vainement franchi des terres et la mer, d'avoir pâti, d'avoir jeûné, et de repartir les mains vides. Elle acceptait sa défaite mais sans que vacillât sa foi.

Dieu avait eu d'autres desseins.

Que sa volonté s'accomplît !

— Permettez cependant que, avant de quitter ces saints lieux, je baise une dernière fois la pierre du tombeau.

Mais sa servante la pressait.

— Hâtons-nous ! Le navire est dans le port.

— Nous ne le manquerons pas ! te dis-je.

Tout en parlant, Thècle s'inclina.

C'est alors qu'elle vit, sur la sainte dalle, trois doigts, entourés d'une clarté à faire pâlir le soleil. Trois doigts : le pouce, le médius, l'annulaire, qu'elle reconnut pour ceux qui lui étaient apparus en rêve, au front du Christ, et puis bénissant ses montagnes natales. Trois doigts, récompense de sa ferveur indéfectible mais bien plus encore récompense de sa soumission finale.

— Dépêchons-nous, Madame. Le bateau va partir.

Enivrée, ne sentant plus ni fatigue, ni faim, ni soif, Thècle se précipita vers le port, son précieux butin dissimulé dans les plis de son manteau.



Ceux qui la virent, comprirent. Elle était arrivée à ses fins ! Elle emportait un peu du trésor sacré. Le souffriraient-ils ? Non ! Quelque sympathie, quelque respect que leur eût inspirés l'étrangère, ils n'entendaient pas qu'elle les dépouillât de leurs reliques insignes.

L'alerte fût donnée et le navire retenu au port jusqu'à ce que l'on eût ouvert le sarcophage, cependant intact.

Les craintes étaient fondées.

Trois doigts manquaient !

On ne s'attarda pas à chercher comment ils avaient disparu du tombeau fermé. On ne songea qu'à les récupérer. Thècle et sa servante subirent une fouille minutieuse. Ce fut Thècle qui s'y prêta

avec le plus de docilité. On ne trouva rien.

Il fallut renoncer.

Quand le navire se fut assez éloigné des côtes, Thècle entr'ouvrit son manteau. Les trois doigts, toujours fixés entre les plis du lin bleuté, étincelaient, comme une parure de diamants.



Après six ans d'absence, elle retrouva ses montagnes, son village, sa sœur qui dissimula sa joie sous cette boutade :

— Vous auriez mérité de ne pas réussir !

Thècle fit don, à l'évêché, des doigts du Précurseur.

Depuis ce jour-là, *Maurienne* s'est appelée *Saint-Jean-de-Maurienne* et saint Jean-Baptiste devint le patron de la Savoie.



Les voués au Fier

*En souvenir de mes grands
oncles, le poète et ses parents
« Voués au Fier ».*



UR les bords du Fier, en ce coin que l'on appelait « La Boucle » avant que l'industrie des hommes n'y vint domestiquer l'orgueilleux cours d'eau, une petite maison était posée que, de la route, tout là-haut, on eût prise pour l'une de ces grosses pierres que le torrent charrie. C'était là que demeurait la Célestine Ramoz.

Elle avait eu un mari. Un soir qu'il avait bu un « jovelot » de trop, il avait glissé dans le Fier.

Elle avait eu des fils, trois beaux gars de nos montagnes : François, Eugène et Jean-Marie.

François, trahi par sa fiancée, se jeta dans le torrent. Deux ans après, Eugène et Jean-Marie qui avaient fait le pari de descendre,

en barque, le courant rapide, n'avaient point reparu.

Ce fut alors que l'on commença de dire, des Ramoz, qu'ils étaient « voués au Fier ».



Un petit-fils restait à la Célestine : Amédée, unique enfant de Jean-Marie et quasi totalement orphelin puisque sa mère s'était remariée dès qu'elle l'avait pu.

Brave cœur, l'Amédée. Un peu fermé, bien sûr, à la façon de ceux de chez nous. Mais il aimait sa vieille. Toutes ses vacances d'été, – il travaillait pour être instituteur – il les passait à la Boucle.

Il fallait le voir, clouant, sciant, charpentant comme un vrai saint Joseph, réparant la mesure après les avaries de l'hiver.

Le reste du temps, assis sur un quartier de roche qui baignait dans l'eau, il lisait, ou il écrivait. Il écrivait des vers. Le futur maître d'école était, de son naturel, poète.

Les filles avaient beau lui faire des agaceries, on n'aurait pas même pu savoir s'il s'en apercevait.

Et voilà qu'en un début d'été, il annonça : « *Cette année je viendrai plus tard et je partirai plus tôt.* »

Petite phrase que la Célestine se répéta à elle-même quand le facteur lui eut lu la lettre d'Amédée :

« *Je viendrai plus tard et je partirai plus tôt.* »

Du temps passa.

Tout le mois de Juillet.

Puis, les trois premières semaines d'Août.



Enfin, sans avoir prévenu, le voici qui dévale la pente abrupte, pousse la porte de la masure, enlève dans ses bras solides l'aïeule, aussi légère qu'un duvet de pissenlit.

Qu'il est donc joyeux !

Et bavard, ma foi !

— Si vous saviez, Grand-mère, *elle* est parfaite.

Il raconte. Il raconte.

Grand-mère a-t-elle bien compris ? Il aime ! Il est aimé ! Elle se destine, comme lui, à l'enseignement, et se prénomme Yvonne.

La vieille femme écoute. Quelque chose, en elle, peut-être, se réveille à ce grand tumulte d'amour ?

Timide, elle approuve, hoche la tête.

Il parle.

Et soudain, elle tremble. Elle voudrait retenir sur les lèvres du dernier des Ramoz ces mots *d'avenir*, de *bonheur*, que le *Fier* trop proche happe et roule vers ses abîmes.

Un peu plus tard, Amédée, qui a gagné, au bord des eaux, sa roche familière, commence, pour son Yvonne, une lettre, un poème qu'il scande voix haute.



Surprise ! Il n'arrive plus à s'entendre et le bruit du *Fier* augmente à mesure qu'il force le ton.

Cesse-t-il d'articuler ? La clameur du *Fier*, à son tour, faiblit.

Reprend-il ?

Le Fier redouble.

Un grand frisson parcourt Amédée et il murmure, en manière d'exorcisme, le nom de la bien-aimée.

Mais aussitôt, une vague se lève en trombe, et le gifle d'un paquet d'eau. Il perdrait l'équilibre sans la stupeur qui tout à coup le rive à son socle de pierre : une ondine émerge à ses pieds. Il reconnaît que c'est une ondine à son visage pâle, à ses yeux verts surnaturels, à ses longs cheveux, noirs bleus, entre lesquels l'écume des vagues passe comme un peigne endiamanté. Il ne s'est pas trompé. Il en est sûr quand il la voit se recoucher sous l'eau, aussi à l'aise qu'en un lit de plumes et continuant à le fixer au travers de cette glace liquide.

Il se ressaisit assez promptement. Un poète peut-il demeurer étonné par la rencontre d'une ondine ?

Mais il est frappé de son air triste. Alors, a-t-elle lu cette commisération dans les yeux du jeune homme ? Elle entoure, de ses bras blancs, la pierre où il est assis, puis, soulevant, de nouveau, hors des flots, sa figure d'une beauté immatérielle :

— *Amédée ! Tu t'es fait attendre cette année-ci !* murmure-t-elle et sa voix est si musicale qu'il sent des larmes inonder ses joues.

— *Comme chaque été,* continue-t-elle ; *j'ai quitté les profonds palais de mon père, le Fier, pour ces bords où je te retrouvais... Tu ne t'en doutais pas. Peut-être aurais-tu toujours ignoré ma présence. Je ne demandais qu'à te voir, et, pour toi, je faisais l'eau plus belle. Les serviteurs de mon père avaient ordre, à ton approche, de jeter, à fleur d'onde, d'éblouissantes paillettes. Et je menais le chœur des nymphes et nous chantions pour toi.*

À ces mots, des harmonies vibrent qui mettent à genoux Amédée, éperdu, sur la roche glissante.

— *Hélas ! Une fille des hommes s'est trouvée sur ta route et t'a*

retenu loin de moi. Tout à l'heure, c'est son image que tu cherchais ici. Son image ! répéta-t-elle, dédaigneuse. Mais la mienne, pourras-tu l'oublier ?

De même qu'on rejette une couverture, elle entr'ouvre les flots et elle apparaît tout entière, moulée dans une robe verte et bleue, qui bruit et embaume. Une robe d'eau surbrodée des rubis du couchant et fleurie des roses de l'aurore. Une robe d'eau avec ses dentelles d'écume et ses perles lunaires. Une robe d'eau...

Cependant, passé le premier éblouissement, Amédée ne voit plus la royale parure fluide. Il contemple un visage d'où s'efface le désespoir.

— *Viens ! dit l'ondine. Viens retrouver ton père et les frères de ton père. Tu les crois morts ? Ils vivent heureux, et sans autre souci que celui de t'attendre. Viens retrouver ton Père et les frères de ton Père.*

Son père ! Amédée se souvient. C'était un homme juste et doux.

— *Viens ! Je te donnerai des palais si beaux que leur éclat te paraîtra plus insoutenable que l'éclat du soleil. Les murs en sont d'émeraude, de nacre et d'or. Viens ! Je te donnerai des palais si beaux...*

Amédée, les mains aux rebords de la roche mouillée, se penche comme pour entrevoir ces palais si beaux.

— *Viens ! J'ai des jardins étranges où des fleurs à corolles géantes, supportent, sans fléchir, une ronde d'enfants. Viens ! J'ai des jardins étranges...*

Pays du Rêve que pressentent les poètes et qui s'offre à la conquête d'Amédée. Il suffirait de déchirer un peu cette eau.

— *Viens ! Nous nous bercerons de mélodies inouïes. Tu n'en perçus jamais que les faibles échos.*

Il écoute, voudrait accorder son oreille à l'eau qui court.

— *Viens ! Nous nous bercerons de mélodies inouïes. Tes vers en captureront le rythme et ton nom restera en la mémoire des hommes.*

Ce serait donc comme si son cœur, éternellement, continuait à battre ?

— *Viens ! tu ne mourras pas ! Ta chair ne connaîtra pas l'infâme déchéance, ô poète ! Après des siècles et des siècles, tu prendras place en l'aérienne nacelle qui vogue, le soir, sur les eaux, et qui remonte, à chaque aurore, en même temps que les étoiles. Viens ! Tu ne mourras pas !*

Quelques minutes, encore, elle continue de la sorte, laissant les eaux, peu à peu, recouvrir ses formes ravissantes et les dérober à la vue.

Puis c'est un grand panache d'écume qui s'élève et s'abat. Un tourbillon. La grosse pierre où rêvait Amédée émerge seule, ruisselante.

La brèche du Coudrey



LES prétendants ne manquaient pas à la belle Yolande, fille du seigneur d'Arcine. Deux d'entre eux semblaient avoir des chances égales : le sire de Cornillon et le baron du Coudrey. Yolande, visiblement, avait choisi ce dernier qui était vaillant et beau. Mais, pour d'obscures raisons politiques, une alliance avec le sire de Cornillon plaisait davantage au père de la jeune fille. Toutefois, le baron d'Arcine n'était pas mauvais père. Il était, même, pour l'époque, exceptionnellement bienveillant. Il hésitait un peu à sacrifier sa fille.



Quant à Coudrey et à Cornillon, ils se détestaient, c'est le moins qu'on puisse dire. Trois fois, sous futiles prétextes, ils s'étaient battus en duel. La première fois, Coudrey avait été vainqueur. La

seconde fois, ce fut Cornillon. Pour la troisième, ils s'étaient proprement embrochés l'un l'autre jusqu'à la garde de leur épée. On dut les défaire en les prenant sous les aisselles et les tirant doucement. Mais ce ne fut pas deux cadavres, comme on l'eût pensé, que l'on allongea sur l'herbe. Transpercés tous deux de part en part, les indomptables ennemis se relevèrent et l'on eut grand peine à les empêcher de recommencer le combat.



Ce fut alors, dit-on, que le sire de Cornillon signa son pacte avec le Diable auquel il commanda même un pont qui facilitât ses allées et venues jusqu'au château d'Arcine. Le traité qu'il fit avec Satan stipulait, comme de juste, que son rival ne parviendrait pas à le supplanter dans le cœur de Yolande. En revanche, Cornillon donnait son âme à Satan. Le Seigneur des Enfers montra tout de suite de quoi il était capable en aggravant les plaies du pauvre baron, tandis que son protégé fut sur pied dans la seconde même où il eut mit son nom au bas du parchemin maudit.



Chaque jour, on put le voir, sur sa noire jument (elle sortait, paraît-il, des écuries de son redoutable associé) qui s'en venait, jusqu'au château d'Arcine, pour faire sa cour à la belle Yolande.

La jeune fille avait tout ignoré du dernier duel et il fut facile de la persuader que Coudrey la délaissait. Conseillé par le Malin, Cornillon déploya beaucoup d'habileté dans sa manœuvre. On eût

pu croire qu'il nourrissait, à l'égard de son rival, de fort généreux sentiments :

— Le baron, disait-il, est un hardi chevalier ! Ne m'a-t-on pas rapporté qu'il s'apprêtait à s'en aller guerroyer aux côtés de notre Empereur ? Ah ! Je l'envie de tenir ainsi son cœur en bride ! Hélas ! Je n'en aurais pas la force. Là où est mon cœur, là suis-je à jamais fixé.

La jeune fille n'écoutait pas la suite du discours. Elle rêvait douloureusement à la nouvelle transmise. Coudrey se disposait à partir et il ne lui en avait rien dit ? Oh !

Elle n'était pas de celles qui s'interposent quand le devoir du soldat sollicite un homme bien né. Elle eût compris. Elle eût admis qu'il s'éloignât pour la cause des armes. Elle l'eût attendu, confiante.

Mais il lui avait caché son projet !

Il l'avait quittée, en lui promettant sa visite pour le lendemain.

De sa fenêtre, elle l'avait alors suivi, d'un tendre regard. Elle l'avait vu franchir le pont-levis, puis se retourner comme s'il eût senti l'appel des beaux yeux. Son blanc coursier arrêté, Coudrey avait soulevé son chapeau avant de se remettre à caracoler.

Et tout cela n'était que comédie ?

Elle n'avait donc été, pour lui, qu'une distraction passagère entre deux combats ?



Mais d'autres souvenirs s'opposaient à ses soupçons. Malgré les apparences, elle n'arrivait pas à croire tout à fait à la félonie de celui qu'elle aimait. Tant de soins attentifs, une si respectueuse

dévotion s'accordaient mal avec la fuite désinvolte qu'elle était en droit de lui reprocher.

Pourtant, il était parti !

S'il n'était pas parti, s'il était encore sur ses terres, son attitude n'était que plus significative.

Mon Dieu ! Les hommes peuvent-ils oublier si vite leurs tendres serments ? Peuvent-ils, si facilement, briser les cœurs qui se sont donnés à eux ?

Comme s'il l'eût entendue, Cornillon soupirait :

— Je n'ai plus grand désir que passer mon existence aux pieds de ma Dame.

Ou autres fadaïses du même genre qui, jour à jour répétées, finissaient par cheminer à travers l'âme ulcérée de Yolande.



— M'est avis, ma fille, qu'il est temps d'annoncer vos fiançailles avec le sire de Cornillon !

Cette réflexion de son père, elle l'attendait. Néanmoins, à la décision de l'accent, elle frémit, ses paupières battirent. Son souffle, oppressé, ne laissait pas passer les paroles. En une seconde, elle avait eu le vertige de l'abîme. Inexplicablement, elle avait senti que, s'unir au sire de Cornillon, c'était se perdre.

— Vous voilà bien émue ? poursuivit le seigneur d'Arcine. L'assiduité de notre voisin auprès de vous n'a-t-elle pas suffi à vous éclairer ? Gardez-vous la sotte espérance de voir surgir le baron du Coudrey ? Dans ce cas-là, seriez-vous assez folle pour préférer cet inconstant ?

— Je ne sais pas, mon père, parvint-elle à balbutier.

— Il faut savoir, ma fille ! Il faut savoir que le sire de Cornillon offre à celle qu'il épousera des garanties sérieuses. Qu'il est preux chevalier et de bonne lignée. Il faut savoir que je l'ai agréé pour gendre et qu'il le sera.

— Mon père ! Je...

Sans prendre garde à la plainte exhalée par son enfant, Arcine conclut :

— Je vous donne la journée pour vous faire à l'idée que j'ai pris la peine de vous exposer.



Cependant, cloué sur son lit, le Seigneur de Coudrey sentait ses souffrances physiques s'accroître des tourments de son cœur. Que devait penser Yolande ? À quelle cause attribuait-elle son absence ?

Par bonheur, songeait-il, Cornillon, certainement aussi mal en point que lui-même, ne profiterait pas de l'éloignement forcé de son rival pour avancer ses affaires. Les blessures devaient le tenir, lui aussi, sur sa couche de sang et de fièvre.

— Mon Dieu ! gémissait-il. Faites que je guérisse le premier !



Ces torturantes imaginations, d'abord confuses et mêlées à tous ses cauchemars, quand il alla mieux prirent un tour différent. Son sens pratique se réveillant, il décida de dépêcher à Arcine son page fidèle, avec mission de faire connaître à Yolande en quelle

posture il se trouvait.

— Tu lui jureras que jamais mon cœur n’a plus ardemment battu pour elle.

Avec un peu de honte, il ajouta :

— Alors, tâche de lire dans ses yeux et de voir si sa fidélité répond à la mienne.



Le page partit ventre à terre. Il parvint en vue d’Arcine aussi vite que l’eût pu son impatient seigneur lui-même. Mais, quel était ce cortège qui débouchait par l’autre route et s’avançait vers le château ? Hallebardes flottant au vent. Mules caparaçonnées. Muletiers vêtus d’écarlate. Cette cavalcade de fête précédant qui ? Ah ! Ses yeux le trompaient ? Mais non ! C’était bien là, superbe sous son pourpoint de velours rouge, et monté sur sa fameuse jument noire, le sire de Cornillon.

Subtil, le page ne s’attarda pas à demander des explications. Tournant bride, il reprit la route de Coudrey et la couvrit en deux fois moins de temps qu’à l’aller.



— Monseigneur ! Votre rival que nous croyions comme vous immobilisé par ses blessures est frais et fort. Je l’ai vu qui se dirigeait en pompe vers le château d’Arcine. Ah ! Monseigneur ! Il avait l’air de mener un cortège de noces.

Coudrey avait bondi de son lit, animé d’une énergie surhumaine.

— Que l'on selle mon coursier ! cria-t-il.

Mais l'effort qu'il venait de faire avait rouvert ses plaies. Les pansements qui entouraient sa poitrine rougirent de son sang bouillonnant :

— Qu'importe ! Mort ou vif, j'arriverai jusqu'à ma Dame !

— Monseigneur ! On dit que le sire de Cornillon s'est associé au diable.

— Eh bien ! Je m'associe à Dieu ! Si je l'emporte sur Cornillon, je fais le serment d'élever, à la Très Sainte Mère du Christ, une chapelle qui perpétuera ma reconnaissance.

Il compléta, par ce vœu qui devait lui coûter beaucoup plus :

— Et je fais le serment de ne plus paraître en champ clos pour me battre contre mon semblable.



Averti de la réaction du baron, le Diable ne tarda pas d'y répondre.

Lorsque, sur son cheval écumant, Coudrey fut à quelque distance du château d'Arcine, il eut la surprise, il eut l'épouvante de voir la route barrée par un vertigineux torrent. La montagne s'était fendue et formait une falaise à pic au pied de quoi rugissaient les eaux déchaînées.

— Vierge toute-puissante, m'abandonnerez-vous ?

Il se reprocha cette exclamation de doute, s'apercevant que son cheval se mettait à descendre la falaise comme il eût fait d'un escalier.

Tout en bas, un bloc de rocher arrêta le cavalier et sa monture.

En face, il y en avait un autre provenant lui aussi du récent

éboulement.

— Nous allons donc sauter, cria le baron. Hop !

Et il prit son élan pour franchir l'abîme d'eau qui les couvrait d'écume, son cheval et lui.

— Hop !

L'intelligent et courageux animal tendit les jarrets, mais ses sabots glissèrent sur la pierre mouillée. Son maître évita de justesse une chute sans pardon.

— Hop ! reprit-il, bandant ses forces comme s'il eût voulu soulever avec lui sa monture. Hop !

Un hennissement désespéré lui fit écho.

Coudrey s'aperçut que la bête, par ses sabots de derrière, était retenue dans une fissure du rocher.

Il leva son épée, l'asséna sur le roc. Et le roc se fendit, libérant cheval et cavalier. Le cheval ploya ses jarrets comme un ressort, bondit, avec son maître, par-dessus le gouffre furieux et ses fers se plantèrent sur le roc opposé, y laissant leur empreinte.



Dans la chapelle du château d'Arcine, fastueusement décorée, une épousée, plus blanche que sa robe, s'avancait vers l'autel, son poing menu appuyé à celui de son père qui triomphait.

Elle allait prendre place aux côtés du mari qu'on lui avait choisi et qui la contemplait sans dissimuler sa joie diabolique.

Elle arrivait à l'autel où son père la laissa.

Tout à coup, l'assistance frémit.

Yolande s'immobilisa.

Un cavalier, sautant de son blanc coursier, à son tour entraît à

l'église. Un cavalier que l'on n'attendait pas.

Arrivé devant la jeune fille, il s'inclina sans mot dire. Elle non plus, ne dit rien. Mais se tournant vers lui, elle mit sa petite main sur la sienne et tous deux, sans un regard au sire Cornillon, allèrent s'agenouiller, à même les marches de l'autel.



On dit que, peu après, le sire de Cornillon fut trouvé pendu par les soins du Diable, plus prompt à se payer de son dû qu'il n'avait été fidèle à remplir les conditions du pacte.



Selon sa promesse, le seigneur du Coudrey fit élever une chapelle à Notre-Dame du Bon Secours et ce fut l'une des plus belles Vierges noires que l'on vit en Savoie. La chapelle ayant été dévastée par les Infidèles, la Vierge fut sauvée.

On m'a dit qu'elle avait été portée à Turin, avec le Saint-Suaire⁽⁴⁾ qui, si longtemps, demeura chez nous.



Rivale d'une fée



Le baron Hugues, Seigneur de Sallanches, était un brave et beau jeune homme qui, tôt orphelin, avait voué son âme et ses pensées à la gente Sibylle de Bonneville, jolie princesse qu'il se préparait à épouser.

Hugues s'adonnait à la chasse. C'était là son plaisir favori.

Un jour qu'il poursuivait le chamois à travers la montagne, son cheval Alcazar buta sur une souche et le désarçonna. Chute si malencontreuse qu'elle projeta le baron dans l'abîme. Peu après, Alcazar, s'étant relevé, rejoignit, rênes traînantes, hennissant, les compagnons du baron.

Poignés d'angoisse, ceux-ci se mirent aussitôt à la recherche de l'infortuné chasseur.

L'endroit fatal fut vite découvert grâce aux empreintes laissées sur le rebord du gouffre par les sabots du cheval.

Dix d'entre eux, munis de cordes et de pics, se laissèrent glisser au bas des parois abruptes. Mais là, pas la moindre trace du baron.

Ils remontèrent, pensant s'être trompés. Mais non ! Ce n'était pas possible ! L'ourlet déchiré du mont, avec sa terre fraîchement éboulée, ses branches fraîchement cassées relataient, à leurs yeux, aussi clairement qu'une page écrite, le drame rapide.

Une nouvelle équipe se forma pour redescendre. Hélas ! Tout ce qu'ils trouvèrent ce fût un bouton écussonné aux armes de Sallanches qui provenait de sa veste de cuir : c'était assez pour qu'il ne fût plus permis de douter. Le baron était tombé là, au fond de cette excavation fermée de tous côtés et pourtant, il avait disparu.



Ah ! S'ils avaient regardé mieux les parois de cette espèce de cheminée le long de laquelle ils s'étaient laissés glisser tenus par des cordes, s'ils avaient regardé mieux ils eussent vu, la creusant à mi-hauteur, une anfractuosité, qui leur eût donné à réfléchir.



Il s'agissait d'une grotte habitée par les fées. Vous savez qu'en Savoie les fées vivaient souvent à la façon des troglodytes. Seulement leurs grottes qui, de l'extérieur semblaient pareilles à toutes les grottes n'étaient, à vrai dire, que le perron d'une demeure plus mystérieuse, construite dans le rocher même. Il fallait, généralement, faire mouvoir d'une certaine façon, une ou plusieurs aspérités de la pierre, pour que s'ouvrît le bloc de granit. Ou bien, il suffisait de prononcer certaines formules mystérieuses.

Une fois que l'on avait pénétré là, une fois que les parois de granit s'étaient refermées sur vous, bien fol qui eût pensé s'en échapper, à moins que ne le permettent les fées.

De nos jours, tout est changé. Les fées sont parties et les Anciens se font rares qui peuvent affirmer les avoir vues, jadis, de leurs yeux vues. Elles sont parties et l'on ne sait pour où. Leur exode serait dû aux néfastes effets de l'industrie des hommes, creusant des tunnels, domestiquant les torrents, survolant les sommets. Je parle, ici, des fées familières qui se mêlaient volontiers à la vie des habitants de la contrée. La grande Souveraine des Fées, elle, n'aurait pas, paraît-il, déserté son palais qui se trouverait, affirme la tradition, à l'extrême cime du Mont Blanc. Des hommes ont cru parfois atteindre le point culminant du Mont Blanc. Ils se sont trompés. La cime ultime est invisible. Le pied humain n'en a jamais foulé, n'en foulera jamais que la base.

On affirme, donc, que la Grande Souveraine est toujours là et que, à dates fixes, tous ses sujets : gnomes, elfes, sylphes, dryades, nymphes, venus par des chemins secrets y tiennent, sous sa présidence, réunion plénière.

Mais au moment où se passe cette histoire, les fées circulaient librement, aimaient ou taquinaient les hommes, jouaient entre elles, à la raquette, avec, pour volants, des plumes blanches de pissenlits, à la marelle, avec des palets de cristal de roche. Elles dansaient au clair de lune sur ces grandes pierres plates que l'on voit encore çà et là, affleurer de nos champs et que ne revêt jamais aucune herbe ni mousse ; elles se baignaient dans les rivières, dans le jaillissement des torrents, ou, simplement, pour celles de toute petite taille, au creux des volubilis. Les mêmes voguaient doucement dans une nacelle de jonquille.

Quelques-unes avaient taille humaine, ce qui indiquait un degré

supérieur d'évolution. Il arrivait que des jeunes gens s'éprissent de l'une de ces dernières. Des mariages se sont conclus où l'époux était un homme, et l'épouse, une fée. On raconte même – mais ce fut, paraît-il, plus rare – que l'inverse se produisit et que de beaux sylphes prirent femmes chez nous. J'ai vu, dans mon enfance, une maison dans la montagne où vécut, me dit-on, l'un de ces couples-là. Plus personne ne l'habite. Elle tombe en ruines.

Pourtant, de telles unions ont fait souche. Des enfants sont nés d'un père ou d'une mère de la race des fées. À leur tour, ils eurent des enfants. Il paraît que l'on discerne à certains signes qui persistent les humains qui, par un côté, sont les descendants des fées. Leur trait principal serait, entre les yeux, une marque presque imperceptible en forme d'étoile. En outre, ils connaissent le langage des animaux, du vent et des fleurs. Ils ont dans toute leur personne quelque chose d'aérien. On les accuse volontiers d'être distraits.



Or, le baron Hugues avait, sans le savoir, éveillé au cœur d'une fée un violent amour. Elle s'appelait Géva. Elle était infiniment séduisante et, chez les fées, elle avait le titre de princesse.

Toute fée et toute séduisante qu'elle fût, le baron l'ignorait. Il ne se demanda jamais pourquoi les arbres, les fleurs étaient, autour du château, plus beaux qu'ailleurs, pourquoi lorsqu'il avait chaud, une brise lui caressait le visage, pourquoi, lorsqu'il avait froid, le feu de ses cheminées crépitait plus fort. Un jour qu'il suivait à cheval la route blanche accrochée à la montagne bleue, Géva s'enhardit, saisit par la bride Alcazar.

— Ho ! Là ! Madame ! s'écria le baron Hugues. Vous devez avoir bien grand service à me demander pour oser m'arrêter ?

— Nenni ! mon beau Seigneur ! Je ne souhaitais que vous voir d'un peu plus près. Ne me reconnaissez-vous pas ? Plusieurs fois cependant, vous m'avez rencontrée.

— Excusez-moi, Madame ! Je prendrai garde, désormais, à vous saluer comme il se doit. Pour l'instant, lâchez ma bride, je vous prie. Il me faut rejoindre ma fiancée.

À ces mots, les rênes du cheval claquèrent contre le cou du bel animal comme une gifle lancée par Géva. Dépitée, furieuse, la fée tourna les talons sans même un regard au baron. Elle disparut dans les fourrés de la route.



Cependant, elle ne put guérir de son amour. On dit que les fées sont capables d'une constance sans pareille.

Se sachant fort belle (tous les clairs ruisseaux le lui disaient), Géva pensa qu'il ne lui serait pas difficile de supplanter la gênante fiancée du baron. Il suffirait d'attirer le jeune homme dans sa grotte. Alors, il ne resterait pas longtemps insensible à ses charmes.

Elle établit ses plans, donna les ordres nécessaires à ses elfes servants. L'un excita le cheval au cours de la fameuse chasse, l'autre plaça, au bord du précipice, la souche qui ferait trébucher l'animal. Ceux-ci arrachèrent le cavalier à sa monture. Ceux-là le poussèrent dans l'abîme. Il n'en eut aucun mal. Géva avait tout prévu. Un solide filet, tendu au-dessous du point de chute, reçut la victime du singulier guet-apens.

Hugues fut si surpris de se sentir ainsi rebondir au lieu d'aller s'écraser au fond du gouffre qu'il n'eut pas la présence d'esprit de tirer son cor pour appeler ses compagnons.

La nasse se referma sur lui comme un piège, puis s'éleva légèrement jusqu'à hauteur de la grotte où l'attendait Géva.



Quand, débarrassé des mailles qui l'emprisonnaient, il fût amené, dans la salle de marbre vert et rose, en présence de cette princesse entourée de ses courtisans, il n'avait pas encore compris ce qui lui arrivait. Mais il reconnut en Géva l'audacieuse promeneuse qui l'avait arrêté peu de jours auparavant. Confusément ; l'idée d'avoir donné dans un piège commença de s'éveiller en lui. Il fut assez bien inspiré pour n'en rien laisser paraître. Il s'inclina avec courtoisie et Géva ne fut pas certaine qu'il l'eût identifiée. Elle-même joua la surprise.

— Vous ici ! Monseigneur ! Que me vaut tant d'honneur ?

— Je ne saurais vous le dire, Madame. J'ai fait une chute étrange.

— Et mes elfes ont empêché qu'elle ne fut mortelle. Je vois ! Je vois ! s'écria-t-elle et ses deux petites mains battirent tandis qu'une expression de joie enfantine l'éclairait toute. Ah ! que je suis heureuse ! Je vais récompenser vos sauveurs.

Elle tira sur un cordon d'or et un sylphe apparut qui avait des manières d'intendant.

— Sylvanus, vous donnerez ce soir double ration de rosée d'aubépine aux elfes qui se trouvaient de garde tout à l'heure, pour leur adroite initiative.

On voit que les fées sont capables d'hypocrisie, tout comme d'autres.

Géva désirait essentiellement dissimuler à son hôte forcé la vérité au sujet de sa capture. Elle n'entendait pas qu'il eût, contre elle, la moindre rancune. C'était de la reconnaissance qu'elle cherchait à lui inspirer. Pour commencer...

Fut-il dupe ?

On ne saurait le dire.

En tout cas, après avoir correctement remercié, il prononça :

— Puis-je compter que vous mettrez le comble à vos bontés, Madame, en me permettant de regagner ma demeure ?

— Oh ! fit-elle, dans une moue plus gracieuse qu'un sourire. Déjà ? Ce serait une bien courte visite, Monseigneur.

— Il est vrai ! Madame, et je vous supplie de pardonner à ma hâte.

— À chacune de nos rencontres, vous êtes pressé, Monseigneur ! ne craignit-elle pas de répliquer, faisant allusion à l'incident de la route.

— C'est que, chacune de nos rencontres, ainsi que vous voulez bien le rappeler, a été fortuite. Vous me feriez grande grâce en acceptant d'être à votre tour mon invitée en mon château de Sallanches. Aujourd'hui, je dois penser avant tout à rassurer les miens.

— Je peux envoyer prévenir vos gens que vous êtes sain et sauf.

— Je préférerais me charger du message.

— Ah ! Je vois, Monseigneur, que votre cœur ne vous a pas suivi parmi nous et qu'il reste accaparé par celle que vous aimez, soupira-t-elle. Dans ces conditions, comment vous retiendrai-je ? Vous êtes mon hôte, non pas mon prisonnier.

Il n'en était pas si sûr.

Mais il comprenait de plus en plus combien la ruse lui serait nécessaire. D'autre part, sa galanterie parfaite eût répugné à insister davantage pour écourter sa visite.

Il convint donc qu'il quitterait les fées après avoir partagé leur collation.

— Il fera jour encore, dit la Princesse. Mais s'il était besoin, mes gnomes éclaireraient votre route.

À nouveau, elle tira la sonnette d'or et ce fut l'entrée des elfes maîtres-d'hôtel chargés de plateaux abondants.

Ils les déposèrent sur une table de marbre rose qui avait surgi du sol, et que décorait, en son centre, une guirlande d'arbustes à fruits multicolores survolés d'oiseaux minuscules semblables à des fleurs ailées.

Géva et ses dames d'honneur s'avancèrent. Hugues se vit désigner la place qui était à droite de la souveraine. Le repas commença. Les mets, arrosés de vins exquis, que l'on servit au baron, eussent pu figurer sur n'importe quel menu humain de qualité sauf que les chairs, les sauces, les aromates avaient une saveur si délicieuse qu'il déclara en toute sincérité n'avoir jamais fait pareil festin.

Géva sourit. Elle savait que les humains considéraient qu'une bonne table était indispensable à la bonne entente d'un ménage. Hugues pouvait se rendre compte qu'il ne serait point lésé en l'épousant.

Mais elle-même et ses compagnes avaient un autre menu. Le baron ne les voyait pas sans curiosité se nourrir de purée de pétales de roses, de fleurs d'acacias enrobées d'un sucre de violettes et, pour dessert, d'une mousse de nuage au parfum d'oranger. Leur boisson, en des conques translucides, parut, au baron, n'être que de l'eau, pure et simple.

Géva lui expliqua qu'il s'agissait, en effet, de pluie ou de rosée mais non pas n'importe quelle pluie et n'importe quelle rosée. Il fallait que celle-ci ou celle-là fut, suivant le plat qu'elle accompagnait, tombée sur une prairie verte ou sur un champ de maïs blond, sur un coteau de jacinthes ou de cyclamens, sur un buisson de printemps ou sur des arbres roux d'automne.

En manière de liqueur, on apporta des gobelets remplis d'hydromel. Vous savez, ce vin de miel.

Et l'hôte vit que l'un de ces verres avait été mis devant lui.

— J'espère que vous y goûterez ? dit Géva.

— Après l'avoir levé à votre santé ! Madame ! acquiesça-t-il. Il éprouvait aussi un vif sentiment de délivrance à voir s'achever le repas. Dans quelques minutes il réitérerait ses adieux, s'en retournerait à son château, et demain, dès l'aube, galoperait vers sa bien-aimée.



Il prit donc le gobelet léger.

Ah ! S'il avait su ! Si seulement il avait surpris le regard attentif que lui décocha son hôtesse au moment qu'il allait tremper ses lèvres dans l'onctueux liquide, ses pressentiments se fussent réveillés ! Il n'eût pas avalé la traîtresse liqueur.

Vous l'avez deviné : dans le verre destiné au baron, Géva avait fait verser un philtre. Non pas un philtre d'amour, comme vous pourriez le croire, cependant. Géva était trop sûre d'elle, de sa beauté pour recourir à de pareils moyens. Sa beauté, jugeait-elle, valait tous les philtres du monde. Et puis, elle ne voulait tenir le cœur de Hugues que de lui-même. Pour peu que le jeune homme

demeurât auprès d'elle, elle saurait bien s'assurer cette victoire malgré les fiançailles qui le liaient à Sybille. L'important était de le retenir ici et de l'y retenir de bon gré. Elle avait donc donné ordre à son elfe le plus fidèle de mêler à l'hydromel destiné au baron certaine poudre propre à vous faire perdre la notion du temps.

L'effet répondit à son attente.

Deux heures, trois heures après avoir avalé le magique breuvage, le baron croyait n'être là que depuis cinq minutes.

Deux jours, trois jours après, trois semaines après, deux mois, il imaginait encore qu'il venait d'arriver.



Ce pendant que le château de Sallanches et le château de Bonneville étaient plongés dans la désolation.

À Sallanches, l'intendant avait fait prendre la livrée noire à tous les serviteurs. Le cheval du baron qui, selon la coutume, ne devait être monté par nul autre, fut harnaché d'une sombre housse. Tenu à la bride par un palefrenier, il accomplissait chaque jour, sous les branches hivernales du parc, sa triste promenade.

La tendre Sybille, quand elle le vit ainsi, pour la première fois, tomba en pâmoison. On crut qu'on ne la ranimerait pas. Pourtant, elle était la seule à espérer envers et contre tout.

Mais les semaines passaient sans apporter la moindre nouvelle du baron. Alors, elle se décida à se vêtir de blanc, ce qui, pour les dames de sa qualité, était, à ce moment-là, le deuil officiel.

Néanmoins, elle continua de se rendre, tous les matins, au château de Sallanches. Gardait-elle, quoique elle en eût, une faible

confiance en l'avenir ? Voulait-elle, simplement, repaître sa douleur de ce paysage tant de fois parcouru avec le bien-aimé ?



Un jour qu'elle s'en allait ainsi, elle ne s'aperçut pas, perdue en ses tristes pensées, qu'elle avait inexplicablement distancé le fidèle écuyer qui d'habitude galopait à moins d'un mètre d'elle.

Mais tout à coup, elle distingua, au bord de la route, une vieille loqueteuse, debout, et qui fit un geste dans sa direction.

Sybille s'arrêta, cherchant sa bourse. Car elle était bonne et sa peine ne l'empêchait pas de voir la peine des autres.

À sa grande surprise, la vieille éclata de rire, d'un rire qui glaça la jeune fille, d'un rire de haine.

— Sibylle de Bonneville ! grinça l'autre. Voici bien la dernière fois que l'on t'appelle par ton nom, écoute-le résonner : tu ne l'entendras plus ! Sibylle, baronne de Bonneville, comtesse de la Puya, de Chamousset et d'Ivrie. Ces titres ont cessé de te désigner. Tu vas subir une métamorphose qui te rayera du genre humain.

— Mais, que vous ai-je fait, Madame ? parvint à balbutier la pauvre enfant.

— Oh ! Je vais te le dire ! J'aurais pu m'en dispenser. Mais par cet aveu, je savoure mieux ma vengeance. Écoute : j'ai pris, pour t'aborder, l'aspect d'une misérable vieillarde. En réalité, je suis plus jeune et plus belle que toi, je suis la fée Géva. Et tu veux savoir ce que tu m'as fait ? Tu m'as ravi ma chance d'amour ! J'aime Hugues de Sallanches.

— Il est vivant ? s'exclama, cria Sibylle, oubliant ses terreurs.

— Il est vivant ! Il a passé dans ma grotte près de trois mois que

ton souvenir empoisonna. Sans toi, je l'aurais séduit. Sans toi, il serait aujourd'hui mon époux. L'imbécile ne connaissait qu'un désir : te rejoindre, toi. Peuh ! cracha-t-elle.

— Hugues ! Hugues est vivant ! répétait avec exaltation Sibylle. Elle voulut éperonner son cheval.

D'un mot de son vocabulaire de sorcière, la vieille immobilisa l'animal avant de poursuivre, pour M^{lle} de Bonneville :

— Minute ! Tu le retrouveras, ton Hugues, sois sans crainte. Si tu n'avais pas de faibles yeux d'humaine, tu le verrais d'ici, qui interroge la route, te guettant à cette heure qui est celle de ta venue journalière. Tu le retrouveras, ai-je dit, mais lui ne te retrouvera pas, car par la puissance qui m'a été départie sur l'air, la terre, le feu et l'onde, marmotte deviens-tu, marmotte resteras-tu et la neige fleurira quand ta forme première reviendra.

Comme il n'y avait pas d'exemple que sur un champ de neige eussent poussé des fleurs, cela revenait à dire que la pauvre Sibylle mourrait marmotte.

Les formules des fées s'accompagnent souvent de phrases dans ce genre-là.

La méchante Géva faisait, en parlant, des signes cabalistiques qui parurent déchirer l'air.

Sibylle poussa un cri terrible !

Alors, éclatant d'un rire satisfait, la fée maléfique disparut à l'orée du bois.



Le fidèle écuyer, qui ne s'expliquait pas comment son cheval, d'ordinaire si docile, avait tout à l'heure soudainement refusé

d'avancer, rattrapait son retard en fonçant au grand galop.

Il eut une seconde surprise, combien angoissante, celle-là. Sa jeune maîtresse avait disparu ! Brides pendantes et tête basse, la jument grattait mélancoliquement le sol durci. Quand il fut tout près, il vit qu'une jolie petite marmotte s'était installée sur le devant de la selle...



Amis lecteurs, vous avez entendu parler des marmottes, ces gentils animaux que l'on ne trouve que dans les Alpes, gracieux comme des écureuils, adroits et intelligents comme des singes mais sans la ruse du singe ?

Jadis, quand nos petits Savoyards faisaient leur tour de France, par les toits puisqu'ils gagnaient leur pain en ramonant les cheminées, ils s'assuraient un pécule supplémentaire grâce à la petite compagne emmenée avec eux et que les badauds s'amusaient à voir travailler, danser, réussir mille tours charmants.

L'hiver venu, les marmottes restées en nos montagnes s'endormaient jusqu'au printemps.

Je parle au passé.

Je crois que les marmottes s'en sont allées avec les fées.



En son château, Hugues avait ordonné que l'on sellât Alcazar. Il trouvait que sa fiancée tardait beaucoup et il voulait aller à sa rencontre.

Déjà, l'on avançait vers lui sa monture, lorsque surgirent le page de M^{lle} de Bonneville et le cheval de cette dernière.

Aussitôt, il se sentit étreint d'un sinistre pressentiment, qui ne fit que s'accroître aux explications de l'écuyer.

Il connaissait la haine de Géva pour Sibylle, et il en connaissait la cause.

Géva avait mis tout en œuvre pour se faire aimer de lui.

Voyant qu'elle ne parviendrait jamais à lui arracher du cœur le souvenir de l'humaine, la fée n'avait plus cherché qu'à se venger. Sur le moment, il ne pénétra pas ses tortueux desseins, trop heureux qu'elle lui rendît sa liberté.

Au récit du page, une partie de la vérité jaillit.

Géva, avec un raffinement de cruauté, le séparait de Sibylle juste quand il se croyait près de la serrer sur son cœur.

Géva avait enlevé Sibylle.

Il organisa tout aussitôt des battues par tout le pays.

Ce fut, vous l'imaginez bien, en pure perte.

— Ah ! Si je ne craignais que Sibylle ne fût ma première victime, vois-tu, je ferais sauter tous les rochers creusés de grottes ! Quand j'étais auprès d'elles, que ne me suis-je appliqué à pénétrer le secret de l'ouverture de leur repaire. Si je pouvais ! Si je pouvais leur donner assaut. Ah ! Elles ne m'immobiliseraient pas comme elles ont immobilisé ce pauvre page. Tous leurs sortilèges ne m'empêcheraient pas d'arriver jusqu'à ma bien-aimée. L'amour, n'est-il pas, lui aussi, magique ? En ce qui me concerne, n'a-t-il pas, déjà, triomphé des mille astuces et séductions tentées par Géva pour me défaire de Sibylle ?

À qui se confiait-il de la sorte ?

À la mignonne marmotte qu'il avait trouvée à la place de la cavalière attendue.

Le petit animal avait posé sur lui des yeux si doux, implorants, qu'il avait décidé de l'adopter.

Dans sa détresse, il trouvait en sa compagnie un réconfort. À la marmotte, il pouvait dire ce qu'il eût hésité à dire à ses semblables.

— Infâme Géva ! soupirait-il. Elle s'était crue digne de supplanter la plus belle entre les plus belles, ma Sibylle ! D'où lui venait son orgueil ? Elle se jugeait irrésistible à cause de la permanente jeunesse qui est l'apanage des fées. Tu sais qu'elles sont mortelles, comme toi, marmotte, comme nous tous. Mais elles conservent jusqu'à leur dernier jour un peau nacrée, à la fois fine et solide. Leurs cheveux ne blanchissent pas, ni ne s'épaissit leur taille ou ne se voûtent leurs épaules. Je brisai tous ses rêves quand je lui dis que Sibylle, à mes yeux, sous les changements de l'âge ne ferait jamais que changer de beauté et que j'aimerais ses cheveux blancs comme j'aime ses cheveux blonds.

Il parlait, et Sibylle songeait que si elle eût gardé son apparence naturelle, jamais, peut-être, elle n'eût su combien l'aimait le baron Hugues.

Mais comprenez-vous la douleur qu'elle éprouvait de ne pouvoir lui dire : « C'est moi ! »



D'autres soucis la hantaient. L'hiver était froid. Serrée contre la poitrine du baron, ou, à ses pieds, devant l'immense cheminée où brûlait un arbre entier, elle n'en ressentait guère les atteintes. Mais, afin qu'elle complétât sa nourriture en mordillant des écorces d'arbre, Hugues, parfois, la laissait au dehors et l'engourdissement

la gagnait. Elle se mettait à courir, éperdument, pour se réchauffer. Mais il suffirait d'un jour plus froid que les autres pour qu'elle s'endormît comme s'endorment toutes les marmottes en montagne. À son réveil serait-il encore là ? Il parlait de s'en aller guerroyer en terre sainte.



Un jour qu'elle sautillait ainsi dans le parc, une petite fille s'approcha d'elle. Était-ce une petite fille qui avait accompagné ses parents en visite chez le baron ? Sibylle ne s'attarda pas à y réfléchir. Une chose venait de la frapper. La petite fille portait, entre les deux yeux, l'imperceptible empreinte étoilée qui, nous vous l'avons dit plus haut, indique que l'on descend d'une fée.

Possédait-elle aussi l'autre don, qui permet de communiquer avec toute créature, qu'elle soit bête ou plante ? « Essayons », se dit Sibylle.

— Petite ? M'entends-tu ?

— Mais oui, marmotte, je t'entends. Ma mère est fée ! annonça-t-elle avec fierté, et fille de la Grande Souveraine des fées. Son mariage avec mon père fit assez scandale.

— Fille de la Grande Souveraine des fées ! s'exclama Sibylle, vibrante d'espoir. Oh ! Petite, crois-tu qu'elle consentirait à implorer pour moi ?

— Bien sûr, si je le lui demande ! Que désires-tu, marmotte ?

Alors, Sibylle raconta sa triste histoire.

La petite fille promit d'intéresser sa maman-fée à cette grave affaire.



La maman-fée se montra compatissante d'autant plus qu'il s'agissait d'une affaire d'amour.

Elle se rendit sans tarder auprès de Sa Majesté la Fée des Fées et dans ce Palais du Mont-Blanc, inaccessible, par bonheur, aux simples mortels.

La Fée des Fées écouta avec une gravité qui s'accroissait au fur et à mesure, ce que lui rapportait sa fille.

Quand elle prit la parole, ce fut pour blâmer Géva sévèrement.

— Elle sera châtiée ! déclara-t-elle. Personnellement, je suis fort affectée des conséquences de sa criminelle conduite. J'y vois se préciser, contre mon peuple, de graves menaces. C'est en agissant de la sorte que nous nous attirons l'animosité des humains.

— Délivrerez-vous cette pauvre Sibylle du charme qui la contraint ?

— Non ! Car ce serait manquer aux Lois qui nous régissent et que, toute la première, il me faut respecter. Un sort lancé par l'une de nous, une autre ne doit pas le briser. Mais calme-toi ! Je peux faire qu'il se brise de soi-même.

— Ah ! Ma Mère ! soupira, les mains jointes, la fée pitoyable.

— Ne m'as-tu pas dit que Géva prononça : « la neige fleurira quand reviendra ton apparence première » ?

— Oui ! Oui ! Ma Mère !

— Eh bien ! Qui m'empêche de faire éclore des fleurs sur la neige ?

— Mais le printemps n'est pas encore arrivé !

— Je m'arrangerai pour qu'il se trompe de date.



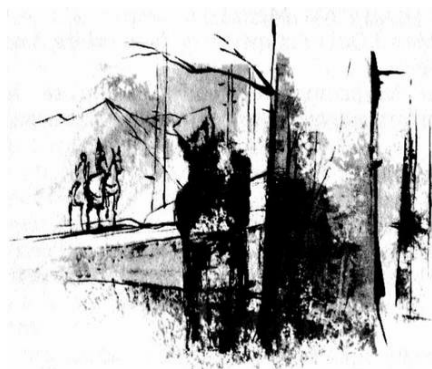
Le jour même, en effet, les gens de chez nous eurent l'étonnement, la stupéfaction de découvrir, perçant la couche blanche et froide de la neige, des fleurs d'une espèce jusque-là inconnue.



Nous ignorons quel châtiment fut infligé à Géva. Mais nous avons entendu parler des fêtes données pour le mariage du baron de Sallanches et de Sibylle de Bonneville. Elles furent telles que les mots manquent pour les décrire.

On prétend que la Fée des Fées, en personne, était au cortège et qu'elle apposa son auguste signature sur le registre de la sacristie.

Ce registre existerait toujours. Il me fut précisé que de péripétie en péripétie, il serait aujourd'hui détenu par un notaire de Douvaine (près de Thonon).



La chasse du roi Artur ou le rêve de Jean-Marie



LOYANT sous son fagot, le paysan gravissait la montagne qui s'élève au-dessus du lac du Bourget. Jean-Marie, c'était le nom du bûcheron, n'avait pas vu décliner le soleil. La nuit l'avait surpris comme il liait ses branchages. Alors, il s'était hâté de s'en retourner pour regagner sa chaumière. Personne, cependant, ne l'attendait. Il était veuf, ses enfants, depuis des années, l'avaient abandonné. Mais quand le soir s'élève peu à peu de la base des montagnes jusqu'au faite, on court le risque de se trouver enveloppé par les ombres et de tomber au pied de l'abrupte paroi.

Le montagnard ahanait en pressant le pas. Le vent avait commencé de souffler. Il devint si fort que le bois, sur le dos de Jean-Marie, craquait, et, dans une brusque déchirure de nuages, la lune apparut, jetant son voile argenté sur le flanc de la montagne.

Tout à coup, la montagne trembla. Un grondement de tonnerre se

répercuta d'échos en échos, s'enfla, rugit. Le bûcheron s'arrêta, regarda tout autour de lui et ne vit rien que la lueur blême du chemin sous la lune. Le bruit pourtant devenait de plus en plus fort et dans cette assourdissante rumeur, Jean-Marie reconnut un galop effréné de chevaux et des aboiements furieux. Il ne se trompait pas. Des centaines et des centaines de chiens de chasse débouchèrent, suivis par des centaines et des centaines d'hommes à cheval et à pied. Jean-Marie n'eut que le temps de se plaquer contre la montagne pour n'être pas écrasé et mis en bouillie. La chasse nocturne passa devant lui avec la rapidité d'un éclair. Mais le bûcheron put rejoindre l'un des derniers qui suivaient à pied, et il demanda :

— Qui êtes-vous ?

L'interpellé daigna s'arrêter pour éclater de rire :

— Hi ! L'aïeul ! Voilà une hardie question ! Ignorez-vous que le roi Artur fait halte en nos montagnes ?

— Le roi de Bretagne ?

— En personne ! assura l'autre fièrement. Il se rend en Italie. J'appartiens à sa suite. Nous revenons de chasser le chamois et des réjouissances nous attendent au Palais.

— Je ne suis qu'un pauvre bûcheron, plus isolé que l'aigle dans son aire, mais s'il y avait un palais dans la montagne, je le saurais, Messire.

— Eh bien ! Accompagne-nous et tu verras si j'ai menti.

Le vieillard n'hésita pas. Ayant, d'un coup d'épaule, assujetti son fagot, il se mit en marche aux côtés de l'inconnu. Bientôt, il constata, tout étonné, que, malgré ses ans et sa lourde charge, il allait, sans fatigue, aussi vite que la bruyante multitude à laquelle il s'était mêlé.



Combien de temps courut-il ainsi, léger comme un garçon de vingt ans ? Il n'eût su le dire. Pas davantage, il n'eût été capable de compter les kilomètres couverts avant d'arriver au palais du Roi Artur.

C'était une demeure plus haute que la montagne. Elle était faite de marbre noir et ses créneaux, bordés d'étoiles, dessinaient comme une grecque éblouissante. La façade que voyait Jean-Marie comptait au moins mille fenêtres qui étincelaient de lumières. La cour immense, dallée du même marbre noir que celui des murs, fut bientôt emplie par les cavaliers et les piétons tandis que des valets emmenaient chevaux et chiens. Au-dessus du perron de marbre noir, une double, énorme porte d'or s'ouvrit. Quand le bûcheron, entraîné par la foule, eut, à son tour, franchi le seuil du palais, il se trouva dans un vestibule tout en glaces. Alors, se rappelant sa vieillesse, sa misère, et le fagot qu'il portait, il eut honte. Malgré lui, cependant, il cherchait son reflet dans les immenses miroirs, parmi toutes ces fringantes silhouettes que multipliaient, à l'infini, les transparentes parois. N'y parvenant, il s'écarta pour demeurer après les autres. Alors, il regarda à droite, à gauche, devant lui, derrière lui, sans plus de succès. Il était sûr d'être seul et pourtant les glaces se renvoyaient l'image d'un beau jeune homme en culottes collantes, pourpoint de velours, coiffé d'un chapeau de page à plume ! Un adolescent qui répétait tous les gestes de Jean-Marie, levait la main quand le bûcheron levait la main, s'inclinait, s'il s'inclinait. Éberlué, transporté, n'osant encore croire à sa métamorphose, Jean-Marie chercha son fagot sur son épaule. À la place, il n'y avait que les plis lourds d'une cape cramoisie.

D'un élan, avec l'entrain que donne la certitude d'être jeune et beau, Jean-Marie pénétra dans la salle où s'étaient engouffrés les autres, tout à l'heure, et qui était la salle du Trône.

Celui-ci s'élevait au fond, sous un dais pailleté de lumière et dont on ne distinguait pas au premier coup d'œil en quoi il était fait. En réalité, ces brillantes raies si fines, qui frémissaient, s'irisaient tout autour, se composaient d'une onde impalpable s'évaporant avant de toucher au sol. Le Roi Artur était assis entre ces draperies fluides sur un fauteuil taillé dans un seul bloc de diamant. À ses côtés, sa fille, la belle Isold, petite et mince, avait un visage si pur et si beau que l'on avait peine à en soutenir l'éclat. Ses cheveux, d'un blond très doux, la recouvraient jusqu'à la ceinture comme une mantille d'or. Un voile tissé de fils de la Vierge était fixé sur son front par une agrafe de diamants. Sa robe avait la couleur des nuages à l'aurore, et ses pieds, minuscules, étaient posés sur un coussin en velours d'edelweiss. Jean-Marie ne pouvait détacher ses yeux de la ravissante vision. Elle sentit ce regard. Ses larges prunelles d'un bleu céleste s'arrêtèrent sur le beau jeune homme qui la contemplait et il parut à Jean-Marie qu'elle rougit imperceptiblement.

Mais le Roi s'étant levé tendit la main à la princesse. Tous deux descendirent les marches du trône pour traverser la salle entre deux haies de courtisans inclinés.



Le festin était servi dans la pièce voisine dont les murs étaient de cristal de roche. De nombreuses dames y assistaient parmi les seigneurs chamarrés. Mais quoiqu'elles fussent toutes jeunes et

belles aucune ne détournait l'attention de Jean-Marie. Il ne voyait qu'Isold assise à la table dont il occupait l'un des bouts. Il mangeait des chairs succulentes, buvait des vins doux et brûlants sans y trouver de goût. On lui eût coupé le doigt qu'il ne s'en fût pas rendu compte. Son être tout entier était accaparé par Isold. De son côté, la fille du Roi ne dédaignait pas de laisser son beau regard s'unir au regard adorant du gracieux damoiseau.

Jean-Marie trembla de son audace. Comment osait-il lever les yeux sur une princesse que l'on disait fiancée au roi des Burgondes ? Il s'efforçait de s'intéresser à ses voisines empressées de lui plaire. Mais il crut s'apercevoir qu'Isold fronçait les sourcils et qu'elle fut un moment tête baissée au-dessus de son assiette d'or.

Cependant, à un geste du Roi, les valets effleurèrent les quatre angles de la vaste pièce. Tout aussitôt une musique extraordinaire se fit entendre où l'oreille exercée du montagnard discerna le grondement des torrents, le souple friselis des sources, la mélopée des pins sous le vent d'hiver, le froissement des gentianes et des cyclamens, sous les brises d'été. Ce fut assez étrange pour le tirer de son amoureuse rêverie. Il voulut savoir d'où venaient ces sons dont il n'aurait jamais supposé qu'ils pussent ainsi se confondre pour le ravissement des sens. La belle dame qui était à sa droite parut heureuse qu'il lui adressât la parole mais très étonnée de sa question :

— Comment ? s'écria-t-elle. Vous ne savez pas que les architectes qui ont construit ce palais l'ont fait de telle sorte qu'il suffit d'un déclic pour aller capter au fond des airs les ondes qui s'y reposent et celles qui s'y agitent au moment même ? À son gré, notre Roi peut, en hiver, réveiller et retenir le souffle léger des zéphirs d'août, en été, s'il lui plaît, évoquer la monotone tombée

des neiges.

— Mais ces musiques, si différentes, quel compositeur les harmonisa, quel invisible chef d'orchestre les dirige ?

La belle dame sourit en désignant les murs de cristal.

— Regardez mieux ! dit-elle. Écoutez mieux ! Vous vous rendrez compte que les sons frappant, comme un clavier, l'immense coupe de verre où nous nous trouvons, y forment les gammes inouïes qui vous émerveillent.

Mais, dit-elle, je suppose que le vent soufflait fort ce soir sur la montagne ?

— Très fort, Madame.

— Eh bien ! Examinez les cariatides qui supportent le plafond.

Jean-Marie ne se le fit pas répéter. Il contempla, d'un œil avide, les douzaines de colonnes de porphyre qui montaient jusqu'au plafond de turquoises et de lapis-lazuli. Elles se terminaient par des bustes de femmes qui, de leurs bras en corbeille, soutenaient cette voûte aux teintes bleues de lac. La bouche des statues était entr'ouverte. Et voilà qu'il en sortit une mélodie en comparaison de laquelle celle des sirènes d'Ulysse dut n'être que jérémiade.

— C'est la chanson du vent ! crut devoir expliquer la belle dame. — Mais telle qu'on ne peut l'entendre qu'ici.



Le dîner fut suivi d'un bal. Il eut lieu dans la même salle, dont les tables disparurent on ne sait comment tandis que les colonnades et leurs statues qui chantaient se mirent à tourner sur place.

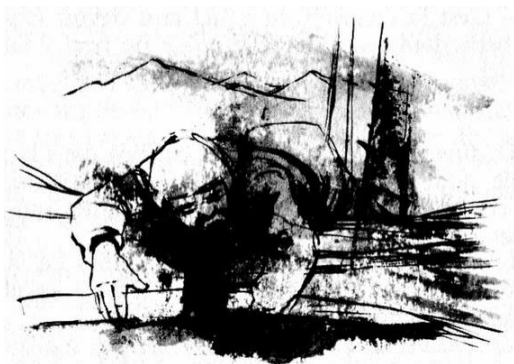
Le regard de Jean-Marie chercha celui de la princesse. Oserait-il l'inviter ? Il lui sembla qu'elle l'y engageait d'un sourire. Il se

précipita.

Au rythme de l'invisible orchestre qui n'avait cessé de répandre ses suaves symphonies, leur couple, tout de grâce et de jeunesse, glissa, parmi d'autres. Mais Jean-Marie, bien vite, eut la sensation qu'ils étaient seuls dans cet univers paradisiaque. Sa bouche prononça les mots qui lui montaient du cœur et la Princesse, point du tout choquée de son aveu, s'abandonna mieux aux bras qui la pressaient. Il vit ses lèvres frémir. Elle allait parler, lui rendre son tendre secret.

Las ! D'émotion, il se prit le pied dans la traîne d'Isold et tomba sous les rires moqueurs de l'assistance.

Le soleil était haut, déjà, dans le ciel, quand Jean-Marie revint à lui, le nez sur son fagot, ses vieux membres endoloris par la chute qu'il avait faite, la veille, sur le sentier noyé d'ombre.



Bérolf



THON II, empereur, en l'an mille, du Saint Empire romain germanique dont la suzeraineté s'étendait, entre autres, sur le Genevois, le Faucigny, le Chablais, eut deux fils : Othon III, son successeur, et Hugues qui reçut le duché de Saxe.

Hugues eut trois fils. Le plus jeune, Bérolf, devint vite le préféré de l'Empereur son Oncle, qui décela très tôt, en lui, des qualités peu communes. Il le jugeait « adroit, sage et subtil ». Vous conviendrez que ce sont là, en effet, de magnifiques attributs et qui ne se rencontrent pas toujours ensemble. Le savoir-faire, le don de pénétrer les intentions les plus cachées constituent, déjà, deux dispositions propres à assurer toutes réussites. Si ces heureux talents sont accompagnés de sagesse, celui qui les détient mérite les louanges accordées à Salomon lui-même. S'il est né puissant, il ne mésusera jamais de sa puissance.

Tel fut Bérolf.

L'Empereur lui ayant confié les premières charges en vint bientôt

à se reposer sur lui des plus lourdes responsabilités. À vrai dire, Othon III était empereur de nom, Bérold l'était de fait. Il n'eût tenu qu'à lui de renverser son oncle et de monter sur le trône à sa place. Il n'en eut pas la tentation. Un homme profondément sage est toujours un homme profondément loyal.

Pourtant, il eût trouvé de sûres complicités dans l'entourage direct du Souverain. L'impératrice Catherine, épouse indigne, complotait contre Othon, souhaitant changer, tout à la fois, d'empereur et de mari. Ambitieuse, elle jugeait les autres d'après elle-même. Elle pensa donc que son neveu par alliance servirait ses projets. Il fallait, se dit-elle, lui promettre de succéder à son oncle. Alors, quand il aurait accompli ce que l'on attendait de lui, on le supprimerait à son tour, en faveur de certain jeune prince que la mauvaise femme entendait épouser.

Mais l'astucieuse, en vain, s'efforça de gagner à sa cause le probe et généreux garçon. Devant son refus, elle lui voua une haine implacable, jurant de le perdre dans l'esprit d'Othon II.

— Faites ! Madame ! lui dit Bérold, avec cette dignité qui lui était propre. Médisez de moi auprès de l'Empereur. Je ne démentirai pas vos accusations, car je préférerais que l'Empereur me crût autre que je ne suis plutôt qu'il ne vous vît telle que vous êtes.

Mais l'indigne Catherine était insensible aux nobles sentiments. Elle n'hésita pas à accuser Bérold d'avoir nourri à son égard de coupables projets.



L'Empereur avait eu de trop fréquentes occasions de pénétrer

l'âme de son neveu pour donner créance à ses calomnies.

En outre, il se trouvait que Bérold venait, avec son consentement, d'épouser une belle jeune fille qu'il aimait.

Admettre que, nouveau marié, ce noble garçon se fût épris de la reine vieillissante et voulût la contraindre à se défaire, par le poison, de son impérial époux, ç'eût été folie.

Il n'y crut pas.



Hélas ! hélas ! Comme il sera dit, tant de siècles après : Calomniez ! Calomniez ! Il en reste toujours quelque chose.

Logiquement persuadé de l'innocence de Bérold, Othon envisagea pourtant de l'éloigner.

Bérold accepta cette décision, le cœur plein de regret mais avec fermeté. Il lui était dur de quitter son oncle, et dur aussi de quitter celle à laquelle il était depuis si peu de temps uni. Car il partait à l'aventure, sans savoir où il aboutirait et, malgré les supplications de sa courageuse femme, il ne voulait pas qu'elle courût les risques d'une destinée incertaine.

— Mon doux cœur, lui dit-il, je vous appellerai à moi quand ma route se trouvera aplanie. D'ici là gardez ma pensée et priez Dieu qu'il m'ait en aide et qu'il daigne abréger notre séparation.

Ainsi s'éloigna de Saxe, accompagné d'une troupe de compagnons choisis, l'irréprochable Bérold.



Othon II en eut un profond chagrin, mêlé de remords. Il se reprocha sa faiblesse et d'autant que l'impératrice ne dissimula pas sa joie triomphante.

Mais comme la plupart des gens méchants, Catherine était bête.

Loin de se tenir tranquille, après cette affaire, elle tenta auprès du Comte de Modène, venu en ambassade à la cour de Saxe, un manège identique à celui qui avait déterminé l'exil de Bérold. Le désir de se trouver enfin veuve restait à la base de ses actes. Or, on lui avait raconté que le comte de Modène possédait une bague dont le chaton était rempli d'un poison foudroyant. Cette bague, comment se la procurer ? Elle essaya d'abord de séduire Modène comme elle avait fait pour le neveu de son mari. Ce fut sans plus de succès. La criminelle envisagea un autre plan.



Une nuit, durant le sommeil du comte, sommeil qu'elle avait lieu de croire profond, grâce au narcotique mêlé à la boisson de son hôte, un « serviteur à tout faire » de l'impératrice s'introduisit auprès de lui. Il avait ordre de voler la bague, de la remettre à Catherine qui attendrait dans une pièce voisine. Elle aurait avec elle un gobelet tout préparé pour recevoir le contenu de la pierre évidée. Puis le bijou serait remis en place. Il ne resterait qu'à transvaser le gobelet empoisonné dans le carafon toujours mis, la nuit, à la portée de l'Empereur ordinairement tourmenté par la soif et l'insomnie. Catherine s'était, en outre, arrangée au dîner pour jeter des épices en poudre dans l'assiette de l'Empereur. Il n'y avait donc pas à craindre que, pour une fois, il oubliât de boire.

Elle avait pensé à tout et ses projets ne s'arrêtaient pas à ce

crime initial. Une fois l'Empereur mort, elle serait la première à clamer qu'il ne s'agissait pas d'une mort naturelle ; elle dirigerait les soupçons sur Modène à qui l'on demanderait ce qu'il avait fait du poison qu'il avait l'habitude de porter sur lui. Il serait jugé et condamné.



Catherine avait pensé à tout sauf à la possibilité d'un échec. Aussi fut-elle glacée de terreur lorsque, derrière la tenture où elle s'était tapie tandis que son zélé serviteur se glissait dans la chambre du Comte, elle entendit celui-ci crier à l'aide et ameuter ses gens. Le Comte était-il réfractaire aux soporifiques ? S'était-il aperçu que son vin avait un goût étrange et avait-il craint de boire ? Nous ne le savons pas. Toujours fut-il qu'il ne dormait pas lorsque pénétra dans sa chambre l'homme soudoyé par Catherine. Il le laissa s'approcher, se diriger vers le coffret où se trouvaient ses bijoux. L'autre avait ouvert la boîte au moment que, d'un élan, le Comte bondit et le ceintura.



L'Impératrice, ayant recouvré son sang-froid, changea immédiatement ses batteries. Elle se précipita dans la chambre de l'ambassadeur où elle se mit à crier plus fort que lui, l'insultant des pires noms.

Et, à la foule des gentilshommes et des serviteurs accourus de tous les points du château, elle raconta que, sous le prétexte de lui

communiquer en mains propres des nouvelles de sa famille d'Espagne, car elle était fille du roi d'Aragon, Modène l'avait attirée dans un guet-apens, qu'elle s'était défendue, que son brave serviteur ayant essayé d'intervenir, le Comte s'était jeté sur lui feignant d'avoir été lui-même attaqué.



La ficelle était un peu trop grosse. Au silence qui accueillit sa déclaration, elle comprit qu'elle avait fait fausse route, mais il était trop tard pour se rattraper. L'Empereur, informé, ne se laissa pas fléchir. Justice devait être faite. Le Comte, d'ailleurs, ne cachait pas que, s'il n'obtenait une éclatante réparation, l'offense dont il avait été victime pourrait avoir des suites sévères sur le terrain diplomatique et militaire.

Mais Othon II n'avait nul besoin d'être mis en demeure.

En même temps que le diplomate italien, il vengerait son neveu.

Catherine fut brûlée vive, publiquement.



Or, Bérold arrivait, avec sa petite troupe, au château du comte de Seyssel, tributaire du roi de Bourgogne qui, lui-même, était vassal de l'Empereur Othon. Les Seyssel (qui prendront, plus tard, le titre de marquis) appartiennent à l'une de ces vieilles dynasties Sabaudiennes tenant leurs vastes fiefs par si lointain héritage que tous eussent pu dire, avec les Menthon : « Ante Christum natum baro natus eram » : « J'étais baron avant que le Christ fût né »,

voire, comme la maison de Sales : « Antiquam Abraham fieret ego sum » : « J'étais avant que fût créé Abraham ». La famille de Seyssel se flatte, en outre, de descendre d'Olivier, le paladin.



Quand on lui annonça l'étranger, le comte se porta à sa rencontre et Bérold ayant décliné ses titres, Seyssel le traita magnifiquement. Très haulte dame son épouse vint saluer Bérold, entourée de ses « demoiselles » et « gentils femmes ».

Un somptueux repas fut dressé au cours duquel Seyssel exposa les ennuis qui lui venaient du côté de Culoz.

Le Seigneur de Culoz rançonnait sans merci les vassaux de Seyssel quand ces derniers pénétraient sur son domaine, ce qui était inévitable. À moins de demeurer enfermé en ses propres terres chacun se trouvait obligé de passer sur les terres environnantes. Bérold écouta avec attention les doléances de son hôte. Puis il demanda :

— Ce mauvais voisin est-il le seigneur naturel de Culoz ?

— Nenni, Monseigneur ! s'empressa de répondre la dame de Seyssel. Ce châtel est propriété du roi d'Arles. Des brigands sarrasins s'en sont emparés de force qui nous mènent male vie.

— Vous plairait-il pas de les déloger ? interrogea Bérold.

— Ah ! Je m'y emploierais de grand cœur ! s'écria Seyssel, mais il est bien improbable que nous y parvenions.

— Voire ! répliqua songeusement le neveu d'Othon.



Après le dîner, il fit appeler son écuyer avec lequel il s'entretint en aparté.

Puis, il eut l'air d'avoir oublié ces récits de pilleurs de grand chemin pour se mêler à la conversation des dames. La vivacité de leurs reparties, l'élégance de leurs manières, la fierté de leur maintien étonnaient le mari de la bonne Marguerite, femme de cœur mais plus apte à la conduite d'un ménage qu'aux jeux d'esprit.

Tant de grâces, cependant, ne l'avaient qu'apparemment distrait.

Quand il jugea le moment opportun, il s'approcha du Comte de Seyssel pour l'inviter à le suivre, s'il tenait à assister à la prise des brigands de Culoz.

Seyssel ne se le fit pas dire deux fois.



Tandis que Bérold semblait n'être préoccupé que de propos de salon, son écuyer se hâtait d'exécuter ses ordres.

Ordres qui pouvaient paraître étranges.

Les gens de Bérold entassaient sur de grandes charrettes les objets les plus hétéroclites, sauf que tous étaient sans valeur. Des moellons, des vases cassés complétèrent le chargement. Tout ça, bâché de superbes toiles.

Et en avant !



De sa forteresse de Culoz, le Sarrasin vit déambuler dans sa direction les lourdes voitures.

Oh ! Oh ! La bonne prise ! Ces innocents voyageurs lui apportaient de quoi remplir ses greniers, et peut-être ses coffres.

Vite ! Descendons en force pour leur barrer la route.

Et le châtelain de Culoz fonce sus aux charretiers.

— Halte-là ! leur crie-t-il.

— Halte-là toi-même ! reprit en écho Bérold, sortant de son embuscade avec sa troupe personnelle grossie des vigoureux Sabaudiens de Seyssel.

Aussi ne fallut-il pas une minute pour cerner et désarmer les assaillants ébaubis.

— C'est moi ! Bérold de Saxe, Vicaire de l'Empire, qui t'arrête, Seigneur indigne, voleur et félon ! dit le rusé Saxon, s'avancant vers le chef de bande.

Puis il le remit entre les mains de quelques hommes de sa suite, après quoi il pénétra dans le repaire pour en jeter hors les derniers intrus. L'opération de « nettoyage », comme on dira plus tard, en style militaire, ne fut pas sans risques. Les Sarrasins se défendaient avec trahison. Par deux fois, Bérold faillit recevoir dans le dos l'un de leurs acérés coutelas.

Seyssel, qui avait accompagné son hôte et libérateur, fut magnifique. À lui seul, il tint tête à trois.

Mais cette rage de l'ennemi débusqué n'était qu'un dernier sursaut. Bérold et Seyssel se rendirent enfin maîtres du terrain. Ils comptaient quelques blessés. Dans le camp adverse, un ou deux, pas davantage, étaient encore à demi valides.



Alors, Bérold s'adressant au Comte :

— Je vous baille ce châtel en garde. Gouvernez-le au nom de qui il appartient ou appartiendra, le roi d'Arles ou d'autres.

Quant aux brigands emmenés au château de Seyssel, ils y eurent le châtiment qu'ils méritaient.



Bérolde s'en fut aviser le roi d'Arles, Boson, de ce qui s'était passé. Le roi s'émerveilla de son désintéressement. Le Saxon lui répliqua :

— Sachez que mon dessein n'est pas de m'accroître par l'héritage d'autrui et de m'emparer de ce qui appartient à quiconque.



Boson voulut s'attacher un aussi rare lieutenant. Bérolde ne se déroba pas. Aussi bien, sa passion guerrière y trouvait son compte. En Espagne, contre les Sarrasins, en Italie contre les Génois, en Maurienne, il servit brillamment le roi d'Arles qui le nomma Capitaine Général.

Après de Rodolphe, successeur de Boson, il poursuivit sa belliqueuse et victorieuse carrière et Rodolphe ajouta à ses titres la dignité de Capitaine général du Viennois.

Ce fut Bérolde qui construisit, dans la vallée de l'Arc, les châteaux de Charbonnières et d'Hermillon.

Sa femme l'avait rejoint.



À la mort, inopinée, de Rodolphe, la Sabaudie tout entière se tourna vers Bérold. Une adresse fut mandée à l'Empereur qui ne se fit point prier pour nommer son neveu « Régent, Vicaire et Gouverneur Général du dit royaume et de tout le pays ».

Il régna vingt-huit ans.

Jean d'Espagne, guérisseur du dégoût de la tomme



JEAN d'Espagne, prieur de la Chartreuse du Reposoir, s'avancait en peinant par le col des Annes pour regagner son ermitage. Il n'était plus très jeune et les années commençaient à compter lourdement pour lui. Ah ! Le temps était loin où il avait été désigné par Anthelme, prieur de la Grande Chartreuse et par Aymon, Seigneur de Faucigny, pour fonder, entre la chaîne du Bargy et celle des Aravis, un nouveau prieuré. Avec ses six premiers compagnons, ils avaient rapidement, juvénilement eu raison de la tâche.

Maintenant, la Chartreuse du Reposoir prospérait. Le nombre des moines avait augmenté, les uns, adonnés à l'étude des textes sacrés, les autres, les convers, assurant les besognes matérielles. Comme en la maison mère, encore, on y distillait la fameuse liqueur, verte ou jaune, dont le parfum, certains jours, passait dans le vent.

Son accès était difficile, soit que l'on prît par les pentes

forestières, si épaisses durant des kilomètres, que le soleil ne transperçait pas cette voûte de châtaigniers, de pins, de sapins, de mélèzes, d'aroliers, soit que l'on prît par les étroits passages de hautes altitudes faisant communiquer le col du Reposoir avec les combes voisines. C'était le chemin qu'avait choisi ce matin-là le prieur. Comme il était fatigué ! Arrivé à la combe de la Duché, il n'hésita pas à s'étendre sur l'herbe pour réparer ses forces et il se mit à prier.



Mais des pensées étrangères dérangent sa méditation ; une lassitude de tout son être, qu'il ressentait depuis quelque temps, montrait au vieil homme qu'il arrivait au terme de sa carrière. Avait-il bien rempli cette vie que Dieu lui prête ? Avait-il assez aimé les pauvres ? Assez secouru ceux qui souffrent ? Avait-il, surtout, assez accordé ses pensées et ses actes, à la dure voie qu'il avait choisie ? Il osait l'espérer et se rendre le témoignage d'avoir toujours été sincère avec lui-même. En cet instant de détente, il revoyait les grandes étapes de son existence. Son Espagne natale, Almonaceps, où il était venu au monde, puis le Rouergue, Arles, Montrieu où il avait reçu les Ordres, la Grande Chartreuse, enfin, l'année 1151, son départ pour cet autre creux de montagne nanti de l'acte officiel qui concédait le terrain allant du Foron⁽⁵⁾ à la rivière de Borne à « un certain Jean, prieur futur ».

« Un certain Jean ». L'acte dressé par Anthelme et Aymon ne portait pas le sobriquet par lequel le prieur était généralement désigné : Jean l'Espagnol ou Jean d'Espagne.



Il voulut se relever. Il était temps. Ses moines qui lui reprochaient filialement de sortir seul seraient inquiets s'il s'attardait davantage. S'appuyant au sol, des deux mains, il essaya donc de se redresser. Une fulgurante douleur le rabattit sur sa couche de terre et d'herbe. Alors, il tenta de remuer ses membres inférieurs. Il n'y parvint pas. Ses jambes, comme en plomb, lui refusaient tout service.

— Serais-je paralysé, mon Dieu ? Alors que votre volonté soit faite ! Si je dois mourir ici, et privé des derniers sacrements, que votre miséricorde compense mon indignité ! Si vos desseins sont de me permettre de regagner mon couvent, accordez-moi, mon Dieu, la patience d'attendre, avec sérénité, que me soit rendu l'usage de mes jambes.

Puis, tranquille, s'abandonnant aux mains du Tout-Puissant, il continua ses prières, mais, cette fois, sans distractions.



Il lut, au soleil, que le milieu du jour était largement dépassé. Sans doute allait-il voir ses moines surgir à sa recherche ? À condition de demeurer immobile, il ne souffrait pas. L'idée d'une attaque mortelle pouvait donc être écartée. Il n'était que d'attendre le bon plaisir de Dieu.



Mais la fièvre s'empara de lui et sous les frissons qui l'agitaient, il sentait son mal se raviver. Ses lèvres desséchées se gerçaient à la bise. Il tourna la tête (quelle douleur !) pour se rafraîchir à l'herbe que la rosée, déjà, humectait. Ô surprise ! Une eau pure jaillit soudain près de sa bouche avide. Il put boire.

Et, peu à peu, il vira sur le côté pour aspirer plus à l'aise cette source inattendue. Il s'assit, se fit un bol de ses deux mains réunies. Où était le mal qui l'avait cloué tout à l'heure ? Jean d'Espagne tourna la tête à droite, à gauche. Plus rien ne le gênait ! Une impression d'allègement, d'énergie l'animait. Las ! ses jambes demeuraient inertes. Le prieur, alors, puisa dans ses paumes un peu d'eau et s'en frotta les pieds, les mollets. Un immédiat bien-être se répandit à travers ses membres gourds. Comme l'eau, maintenant, coulait à flots et bouillonnait, il s'y trempa jusqu'aux genoux.

Quelques minutes après, il se retrouvait, debout et plein de vigueur.



La nouvelle fut vite connue. De loin à la ronde, il n'y eut pas un malade qui ne fit effort pour venir à la *bénite fontaine* comme on nomma la source providentielle, et, semblait-il, de plus en plus abondante. On nota qu'elle était souveraine contre les maux d'entrailles et autant contre les maux d'yeux ou de tête. Quant aux rhumatismes, ils se dissolvaient, pour ainsi dire, dès le premier bain. C'était une véritable jouvence que la foi du prieur, et sa soumission à Dieu, avaient suscitée là.



À la mort de Jean d'Espagne, le culte qu'il avait inspiré par ses vertus et son incessante charité se confondit avec la dévotion à la *bénite fontaine*. On le priaient avant d'y boire ou de s'y plonger, et nombreux furent-ils à observer que le pouvoir de guérison de la source augmentait et se multipliait. Chaque jour, on apprenait de nouveaux cas. Les malades passibles du traitement miraculeux se révélaient de plus en plus divers. Rien ne résistait à la *bénite fontaine*.



On en eut bien la preuve dans une circonstance entre toutes mémorable :

Dans un hameau des environs, vivait un fermier riche mais fort à plaindre. En punition de quel méfait, on l'ignore, une affliction subite l'avait frappé. Figurez-vous – oh ! c'est à peine croyable ! – figurez-vous qu'il fut atteint du dégoût de la tomme !

Vous avez quelquefois mangé de la tomme, je pense ? Je veux dire : de la vraie, non pas de quelqu'une de ses imitations anémiques ! La tomme n'a pas l'onctuosité du reblochon. Je parle, toujours, du vrai, de celui que chacun choisit, selon son propre goût, et au moyen d'une fine épuisette qui vous permet de comparer entre eux les reblochons, coulants ou fermes, devant lesquels vous hésitez. La tomme est toujours assez ferme, sous sa dure croûte noirâtre tachetée de roux. Mais toute la crème des laits les meilleurs du monde y est condensée. La tomme ! Mais il n'est pas

douteux que, pour leurs dimanches, les anges, au paradis, mangent de la tomme quand ils ne se délectent pas de reblochon.

Éprouver une répugnance pour la tomme équivalait à avouer une grave insuffisance des papilles, doublée d'un défaut, non moins déplorable, de l'assimilation.

Mais le malheureux fermier absorba l'eau de la *bénite fontaine*. Il recouvra immédiatement sa finesse de goût et réclama de la tomme.



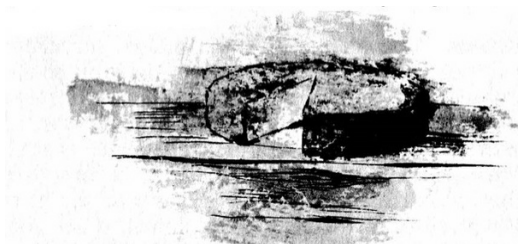
Les médecins se réunirent. À tout malade survenant dans l'espoir d'obtenir de la *bénite fontaine* un soulagement à ses maux, ils donnaient comme prescription première d'avoir à se procurer une bonne tomme, ni trop moelleuse, ni trop résistante et d'en manger chaque jour une quantité fixée. Ceux qui, à la première bouchée, reconnaissaient n'avoir jamais posé sur leurs langues met plus savoureux, étaient certains d'une guérison prompte et définitive. Les autres devaient multiplier les stations à la *bénite fontaine* et s'entraîner, entre-temps, à consommer le fromage incomparable. Ils y mettaient assez de bonne volonté pour y parvenir et le dernier mot restait à la tomme.



Par souci de complète information, je ne vous cacherai pas les ridicules menées des sceptiques qui insistèrent sur le fait que la *bénite fontaine* coulait tout près du plateau de Bornes gras en

pâturage, et riche de son industrie fromagère. Vous aurez vite réfuté les doutes qui pourraient vous venir si j'ajoute que l'on a vu des malades s'en aller guéris, même sans aller jusqu'à la *bénite fontaine*, grâce à la tomme, uniquement.

Jean d'Espagne ne s'en montra, d'ailleurs, pas jaloux. Ce que la tomme à elle seule ne faisait pas, il l'accomplissait et il a toujours paru très content du vocable sous lequel on le prie : *Jean d'Espagne, guérisseur du dégoût de la tomme*.



Où la tomme encore joua son rôle



N ne pouvait dire que Jean, le fils au Marie-Pierre, manquât de succès. Mais il manquait de décision. À la « vogue » on le voyait, arrêté devant les boutiques tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre. Aux bals, il dansait avec celle-ci, puis avec celle-là. Un jour, vous vous croyiez autorisé à dire : « Eh ! Ne va-t-il pas marier la Christine ? » Le lendemain, vous changiez d'avis. Vous l'aviez rencontré qui donnait le bras à Rosette. Vous ne saviez plus que penser ! Lui non plus, d'ailleurs !



Cette situation irritait son père qui, se sentant vieillir, admettait mal de « passer » sans avoir connu ses petits-enfants.

— Faut prendre femme, mon fieu ! Quand j'avais ton âge, ta pauvre mère t'avait déjà mis au monde.

Il ajouta que la ferme réclamait une maîtresse. Les provisions filaient comme s'ils eussent tenu auberge. Les servantes préféraient s'attifer à longueur de journée plutôt que de raccommoder le linge ou s'occuper de la basse-cour.



— Laquelle choisir ? soupira Jean, un jour que son père revenait sur la question. Elles, je crois qu'elles m'ont toutes choisi, ajouta-t-il, avec plus de perplexité que d'orgueil. Il se jugeait assez bien tourné pour tourner quelques têtes mais sagement, il accordait une large part de son succès à sa qualité de fils unique du plus important propriétaire du bourg.

— Est-ce qu'il n'en est pas une qui te plaise davantage ? questionna le père.

Jean se gratta le menton, puis regarda au loin comme s'il dût trouver la réponse inscrite à l'horizon.

Après un moment, il prononça d'une voix hésitante :

— Elles sont deux qui me plaisent plus que les autres : la Péronne et la Fanchon.

— Deux braves filles ! reconnut Marie-Pierre. J'avoue qu'entre elles, on peut hésiter.

— Vous voyez ! fit Jean que n'enthousiasmait guère la nécessité de se fixer enfin. L'incertitude n'était pas sans charmes. Il aimait qu'on le rencontrât avec Péronne sur laquelle plus d'un élégant avait jeté les yeux. Il se trouvait tout heureux, tout reposé auprès de Fanchon, gentille brunette si douce.

Lisant en lui, son père reprit d'un ton ferme :

— Tu dois choisir, garçon ! Tu le leur dois, à elles. Il est

mauvais, pour des filles, d'avoir trop souvent été remarquées avec un soupirant. Péronne et Fanchon méritent de trouver époux.

— Je ne m'en vais pas tirer à la courte paille ! rétorqua l'indécis.

— Il ne s'agit pas de plaisanter ! Pour me faire connaître laquelle sera ma bru, je te donne vingt-quatre heures. C'est plus qu'il ne t'en faut. Écoute-moi, Jean. Une femme, c'est la compagne de toute une vie ! Point ne suffit qu'elle ait le nez droit ou la bouche riieuse, qu'elle soit mince ou forte. Les grâces physiques ont leur importance. Donc, je suis content pour toi : que tu épouses Fanchon ou Péronne, la mariée sera jolie. Mais je lui voudrais quelques autres qualités par-dessus ! Il en est deux, surtout, que je demande au ciel pour celle dont tu feras ta femme.

— Quelles sont ces deux qualités, mon père ?

— L'honnêteté et l'économie.

— Fanchon et Péronne sont toutes deux d'honnêtes filles.

— Je le sais. Mais savent-elles, toutes deux, ce qu'est l'économie ? Applique-toi à le découvrir, mon Jean ! Alors, tu pourras te flatter d'un bon choix.



Jean réfléchit profondément aux paroles de son père. Il leur accordait toute créance. Le vieil homme était renommé pour sa sagesse !

Économe.

Fanchon était-elle économe ?

Et Péronne ?

Il se pourrait qu'elles le fussent autant l'une que l'autre ?

Mais non. Son père semblait avoir son idée là-dessus. Il ne parlait jamais pour ne rien dire.

Sûrement, il en était une qui possédait à un degré très supérieur l'indispensable qualité.

Alors il chercha par quel moyen s'en rendre compte. Il eut vite trouvé.

Le lendemain, il invita ses deux amies à goûter avec lui d'une magnifique tomme faite à point.

Elles ne manquèrent pas d'accepter.

Et les voilà qui s'attablèrent, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, mutines et joyeuses apparemment, graves en leur for intérieur. Un pressentiment les avertissait que cette réunion avait son importance. Péronne, qui avait de très belles dents, riait sans motif. Fanchon, qui était fière de ses cheveux bouclés, agitait la tête pour les mettre en valeur.

Jean découpa la tomme.

Puis, il se mit à manger d'un air insouciant.

— À toi, Fanchon ! À toi, Péronne !

À la vérité, il ne les perdait pas de vue.

Avant les premières bouchées, son choix était fait.

Péronne avait ôté plus que la croûte. Au contraire, Fanchon, en fille qui connaît la valeur des mets, avait simplement, et avec une adresse appliquée, gratté la brune carapace du tranchant de son couteau.

Il épousa Fanchon.



Jeunes gens, ajoute le fabuliste savoyard, pour savoir quelle

femme fera votre bonheur, « souvenez-vous de la tomme à Jean ».



Quelques hauts faits de Savoie

Si cette histoire vous ennueie...
ne la commencez pas...

*Sortez de vos tombeaux, éclatantes de gloire.
Ombres, dont les vertus et les vaillants exploits
Ont fourni, en leur temps, cent peuples à vos lois.*

Cl. Franc-Menestrier.



HARMANTS lecteurs, refuserez-vous de suivre, avec nous, les grandes étapes de l'Histoire de notre Savoie ? Certes, nous quitterons ainsi le domaine de la fiction. Mais nous ne quitterons pas celui du merveilleux.



Vous avez appris que, au IV^e siècle, trois tribus germanes

envahirent la Gaule : les Visigoths en Aquitaine, les Francs, de la Somme à la Meuse, et les Burgondes sur le domaine des Allobroges, en Savoie (443).

Plus tard, les fils de Clovis et de Clotilde (née princesse burgonde) s'emparèrent de ce territoire. Ainsi annexée, la Savoie allait suivre la destinée des Mérovingiens, puis des Carolingiens.



Ce fut Charlemagne qui la divisa en sept contrées ou *pagi* : le Genevois (Genève, Annecy), le Chablais (Thonon), le Faucigny (Bonneville), l'Albanais (vallée du Fier et du Chéran, Alby Albens), la Tarentaise (Môûtiers), la Maurienne (Vallée de l'Arc) et la Savoie propre (Aix-les-Bains – Chambéry).



Quand les petits-fils de Charlemagne se partagèrent, comme vous le savez, au traité de Verdun (843), l'empire du Grand Monarque, la Savoie, avec la Bourgogne et l'Italie, revint à Lothaire.

Charles le Chauve avait reçu le royaume de France. L'autre frère, Louis le Germanique, le royaume d'Allemagne. Son fils Carloman régna sur la Bavière et l'Italie. À la mort de Carloman, le cadet, Charles le Gros, devint empereur d'Allemagne, roi d'Italie, et, en 884, roi de France. Il fut déposé, en 888, à la Diète de Tibur (Tibur s'appelle aujourd'hui Tivoli) pour cause de lâcheté.

Le gigantesque héritage tombait en miettes. À la Diète de Tibur, liberté était laissée, aux nations du disparate empire, de disposer

d'elles-mêmes.

Elles se fixèrent ainsi :

Dauphiné et Provence (de Lyon à Nice) avaient déjà choisi, en 879, comme roi de Bourgogne cisjurane, Boson, beau-frère de Charles le Chauve. – Boson s'octroie, en outre, la Maurienne et le Mont-Cenis.

Le Jura et les Alpes (de Bâle à Grenoble) proclament en 888, Rodolphe I^{er}, Comte d'Auxerre, roi de Bourgogne transjurane.

Mais voici que, au début du X^e siècle, le roi de Provence, dont les regards sont tournés vers l'Italie, vend à Rodolphe I^{er} la Provence et la Maurienne.

Un siècle plus tard, Rodolphe III, dernier roi du royaume d'Arles, cédait, en mourant, ses droits à l'empereur d'Allemagne qui se fit couronner roi d'Arles et de Vienne.

La Savoie et ses alentours dépendaient de l'empire germanique. Du moins, théoriquement. À la vérité, pas plus que ne l'avait été celle du roi des Burgondes, l'autorité de l'empereur ne fut jamais respectée.

De 888 à 1033, la Savoie vécut dans une indépendance brouillonne et qui permettra l'invasion du pays par les Sarrasins. Tenaces occupants, les Sarrasins, durant un siècle, résisteront aux empereurs. Ils furent, enfin, exterminés par les Seigneurs féodaux qui eux, peu à peu, donnèrent au pays sa force et son organisation.



Ces seigneurs féodaux composaient, aux approches de l'an mille, non moins de deux cent cinquante dynasties savoyardes, issues, comme la féodalité française, des cadres de l'administration

carolingienne.

Citons :

Pour le Genevois (à l'exception de Genève soumis à son évêque), les comtes Géraud, les sires de Duingt et de Menthon.

Pour la région des Usses : les seigneurs de Viry, Temier, Sallenôves.

Pour la vallée de l'Arve : les barons de Faucigny, de Lucinges, Saint-Jeoire, Sallanches.

Pour le Chablais : Ballaison, Langin, Allinges, Hermance, Thonon.

En Tarentaise, l'archevêque avait la haute main mais il devait compter avec les seigneurs de Chevron, Villette, Besançon.

En Maurienne, l'évêque devait compter avec les sires de la Chambre, de Saint-Michel, et avec le maître du donjon de Charbonnières qui gardait l'entrée de la vallée.

En Savoie propre, pas une route qui ne fut barrée de forteresses : celles de Montmélian, de Miolans. Sur la route de Genève : celles de Myans et de Chambéry.



HUMBERT AUX BLANCHES-MAINS

Or, une famille bourguignonne, ambitieuse, patiente, allait, en quatre siècles, dominer toutes les autres et devenir *la Maison de Savoie*.

Cette famille, qui avait tenu les Comtés de Sens et de Troyes, qui s'était ensuite alliée aux sires d'Arles, avait fini par s'établir en Dauphiné où, brillamment, elle prit part à l'expulsion des

Sarrasins. De plus, elle avait assuré ses positions à la Cour de Bourgogne. L'un de ses membres, *Humbert aux Blanches-mains*, avait titre de conseiller auprès du roi Rodolphe et de « Comte du Palais ». Ajoutons, à tout cela, la protection de l'Église. Pendant deux cent cinquante ans, les *Blanches-mains* deviendront « une véritable pépinière d'évêques(6) ».

On pense, n'est-ce pas, à cette autre famille : les Héristal, qui, avec une identique, séculaire patience, s'exhaussèrent, de « maires du Palais », au rang suprême pour devenir chefs de la dynastie carolingienne.

Mais, trop fort et trop conscient de sa force pour n'être pas, en même temps, d'âme chevaleresque et pure, Humbert se montre, à l'égard de ses souverains, le plus loyal sujet.

On place sa mort aux environs de 1050. Il avait eu, de sa femme, Ancilie, quatre fils : Amédée, Bouchard, Aimon et Odon.



AMÉ-CAUDA

Amédée lui succéda en premier.

On raconte, à son propos, cette anecdote :

Ayant à entretenir l'Empereur Henri III, il s'était rendu au Palais accompagné de sa suite. Les gens de service refusèrent l'entrée à cette trop nombreuse ambassade. Amédée protesta, cria. Le Souverain germanique perçut l'écho du vacarme. On lui apprit qu'il s'agissait du Comte de Maurienne menant après lui une grande queue de gens qu'il n'entendait pas laisser à la porte. « Eh bien ! Soit ! consentit l'Empereur. Faites-les tous entrer, lui et la

queue ».

D’où le surnom que lui donnèrent les Italiens : Amé-Cauda. (En italien comme en latin, *cauda* veut dire queue.)



La prééminence s’affirme.

À la mort d’Amédée I^{er}, le trône passa au dernier-né d’Humbert : Odon qui, par son mariage avec Adélaïde de Suse, fille unique d’Oldéric Mainfroi, marquis d’Italie, ajoutait au fief ancestral : Suse, Turin, Ivree, Pignol, Albenga et autres domaines transalpins.

Adélaïde est, en outre, alliée aux Montferrat.

La Maison de Savoie se trouve, dès lors, prépondérante. Ils ont titre de Marquis en Italie. Ils battent monnaie. Leur Suzerain et les Papes devront compter avec eux.



Odon eut, d’Adélaïde, deux fils : Pierre I^{er} et Amédée II qui laissèrent la responsabilité du royaume à la femme de tête et de haut courage qu’était Adélaïde.



Humbert II, petit-fils d’Adélaïde, eut à défendre son héritage contre Henri VI, contre les provinces de la vallée supérieure du Pô,

contre Piémont et Montferrat. Il en conserva la plus importante partie : Maurienne, Tarentaise et Savoie.



Amédée III, son fils, fut le premier Comte de Savoie. On lui attribue l'initiative d'avoir substitué, à l'aigle des rois de Bourgogne, la croix blanche qui figura désormais sur les armes de Savoie.



Humbert III, qui lui succéda, fut le premier de la noble famille à qui l'abbaye d'Hautecombe – sur le lac du Bourget – servit de tombeau.

Après, nous avons le prince Thomas I^{er} qui élargit sa couronne de la ville de Chambéry.

Son frère lui succéda : Amédée IV.

Puis, du fils d'Amédée IV, Boniface, mort prématurément, l'héritage revint au septième fils de Thomas I^{er} : Pierre II, lequel mérita le surnom de « Petit Charlemagne » ayant porté son territoire jusqu'au-delà du Léman. Il avait pour devise : « Mes titres sont mon épée ».

Son frère, Philippe I^{er}, huitième fils du comte Thomas, consolida et étendit sa domination.



Et ce fut Amédée V, autre fils de Thomas à qui son long règne bénéfique valut d'être appelé *Amédée le Grand*. Nous comptons ensuite Édouard, dit le Libéral, et son frère cadet : Aimon le Pacifique, qui se rapprocha de plus en plus de la France. Quand éclata la guerre de Cent ans, il vint à la tête de ses hardis Savoyards aider Philippe VI.

Il mourut en 1343, au château de Montmélian.



L'ANGLETERRE : PAYS CONQUIS

Ainsi la dynastie des Blanches-Mains croissait-elle en force et en étendue. Son influence, considérable, rayonnait bien au-delà de nos montagnes. Froissard, qui ne se lassa pas d'admirer les hauts faits des « toujours avant Savoyens », relevait que la garnison de Cambrai comptait un fort contingent de gentilshommes de chez nous et que, en 1340, les 200 lances de la garnison lilloise n'étaient représentées que par des Savoyards et des Bourguignons.

Les aventureux Allobroges poussaient jusqu'en Angleterre dont l'Histoire aux XIII^e et XIV^e siècles retentit de leurs exploits. Ils y reçurent les plus grands honneurs, ils s'y virent attribuer les plus hautes distinctions, les plus hautes charges. La Savoie fut marraine de tout un quartier de Londres. Selon le mot de Ch. Dufayard, l'Angleterre, pour nos chevaliers montagnards, fut *une sorte de pays conquis*.

Et la jeune dynastie dont les rameaux vigoureux, déjà, se mêlaient aux plus anciennes généalogies, qui, en France, avait ouvert, par le mariage de Louis VI le Gros avec Alix de Savoie, la

fameuse série de ce que l'on appellera « les mariages savoyards », en Angleterre, pareillement, resserrait les liens par des épousailles. Henri III eut une fort jolie reine : Aliénor, fille de Béatrix de Savoie et de Raymond Bérenger. Le ménage Béatrix-Raymond eut quatre filles. Toutes furent reines. Ce que Dante a chanté :

Quattro figle ebbe e ciascuna reina.



LE COMTE VERD

Tant de gloire dont on n'eût imaginé qu'elle pût être dépassée, tant de valeur chevaleresque brilleront d'un éclat encore jamais atteint avec l'accession au trône du fils d'Aimon le Pacifique : Amédée VI, le Comte Verd (vert en français moderne).

« Ses actions héroïques, écrira Guichenon, sa conduite judicieuse, son bonheur extraordinaire et ses mémorables et généreuses entreprises lui ont érigé un monument immortel de gloire et de grandeur. Quoique ses ancêtres se soient rendus recommandables à tous par leurs éminentes vertus, il semble que lui seul les ait tous surpassés et que tant de belles qualités qui ont éclaté en ses Prédécesseurs se sont unies avec excès en sa personne pour en faire le modèle d'un Prince le plus parfait, le plus illustre et le plus glorieux de la Terre, comparable aux plus grands Héros de l'antiquité. »

« Prince de la Chevalerie », avait dit Froissart de celui qui fut fier comme Roland, heureux comme Charlemagne, juste comme Saint Louis et dont la figure nous apparaîtrait légendaire, si

l'Histoire n'en avait fixé les traits.



D'où lui vint son surnom de Comte Verd ?

Au retour de l'une de ses campagnes fortunées en Italie, il trouva Chambéry en liesse, célébrant ses triomphes. Des fêtes furent données, d'une somptuosité comme pouvait, déjà, en déployer la riche et puissante cour de Savoie. Il y eut des joutes. Vous savez ce que c'était ? Des hommes à cheval combattaient à la lance en présence de spectateurs frénétiques. L'un devait avoir raison de l'autre.

Le Comte entra en lice.

Son armure couleur de sinople, son cheval caparaçonné du même vert, et sa suite vêtue pareillement, furent comme un éblouissant rayon de jeunesse. Sa maestria, sa fougue habile, sa beauté aussi – car il était parfaitement beau – portaient l'enivrement de la foule à son comble.

Des historiens ont placé ce tournoi en 1349, le 1^{er} mai, et à Bourg-en-Bresse. Le comte Verd eût été âgé de 15 ans. D'autres le situent à Verrey, en 1348.

Quoi qu'il en fût, la couleur qu'il choisit ce jour-là devint sienne. Il l'adopta pour les courtines de son lit, pour sa tente. Il portait au doigt une émeraude. Offrait-il un cadeau ? Il s'y retrouvait au moins un reflet de sa teinte favorite.

On a aussi pensé que, lors du tournoi et selon la galante habitude des chevaliers, il avait simplement porté les « couleurs de sa Dame » et qu'il les aurait conservées ensuite, parce qu'il y aurait vu un signe de chance. Peut-être ! Et ce serait une bien jolie

histoire à découvrir. Je vous laisse la rêver.



De tous ces faits, véridiques et pourtant quasi fabuleux, détachons le plus caractéristique :

Les branches de la Maison de Savoie s'étaient projetées jusqu'en Orient. Le souverain de Constantinople, Jean V Paléologue, fils de Jeanne de Savoie, était cousin du Comte Verd.

Or, il fut renversé par les Turcs alliés aux Bulgares. Sa femme, Éliane Cantacuzène, régnait en sa place et ne s'en plaignait point.

Amédée VI, d'accord avec le Pape, décida de chasser les Turcs infidèles et de rétablir Jean Paléologue sur son trône.

Le 3 Juin 1366, au château du Bourget, le Comte passa les pouvoirs à sa femme, Bonne de Bourbon, digne d'assurer pareille charge, afin que, durant son absence, le gouvernement de l'État fût assuré.

Ayant arrangé ses affaires comme nous venons de le dire, Amédée VI ordonna que ses troupes le rejoignissent à Venise. Lui, devait s'arrêter en Piémont pour tirer au clair une « brouillerie » entre les enfants de Jacques de Savoie, prince d'Achayë. Le temps d'assiéger l'un des deux et de faire restituer à l'autre les possessions que lui disputait le premier, et il reprit sa route.



Dix-sept navires portant bannières de Savoie fendirent les mers. Ils étaient chargés de deux mille hommes en tout. Aux côtés

d'Amédée : Étienne de la Baume, Guillaume de Grandson, Aymon de Genève, Aymon de Genève Anthon, Jean d'Yverdon, Richard Musard de Romont et les Seyssel, et les Sales. Un chapitre ne suffirait pas à rémunération.

Parmi les humbles, les vieilles histoires font chanter à nos oreilles des noms de nos jours encore si familiers qu'il nous faudrait les relever tous.

Et il y avait *Toupin*, un chien qui méritait certes d'être incorporé à l'insigne phalange. Ses actions lui vaudront de recevoir, à la fin de la campagne, la récompense suprême : il sera décoré de l'ordre du Collier⁽⁷⁾.



Gallipoli en vue, Amédée décida d'agir par surprise, pour compenser le petit nombre d'assaillants. Le siège dura vingt-quatre heures. Les Turcs fuirent en désordre.

Ayant installé dans la place un gouverneur provisoire, la petite armée court sur les Bulgares auxquels elle prend Montopoli, Stafida, Suzopoli, Affilor, Messembrie, et pousse jusqu'à la principale ville de Bulgarie : Varna qu'elle assiège. Alors, le roi de Bulgarie comprend que la partie est perdue et qu'il est sur le point, en outre, de perdre son trône. Il demande à parlementer, souscrivant à la paix que lui impose Amédée VI et dont la condition *unique* est la délivrance de Jean Paléologue et la restauration de ce prince en ses États.

Le Comte Verd attend. Une fois Jean Paléologue sur son trône, et Bulgares et Turcs retirés, lui-même lève le siège de Varna et s'en retourne en sa Savoie (via Constantinople où il est accueilli en

Libérateur). Il ne s'est pas battu pour acquérir.



N'avait-il pas témoigné d'un identique désintéressement quand il vola au secours du roi de France contre les Anglais à nouveau débarqués à Calais ? Il entraînait avec lui la fine fleur de sa noblesse. Aussi les Anglais n'eurent-ils qu'à reprendre la mer, ne pouvant, selon le Chroniqueur, « ni souffrir, ni porter le faix de l'assaut savoyard ».



LE COMTE ROUGE

On a observé que, si le Comte Verd eut autant d'habileté politique qu'il eut de bravoure (« Dufayard dira qu'il fût « *un homme d'État en cuirasse* ») chez son fils, *la furia* guerrière l'emporta.

Les Anglais reconnurent sa « grande vertu et haulte valeur ». Car le pauvre Charles VI ne l'appela pas en vain. En Flandre, à Bourbourg (environs de Dunkerque), ses exploits en chaîne ressortent du roman de cape et d'épée : escarmouches boutant l'ennemi, combats singuliers (un jour contre le duc d'Eddington, le lendemain contre le Comte d'Arundel), tournois à la lance, combat farouche à la hache. On le surnomma le Comte Rouge à cause de « *ceste vermeille taincture* » donnée à son épée par le sang des Anglais.

Un acte – important par ses suites – a marqué son règne vigoureux : l'annexion, à la Savoie, du Comté de Nice vendu par Louis d'Anjou qui avait besoin de fonds pour son affaire napolitaine.

Prince « rouge », il eut une mort sanglante et tragique. Au cours d'une chasse au sanglier, une balle « perdue » – ou habilement lancée ? – l'atteignit grièvement. Son médecin Jehan de Graville lui prodigua des soins qui apparurent eux-mêmes suspects. Il mourut alors qu'il aurait pu, murmurait-on, surmonter son mal. On soupçonna nombreuses gens, dont la régente Bonne de Bourbon, mais seul, fut condamné l'apothicaire. Puis ce fut Othon de Granson, coupable de n'avoir pas cru à l'intervention criminelle du médecin. Bien que réhabilité par l'empereur Charles IV, Granson dut se soumettre à la folle épreuve du duel judiciaire, qui était, vous le savez, l'une des formes du « jugement de Dieu ».

Pour plus de sûreté, l'adversaire de Granson fut informé en secret d'un défaut à la cuirasse de celui que, selon l'unique croyance, Dieu devait obligatoirement sauver s'il était innocent.

Bien entendu, Granson fut tué et cela se passa sur le sol de la ville de Bourg, le 7 août 1397.



Au XIV^e siècle, la Maison de Savoie domine sur un territoire qui se divise en trois groupes :

La Savoie.

Les Alpes-Maritimes (Coné, Barcelonnette, Nice).

Le côté Piémont (Val d'Aoste, Suse, Chieré, Surée).

La « grande patrie de Savoie » a choisi pour capitale Chambéry

dont le château, au début du XIV^e siècle, figure un Louvre bien rébarbatif. Pourtant, un faste inouï commençait à s'étendre en Savoie. Gloire et richesse comblaient ce coin de terre et l'on comprend le mot de Jean de Vienne, amiral de France : « J'aimerais mieux être duc de Savoie que roi d'Écosse. »



DUC ET PAPE

Le titre de duc devait être porté par le fils du Comte Rouge : Amédée VIII, peut-être le plus étonnant représentant de la lignée. D'abord Comte, comme ses Pères, et mêlé, comme eux, aux grands événements de France, prenant parti dans la querelle Armagnacs-Bourguignons, combattant à Azincourt, il montra très vite que, à la fougue traditionnelle, il unissait un grand sens politique. Ce fut un jeu pour lui d'annexer Genève, portant ainsi l'État Savoyard du Léman au Grésivaudan, puis de mettre dans sa poche les duchés de Diois et de Valentinois.

Mais voici comment il fut fait duc :

Il recevait l'empereur Sigismond, retour d'Aix-la-Chapelle, en route pour Avignon. Pour l'accueillir, le Savoyard déploya son drap d'or. Des barques somptueuses, décorées par des peintres en renom vinrent mouiller à Seyssel. Puis l'Empereur fut amené à Chambéry. Là, les fêtes succédèrent aux fêtes, les joutes aux tournois, les bals aux festins. Quels festins ! Ils se composaient des mets les plus rares et les plus savoureux, révélant ce goût de la table parfaite qui est l'un des traits de la race.

On raconte que l'un de ces repas fut servi par des chevaliers

armés de cuirasses d'argent et que, au dessert, un gâteau fut apporté sur lequel se trouvaient dessinés, en relief, les États Savoyards.

Car Amédée espérait, de son suzerain, une faveur qu'il ne voulait pas solliciter mais dont il entendait démontrer qu'elle siérait à sa magnificence, et à sa puissance aussi. Il l'obtint. Le 19 février 1416, l'Empereur Sigismond, comme cadeau à son hôte, érigeait la Savoie en duché.



L'ERMITE DE RIPAILLE

Mais, stupeur ! Au summum d'une prodigieuse félicité humaine, « le prince le plus puissant de son époque, aussi redouté par les Français que par les Italiens », il se fit moine. Il échangea sa couronne contre le capuchon, ses délicats vêtements contre la robe de bure. Il se retirait à Ripaille, dans un ancien rendez-vous de chasse, et fonda l'ordre religieux et militaire de Saint-Maurice.

Cependant, tel Charles Quint, plus tard, au monastère de Yuste, il gardait les rênes du gouvernement : « Nous ordonnons expressément », « Nous vous défendons », écrivait-il à son fils Louis, nommé par lui Prince du Piémont et lieutenant général de ses États.

Il reçoit en personne les hommages de vassalité, il conclut et célèbre les unions illustres, entre autres celles d'Aimée de Montferrat avec Jean de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem. Enfin, il porte toujours le fardeau des responsabilités, s'il a laissé la pompe princière.

Mais son destin lui réservait une autre aventure, hors série.

Il devint pape !



LE PAPE FÉLIX V

Nous étions en plein schisme d'Occident. Pape à Rome... Pape à Avignon...

Et le concile de Bâle, en désaccord avec Eugène IV, avait résolu de lui opposer un autre pape. Où aller chercher cet autre pape, cet « anti-pape » serait mieux dire, qui, par ses connaissances, ses mœurs, sa renommée, forcerait l'adhésion ? L'assemblée en délibéra... Or, à cette assemblée, le clergé savoyard se trouvait largement représenté, avec le cardinal Louis Alaman, les évêques de Genève, de Mondovi, de Verceil, de Saluces et de Tarentaise, avec le cistercien Pierre Bolomier d'Hautecombe et l'abbé de Tamié : Claude Pareti. Et le clergé de Savoie avait déjà compté des Papes. Le nom de l'ermite de Ripaille fut lancé dans la discussion. Pourquoi pas ? Un membre du Concile fit ressortir qu'il ne s'était « jamais abandonné à la vanité ni à la débauche ». Sa piété était exemplaire, sa sagesse, universellement reconnue, lui avait mérité le titre de « Salomon du siècle ». En outre, sa dynastie régnait à la fois sur l'Italie et sur la France, ce qui était un espoir d'union et de paix. Il était maintenant homme d'Église.

Au troisième tour de scrutin, il fut élu.

Mais ne croyez pas qu'il accepta ça facilement ! Il y consentit par esprit chrétien, rêvant à mettre un terme aux dissensions qui déchiraient le monde catholique. Il y consentit peut-être, aussi, à cause du lustre nouveau, inattendu, que sa proclamation jetterait sur

la dynastie.

Alors, en tant que duc, il abdiqua totalement. C'était le 6 janvier 1440, à Thonon.

Mais, par testament, il demandait à être inhumé à Hautecombe et nommait pour exécuteur de ses dernières volontés l'archevêque de Tarentaise, les évêques de Lausanne et de Genève.

On peut avoir renoncé à tous les honneurs mortels, au luxe, aux joies du cœur, aux joies du bien manger.

On peut devenir Pape.

On ne peut pas se détacher de sa patrie quand elle s'appelle Savoie.

Dans le cortège qui l'accompagnait à Bâle, les premiers rangs étaient tenus par trois cents gentilshommes savoyards et ce fut des mains du cardinal Alaman qu'il reçut la tiare suprême.

Sous le nom de Félix V, il porta la tiare pontificale durant neuf années. C'est-à-dire qu'il lutta neuf ans, animé d'un désir de conciliation qui n'avait guère de chance d'aboutir. L'Italie refusait de le reconnaître.

Alors digne de sa réputation de sagesse et de désintéressement, pour couper court à la vieille querelle, il se démit de ses pouvoirs sacrés, il s'inclina devant le pape romain Nicolas V.

Vénéré de toute la chrétienté, il s'éteignit à Ripaille en 1451. Comme il était de ceux qui, même après la mort, doivent continuer à renoncer, l'exécution de son désir de reposer en terre d'Hautecombe, d'abord différée, ne s'accomplit pas. Ses restes, violés par les Vaudois en 1536, furent transportés à Turin où un imposant monument les désigne au respect des foules.



Chers Lecteurs, m'en voudrez-vous de ces petites touches d'histoire ? Quel récit de la Table Ronde ou de la Toison d'Or en surpasserait la grandeur véridique ?

Nous irons maintenant beaucoup plus vite d'abord, parce que Amédée VIII, le Pape-Duc, marque le point culminant de l'épopée amédéenne. Ses successeurs seront des souverains semblables à beaucoup d'autres, des hommes, plus que des héros antiques. Et puis nous voudrions vous parler un peu du peuple de Savoie.

Car nos ducs sont partis.

Mais nous sommes demeurés.



À VOL D'OISEAU JUSQU'À L'ANNEXION...

Après Amédée VIII, et durant un siècle (de la moitié du XV^e à la moitié du XVI^e siècle), la Savoie connaît une période de décadence.

Charles VII, Louis XI, François I^{er} sont de redoutables adversaires pour des souverains devenus inefficaces. Et n'oublions pas que nous restions sous la vassalité des Césars allemands. Charles Quint, en guerre contre François I^{er}, exigea que les cols savoyards fussent interdits aux Français. Par riposte, François I^{er} occupa la Savoie et le Comté de Nice. Cela dura jusqu'au traité de Cateau-Cambrésis qui laissait à la France les clés du passage :

Pignerol.

Puis nous perdions la Bresse, le Bugey, Gex. Il fallait admettre la suprématie française.



DOUBLE OBJECTIF

Charles Emmanuel – d’ailleurs valeureux – rêva de changer son fusil d’épaule. Son règne est la plaque tournante de la destinée savoyarde. À partir du moment où, rentré à Turin, il s’écria : « Enfin ! Je suis chez moi », le pays se scinde. D’un côté : ses princes – de l’autre, la plus foncière noblesse de Savoie et le peuple de Savoie. Nos princes n’ont d’yeux que pour l’Italie. Nous n’aspirons qu’à nous intégrer à la France. Mais la politique des princes, toute de prudence et d’oscillation, inspire à Victor Hugo le vers fameux :

La Savoie et son duc sont pleins de précipices.

Louis XIV devait déjà en être bien persuadé, qui toutefois, par le traité d’Utrecht, accordait à Victor-Amédée II le titre de roi *en Italie*.

Ils attendront plus longtemps le titre de roi *d’Italie*. Mais ils sont patients.



RICHELIEU PRIT MODÈLE
SUR NOTRE ACADÉMIE

Les Savoyards étaient mieux traités à la cour de France qu'ils ne l'étaient à celle de Turin. François I^{er} avait attiré à lui la branche cadette de Savoie qui tenait le Genevois par apanage et à laquelle il octroya, en sus, le duché de Nemours. Louis XII avait fait, de Claude de Seyssel, son ambassadeur à Turin. Henri IV avait tout mis en œuvre pour retenir à Paris François de Sales, et Antoine Favre, le juriste. L'un et l'autre préféraient Annecy où, avec Honoré d'Urfé, et sous l'égide du duc de Nemours, ils réunirent les humanistes savoyards et créèrent cette « Académie florimontane »(1607) qui servira de modèle à Richelieu.

Est-il besoin de rappeler que c'est un Savoyard, Vaugelas (fils du président Faure) qui, le premier, codifia la syntaxe et le vocabulaire français ?

Son père, Antoine Favre, avait, lui, écrit pour les juristes.

Par eux s'exprimaient ainsi deux tendances essentiellement caractéristiques de la race : l'esprit grammairien et l'esprit processif.



LA SAVOIE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Cette mutuelle sympathie, de la France à nous, et de nous à la France, cette communauté de langue, de goûts, devaient aboutir à une fusion plus totale.

En 1792, Victor-Amédée III se range aux côtés de Louis XVI. Les Allobroges se rangent aux côtés des révolutionnaires. Ils chassent de Chambéry l'armée sarde et les fonctionnaires du roi. Joseph de Maistre, l'implacable pamphlétaire anti-révolutionnaire,

reconnaissait : « Il n'est pas permis de douter sur l'unanimité des suffrages qui donnaient la Savoie à la France ». En effet, sur 658 communes représentées à une assemblée des Allobroges : 3 votèrent pour que le pays fût une république indépendante, 77 s'en remirent à la décision de leurs députés, 568 votèrent l'annexion à la France. Pas une ne se prononça pour le retour au Piémont.



La réaction suivit. Elle était prévisible dans un pays foncièrement religieux et sous l'ardente campagne de Joseph de Maistre. Le mouvement fut réprimé. Militairement, Kellerman, Masséna, Bonaparte y mirent le point final. Par le traité de Paris (1796), Victor-Amédée renonçait à la Savoie et au Comté de Nice. Jusqu'en 1814, France et Savoie eurent même fortune.



Le Consulat et l'Empire marquèrent une phase brillante pour la Savoie. La littérature nous avait donné Joseph et Xavier de Maistre. En histoire, nous avons Michaud, Costa de Beauregard. En sciences : le chimiste Berthollet. En mathématiques : Monge. En archéologie : Tochon, d'Annecy.

Sous les drapeaux victorieux de l'Empire : Desaix, Doppet, Dupas, Curial, Pacthod, les frères Forestier.



« *DIVISION DE L'INDIVISIBLE* »

L'Empire effondré, le roi de Sardaigne, par le traité de Paris de 1814, réinstauré dans ses États italiens, reçut la partie alpestre de la Savoie. La France gardait un tiers du pays avec Chambéry, Annecy, Saint-Julien. La Savoie était écartelée. Selon le mot de M^{me} Swetchine, on avait opéré « la division de l'indivisible ».

Le second traité de Paris (20 nov. 1815), s'il restituait la Savoie à Victor-Emmanuel II, du moins la restituait entière, sauf dix communes du Léman : d'Hermance à Carouge et cinq communes du pays de Gex.

Mais on voulut nous imposer la langue italienne et cela, on ne l'obtint jamais.



IL « BUON GOVERNE »

Une fois, cependant, nous l'avons employée, cette langue de nos maîtres. Ce fut pour désigner, par ironie, le bon gouvernement, le « buon governo » qui, de 1815 à 1848, nous régit. Cette période, en réalité, pourrait s'appeler : trente-trois années de martyre.



« *CE BIJOU D'ARMÉE* »...

N'empêche ! Les vertus martiales admirées par les chroniqueurs du Moyen Âge ne s'étaient point affaiblies. La Brigade de Savoie

continua avec un héroïsme sans pareil à défendre le Piémont contre l'Autriche (1848-1849). Les faits du général d'Arvillars, du général Sonnaz, du colonel Mollard, du plus anonyme soldat de ce « bijou d'armée » (le mot est du maréchal de France Bosquet) furent au service de la dynastie qui, cependant, nous avait reniés, dont tout nous séparait. Comme le constate l'un de nos historiens, Alexandre Moret : *la Savoie ne voulait se séparer de ses princes que s'ils étaient victorieux.*



LE DERNIER ACTE

Quand la France, à Magenta et à Solférino, eut payé le prix de l'indépendance italienne, Victor-Emmanuel et Cavour durent se résigner à payer, à leur tour, à la France, le prix du sang : Savoie et Nice, « le sacrifice qui coûte le plus à mon cœur », avoua Victor-Emmanuel.

Mais la décision finale restait à la Savoie.

Pour cette consultation populaire, les journées des 22 et 23 avril 1860 furent choisies. Avec beaucoup d'élégance, afin que le pays se prononçât en toute liberté, Victor-Emmanuel rappela tous les agents piémontais et nomma, pour gouverneurs, à Chambéry, le magistrat Dupasquier, Savoyard, et, à Annecy, le docteur Lachenal, Savoyard également.

Et le plébiscite donna 130 533 *oui* contre 235 *non*. Il y eut 71 bulletins nuls.

L'histoire de Savoie continue, mais pour ajouter des chapitres de

gloire à l'histoire de France.



En marge du précédent



E Dian de Saint-Claude⁽⁸⁾ rencontre le Gene de Bramafan⁽⁹⁾ qui lui dit :

— Viendras-tu pas fêter avec nous le sixième centenaire du rattachement du Dauphiné à la France ?

— Votre sixième Centenaire ! Peuh ! réplique le Dian. Faudrait tout de même pas trop vous en croire ! Vous êtes de plus vieux Français que nous mais nous, on est Français parce qu'on l'a voulu. Vous autres, comment donc que vous l'êtes devenus en 1349 ? C'est-y pas que votre Duc, votre Dauphin, avait faute de sous et qu'il vous a vendus au roi de France ? N'y a pas de quoi tant dresser la crête (*tant drécher la creta*) !

Le pont inachevé



VOUS avez vu, en nos lacs de Savoie, ces pilotis ? On pensa qu'ils étaient l'œuvre des Romains. Puis, M. Éloi Serand découvrit – vers le milieu du siècle dernier – qu'il s'agissait de vestiges de villages lacustres.

Les Anciens de chez nous ne partagent pas cet avis. Quand, aux veillées, ils évoquent la véritable histoire de Savoie, ils attribuent à une tout autre cause ce travail.

Je vous fais juges, en prenant, pour exemple, le lac d'Annecy. Vous vous rendrez compte par vous-mêmes, si la version de nos vieux ne vaut pas celle du savant. Personnellement mon opinion est faite.

Vous connaissez le village qu'on appelle Duingt, sur les bords de ce beau lac dont on prétend, d'autre part, qu'il est un fragment du lac Majeur, d'Italie ?

(L'Esprit céleste à qui Dieu avait confié le soin d'incruster sur notre terne globe ces émeraudes et ces saphirs liquides aurait eu un

morceau en trop). En face de Duingt, sur la rive opposée du lac, donc, s'élève Talloires, où je vous souhaite de passer fréquemment vos vacances.

Jadis, le baron Jacques III, Seigneur de Duingt, fastueux seigneur comme tous ceux de Savoie, donnait en son château des fêtes splendides et y conviait son vis-à-vis le seigneur de Talloires.

Puis, tout changea. Un deuil affreux étreignait le cœur de Jacques III. Le lac lui avait ravi sa fille un jour que, malgré la tempête menaçante, elle avait voulu faire une promenade en barque. La barque s'était retournée. Les flots avaient englouti la belle téméraire.

En proie au désespoir, le baron fit serment de ne jamais plus voguer sur ces eaux qui étaient la tombe mouvante de son enfant bien-aimée.

Tous les gens de sa cour, réglant leur conduite sur celle du Maître, l'imitèrent. Du plus noble d'entre eux au dernier des serviteurs, vous n'en eussiez décidé aucun à s'aventurer sur le lac.

Il en résulta une grande gêne. Auparavant, il était facile de se rendre d'une rive à l'autre, ne fut-ce que pour une visite au seigneur de Talloires. Maintenant, il fallait contourner le lac et c'était toute une affaire.

— Que n'édifiez-vous pas un pont ? suggéra, à son seigneur, un beau page ingénieux, qui avait nom Jehan.

L'idée était bonne. Son exécution s'avérait plus compliquée. Un pont ! Le baron savait qu'il en existait de par le monde mais qui étaient l'œuvre du diable. Il ne voulait pas d'un tel architecte !

— Adressez-vous aux fées, Monseigneur ! dit le même page qui semblait fort désireux que l'accès chez les voisins d'en face redevînt aisé.

Serait-il vrai qu'il courtoisât la belle Ancilie, nièce du seigneur

de Talloires ?

Le baron devait en savoir quelque chose, car il sourit finement, prévoyant que Jehan l'aiderait, de toute son habileté – qui était grande – à négocier avec les fées. Il accepta que le page se rendît en ambassadeur auprès de ces petites personnes – si charmantes pour qui sait gagner leur amitié.



Caracolant par la belle campagne sabaudienne, Jehan se dirigea droit vers la plus proche grotte des fées.

De l'extérieur, c'était une grotte comme les autres.

Mais l'adolescent savait qu'il ne se trompait pas. Ayant attaché son cheval à une anfractuosité du rocher, il pénétra sous la voûte de granit. Puis, il frappa doucement dans ses mains en prononçant les paroles que lui avait apprises sa vieille nourrice et qui signifiaient que l'on avait affaire à un ami. (Je voudrais bien vous les répéter à mon tour. Hélas ! nous en avons perdu la formule. Je ne connais personne de nos jours qui soit capable de parlementer avec les fées).

Jehan n'attendit pas longtemps. Presque aussitôt, un elfe se présenta, qui était au service des fées.

Cher lecteur, avez-vous déjà rencontré un elfe ? Sans doute ! Mais peut-être l'avez-vous pris pour le reflet irisé d'une aile de libellule, pour la trace brillante d'une goutte de rosée ? Peut-être avez-vous, sans le vouloir, écrasé des elfes se balançant sur un brin d'herbe ? Le page du seigneur de Duingt, lui, ne pouvait faire pareille erreur. Étant enfant, il avait souvent joué avec les gracieux esprits des prairies. Il tint donc tout de suite à celui-là le langage

qui convenait. Un langage également perdu pour nous, mais qu'il nous est permis de traduire selon le récit des Anciens :

— Au nom de Haut et Puissant Seigneur de Duingt, je viens solliciter l'aide de Mesdames les Fées.

— Allobrogine, notre Princesse, est justement en ses appartements. Suivez-moi, beau chevalier.

Et le guide minuscule appuya sur une aspérité, presque imperceptible, de la voûte. Le rocher s'ouvrit, ses deux côtés s'écartant comme deux portes à glissières, qui se refermèrent derrière eux hermétiquement. Ils avaient pénétré dans un hall de bonnes dimensions dont les murs étaient de diamant, le plafond de turquoise et d'or. L'on n'y voyait nulle ouverture, cependant il y faisait grand jour. Sur le sol, s'étendait un tapis, frais et parfumé comme s'il eût été en duvet de fleurs.

Sur le hall s'ouvrait une salle aux parois creusées d'alvéoles à peine plus grands que des alvéoles de ruches. Dans ces alvéoles, les fées de la classe laborieuse, toutes petites, s'affairaient à leurs tâches quotidiennes. Elles ne levèrent pas même la tête pour examiner le nouveau venu. Les unes broyaient les couleurs que d'autres, les artistes, iraient étendre, le lendemain, sur le calice des gentianes, des coquelicots, des primevères, des boutons d'or. Elles se servaient de mortiers qui ressemblaient à des cupules de glands en réduction. Celles-ci tissaient des filets en fil de la Vierge que l'on jetterait, à l'aurore, sur les prairies. Celles-là surbrodaient l'impalpable panache que secoueraient, à l'aurore, les torrents.

Toujours conduit par l'elfe chambellan, le visiteur franchissait le seuil d'une troisième pièce dans laquelle se tenait Allobrogine, princesse de ces lieux.

Reposant sur des coussins de nuages roses, elle avait la taille d'une femme moyenne. Mais elle était si belle que notre damoiseau en trembla de la tête aux pieds bien qu'il eût le cœur tout plein d'un seul amour.

Il ne s'aperçut même pas tout de suite que la radieuse souveraine était entourée d'une vingtaine d'autres fées, plus petites mais presque aussi belles.

— Que veux-tu, gentil garçon ? interrogea la Princesse des fées, redressant le buste. Parle sans crainte. Je sais que mon peuple n'eut jamais à souffrir par toi. On m'a rapporté avec quel soin tu évitais de fouler le sol où nos morts sont ensevelis.

Elle faisait allusion à ces infimes tertres disposés par rangs parallèles que l'on voit, en haute montagne, aux croisés des chemins et qui sont les tombeaux des fées. Il était vrai que le page eût préféré courir le risque de glisser à l'abîme plutôt que d'y poser les pieds.

— Parle ! répétait son interlocutrice. Que souhaitez-vous de nous ?

Il exposa les faits. Allobrogine l'écouta pensivement, puis déclara :

— Le Seigneur de Duingt n'est pas, comme toi, de nos amis. Si j'en crois les langues, il irait même jusqu'à mettre en doute notre existence.

— Madame !

— Si ! Si ! Je le tiens de personnes dignes de foi.

— Excusez-moi, mais ma démarche leur donne un démenti.

— Que non ! assura l'immatérielle créature. Ta démarche prouve seulement qu'il désire beaucoup qu'on lui construise un pont. Tu lui as proposé notre concours. Il a accepté. Mais à la façon des sceptiques en se disant : « On verra, je ne serai pas moins avancé après qu'avant ».

Le visage du page se rembrunissait.

S'il n'obtenait l'aide qu'il venait solliciter, quand reverrait-il les tresses blondes d'Ancilie ?

Résolument, il avoua son idylle avec la nièce du Seigneur de Talloires et la Fée sourit :

— Je le savais ! dit-elle. L'un de mes elfes a surpris, un soir, vos tendres adieux.

Le page amoureux sentit la partie gagnée.

En effet, la Fée promet que le pont, d'une rive à l'autre, serait élevé par l'industrie de ses spécialistes.

— Tu as pu te rendre compte, en pénétrant dans mon palais, de l'art et de l'adresse qu'elles pouvaient déployer en matière de construction. Annonce à ton seigneur qu'il aura son pont.

— Il vous en sera reconnaissant à jamais, Madame !

— N'engageons pas l'avenir ! répliqua la Fée. Le cœur des hommes varie plus que l'air du temps. Je ne demande au baron Jacques qu'une chose pour prix de notre travail, une chose assez facile. Nous manquons de beurre, figure-toi, et nous en sommes friandes. Les paysans qui nous entourent sont rudes. Ils nous bousculent sans y penser quand nous nous approchons de leurs barattes. Le sel, aussi, nous fait défaut. Que ton seigneur nous pourvoie en beurre et en sel tant que durera la construction du pont. Tu peux lui dire que l'ouvrage sera terminé avant la troisième lune.



Le baron de Duingt fut ravi du succès de la démarche. Comme l'avait dit Allobrogine, il n'était qu'à demi convaincu de l'existence des fées. Mais Jehan était un garçon raisonnable, non

pas l'un de ces rêveurs qui s'imaginent toujours voir ce que les autres ne voient pas. Il lui accordait confiance.

— Tes amis les fées auront autant de beurre et de sel qu'elles en désirent ! acquiesça-t-il. Prie-les de commencer sans tarder.

Le page aurait pu ne pas se déranger. Un elfe devait traîner par là qui, sans doute, courut avertir les fées car, s'en retournant à la grotte, le jeune homme rencontra nombre d'entre elles qui charriaient des pics, des cordes. Ces instruments-là fabriqués à leur mesure.

Mais en même temps, elles tiraient aussi des troncs d'arbres que des bûcherons eussent eu de la peine à déplacer. Le messager ne s'étonna pas. Sa nourrice lui avait dit que les fées, si elles le voulaient, pourraient abattre un château fort.



Le seigneur de Duingt exultait. De jour en jour, il voyait les pilotis affleurer de la nappe bleue des eaux et son page lui avait affirmé que, de l'autre côté du lac, un travail identique s'accomplissait. Quand les pilotis se rejoindraient, il ne resterait qu'à y fixer des planches. Le pont serait construit.

Ah ! Pourquoi ? Pourquoi prêta-t-il l'oreille aux propos de l'un des conseillers, un certain Arnodinus qui, jaloux de la faveur de Jehan, réveilla ses doutes :

— L'on se joue de votre bonne foi, Monseigneur ! L'effronté page vous en fait accroire. Comment aurait-il sur les fées plus de crédit que vous n'en avez vous-même ? Les fées de la région sont à votre service, comme nous tous. Vous n'aviez qu'à leur imposer votre volonté. Elles vous auraient obéi et il ne vous en eût pas

coûté une once de beurre ni une poignée de sel. D'ailleurs... Les avez-vous vues ramasser toutes ces provisions placées sur le rivage ? M'est avis que Jehan s'en empare pour les revendre bon prix.



Le baron Jacques commença par repousser les insinuations du perfide. Puis il les discuta. Puis il y réfléchit. À la fin, son orgueil et son avarice se trouvèrent d'accord.

Ayant fait comparaître Jehan, il prononça d'un ton d'ironie terrible :

— Avertis tes amies les fées que je suspens mes dons de beurre et de sel.

— Oh ! balbutia le page qui voyait s'effondrer avec le pont ses espoirs amoureux. Mais alors...

— Elles travailleront désormais pour mon seul bon plaisir.

Jehan se jeta aux genoux du Seigneur.

Celui-ci, inflexible, poursuivait :

— Quant à toi, remercie ton étoile. En souvenir de tes loyaux services passés, je te laisse la vie sauve. Pourtant tu mériterais la mort pour avoir fait commerce de ces vivres que tu m'extorquais. Tes protestations sont inutiles. On t'a vu, l'autre soir, parler à l'un de ces brigands qui infestent nos montagnes.

Le pauvre Jehan ne parvint pas à se justifier. Il bredouillait, ne trouvait pas ses mots ; Son maître le congédia durement :

— Retire-toi de ma vue. Quitte ces lieux que ta présence déshonore. Va poursuivre chez d'autres ta vie de mensonge et de lucre.



Titubant sous la honte, l'exilé sortit de la chambre seigneuriale. Alors, il se redressa. Il ne devait pas donner à ses ennemis le spectacle de son désespoir. Il comprenait bien qu'il était victime d'une cabale. Mais qui donc pouvait lui en vouloir à ce point ? Il fut tout aussitôt renseigné. Comme il traversait la première enceinte, il entendit un ricanement et se trouva face à face avec Arnodinus. À l'expression du bonhomme, Jehan ne douta pas que ce fût là son plus noir ennemi.

— Vous sortez ? susurra le traître, rayonnant de haine satisfaite. Auriez-vous reçu convocation de la Princesse Allobrogine ?

Ce ton persifleur exaspéra la colère du page qui dégaina. L'autre voulut en faire autant, mais il ne put tirer son épée. Son bras était frappé d'une paralysie soudaine. Sa main restait crispée sur le pommeau tandis qu'il se mettait à rugir comme un lion.

Jehan alors remplaça son épée au fourreau.

— Je n'attaque pas qui ne peut se défendre.

Cloué sur place, Arnodinus vociférait de plus belle, traitant Jehan de vendu au diable, jurant qu'il le ferait quelque jour appréhender et rouer à mort.

Mais Jehan, d'un pas tranquille, franchissait la dernière enceinte, puis le pont-levis. Il se retourna, contempla le massif bastion d'où il était chassé. En dépit de la révolte qui bouillonnait en lui, il se remémorait, avec regret, son enfance, sa première jeunesse vécues entre ces murs, les marques d'estime que lui avait données le baron Jacques. Une tristesse profonde, bientôt, adoucit sa rancune et ses yeux se mouillèrent. Il reprit sa marche, ne voyant les choses qu'au travers de ce voile de larmes !

Cependant, le magnifique carrosse, arrêté à deux pas de lui, n'était pas une hallucination. Il était attelé de quatre chevaux, blancs comme la blancheur des neiges de hauts sommets, et que leur cocher maintenait d'une poigne ferme, un valet assis à ses côtés. Tous deux portaient une livrée de teinte améthyste semblable à la soie qui capitonnait l'intérieur du carrosse.

Dès que Jehan parut, le valet, sautant de son siège, ouvrit la portière et prononça :

— Notre Princesse Allobrogine nous a donné l'ordre de conduire Messire au château de Talloires où il est attendu.

Deux secondes après, le cocher toucha ses chevaux qui partirent en flèche. À la vitesse d'un vent rapide le tour du lac fut fait, emportant vers le bonheur le noble ami des fées.

Le mariage d'Ancilie et de Jehan fut d'un faste qu'eussent envié des rois. Trois souverains, d'ailleurs, y assistaient. On compta cinq cents et quelques invités. Le soir, il y eut un feu d'artifice qui embrasa de reflets magiques les montagnes, le ciel et l'eau. Le lac paraissait une immense nappe d'or sur laquelle ricochaient des étoiles.

Et les cadeaux à la jeune épouse furent si nombreux que vingt ans après, dit-on, l'inventaire n'en était pas terminé.

Mais le voile que portait Ancilie suscita autant de curiosité que d'admiration. En quoi donc était-il ? Plus fin que la plus fine soie de Mossoul, plus travaillé que la plus savante dentelle, il bruissait, il scintillait.

Vous l'avez compris : ce voile était un présent des fées.



Le seigneur de Duingt ne prit aucune part à ces réjouissances. Pourtant, Jehan l'avait invité. Las ! Il nous faut admettre que Jacques III n'avait pas l'âme assez haute pour être sensible au pardon. Il demeura à se morfondre dans son isolement. On raconte qu'il ne quittait son château que pour s'approcher du lac. Comme s'il eût gardé une vaine espérance, il interrogeait les liquides profondeurs où se dressaient encore les troncs naguère plantés qui, par un effet d'optique, semblaient zigzaguer sous les eaux et frémir d'ironie moqueuse.

Les fées ne revinrent pas, dédaignant les énormes mottes de beurre et les tas de sel que le baron, chaque jour, faisait déposer sur le rivage.

Les fées sont des êtres charmants. Seulement, elles sont, aussi, vindicatives et fort susceptibles.

Voilà pourquoi, disent les Anciens, le pont de Duingt à Talloires ne lut jamais achevé.



Et Capoé



N 1630, Louis XIII avait, avec l'Espagne, des démêlés dont le terrain se trouvait en Italie, où l'Espagne assiégeait Mantoue (attribuée par succession et par l'entremise de Louis XIII, au duc de Nevers).

Une question se posa : le duc de Savoie qui avait approuvé ce règlement, marcherait-il contre l'Espagne ? Le duc de Savoie refusa de marcher contre l'Espagne.

Richelieu, par riposte, s'empara de Pignerol. Les Espagnols, inquiets de voir que les Français avaient ainsi pied de l'autre côté des Alpes, cherchèrent à transiger : « Laissez Pignerol et nous laisserons Mantoue ».

À Richelieu qui lui exposait les raisons pour et contre la paix, Louis XIII répondit qu'il entendait garder Pignerol et continuer la guerre, mais d'abord, se saisir de la Savoie.

Nous pardonnons à Louis XIII parce qu'il fut un si grand roi de France.

Pour notre Savoie s'ouvrait une période difficile. Son duc

(depuis deux siècles, Amédée VIII, petit-fils du Comte Verd, nos princes avaient titre de duc), Charles-Emmanuel atteignit sa soixante-dix-huitième année, dernière de son règne.

Les effectifs étaient pauvres.

En outre, la peste – ou simplement une épidémie de dysenterie – sévissait.

On raconte qu'un soir, Louis XIII, qui couchait en des logis de fortune, vit accourir ses gens alarmés. L'hôtesse du roi venait de succomber au mal. Le danger de contagion était formel. Ils suppliaient le roi de chercher un autre gîte. Louis XIII répondit tranquillement, non sans humour :

— Retirez-vous et priez Dieu que vos hôtesse ne soient pas attaquées de la peste, comme la mienne. Qu'on tire les rideaux de mon lit ! Je tâcherai de reposer, et nous partirons demain ainsi que nous en avons décidé.



Donc, au moment que la Savoie entrait dans une ère de confusion, le roi de France força son territoire, avec une armée de vingt-cinq mille hommes conduits par trois maréchaux.

Tandis que, par la carence du vieux duc, nos places étaient absolument démunies.

Chambéry capitula après avoir obtenu d'honorables conditions. Annecy l'imita.

Mais Rumilly résista. Le roi de France, en personne, prit alors la tête des opérations.

Il avait ses hommes d'armes, ses munitions.

Rumilly n'avait que ses habitants.

Un envoyé du roi demanda à parlementer. Il fut introduit devant le Conseil de ville.

D'abord, il transmet de la part de son maître, des promesses.

Celles-ci furent reçues avec dédain.

L'envoyé passa à une autre tactique :

— Chambéry a accepté nos conditions !

— Et Capoé ! (et quand même !), répliquèrent les Rumilliens.

— Annecy a compris également où était son intérêt.

— Et Capoé !

— Nous avons douze mille hommes de troupes fraîches rangées sous vos murs !

— Et Capoé !



Le Roi, que cet entêtement rendit furieux, donna l'assaut, résolu à ne pas faire de quartier.

Ce fut l'un des sièges les plus héroïques que l'Histoire eût jamais enregistré. D'une part, le nombre et les armes. D'autre part, une ville sans garnison.

Bien entendu, le dernier mot fut à la force.

Mais le combat disproportionné coûta néanmoins si cher aux assaillants que Louis XIII conserva à l'égard des Rumilliens une rancune égale à son admiration.



Charles Collombat l'aveugle, né poète



SSISE auprès de l'âtre, la Perrine, qui est en train de ravauder les hardes de son homme, laisse couler ses larmes. Les larmes tombent, mouillent son ouvrage mais son ouvrage n'en souffre guère car, pour racheter sa faiblesse, la Perrine coud plus vite. Il est quelquefois difficile de retenir une trop lourde peine. Au moins, ne faut-il pas que cela vous arrête de travailler ! La Perrine ravaude, la Perrine pleure. Les deux fonctions vont ensemble. La Perrine pleure, la Perrine ravaude.



Les trous de la culotte ont disparu. On voit, à leur place, des rectangles, des carrés, tous différents par les tissus et les teintes. Cet assemblage, néanmoins, satisfait la femme qui replie avec soin le vêtement rapiécé. Elle a fini. Alors, elle essuie, d'un coin de son

tablier, son visage fripé, et qui, tout aussitôt, redevient sec, un peu dur. Il ne s'adoucît pas quand elle se penche au-dessus du berceau de gros bois qui se trouve à ses pieds à même le sol de la mesure. Un enfant, emmailloté comme une momie, jusqu'au menton, y est posé. Ses yeux sont grands ouverts. La Perrine approche sa main, sa main tavelée, gercée, sa main d'incessante besogneuse. Elle l'agite, tout contre les larges prunelles bleues mais les paupières n'ont pas un frémissement. La Perrine sert les lèvres. Ses joues se creusent un peu plus. Mais le moment des larmes est passé. Le cochon attend. Il faut faire rentrer les poulets qui s'en sont allés chercher pitance par les chemins et par les prés. Et puis, s'occuper du restant de la marmaille égaillée comme les poules on ne sait où. La Perrine n'a pas d'horloge mais s'avancant sur le seuil de sa chaumière, elle peut lire, au grand cadran du ciel, qu'il n'est pas loin de six heures et demie du soir, malgré la clarté de ce jour de juin.



Le pétrin est plein de la farine en travail qu'elle a, à l'aube, largement brassée et qui, maintenant, gonfle et monte. Elle y assujettit la planche sur laquelle on servira la soupe dès l'arrivée du père.

Sa fille aînée, Guillerminette, change les langes de l'enfant qui se met à pousser des cris. Les autres : Donnât, Louise, Jeannette, au lieu d'aider la mère, se disputent la couronne de pain bis. Des taloches vont et viennent qui ramènent le calme. Le dernier-né lui-même, à peu près mis au propre, s'est apaisé. Il entonne un couplet charmant de *rrr... m... agrre... grre...* Tout émerveillée, Jeannette

s'approche et l'écoute. Mais la mère qui n'aime pas que l'on perde son temps, lui rappelle avec vivacité qu'elle ferait mieux de préparer le biberon.

— Toi, Guillerminette, coupe le pain.

Le père apparaît sur le seuil.



Pierre Collombat travaille à la journée chez les fermiers des environs. Courageux, sobre, il trouve facilement à se louer et, grâce à l'économie de Perrine, la grosse marmite de fonte, suspendue dans la cheminée, n'est jamais à sec.

Quand les enfants auront grandi, on s'arrangera mieux. Déjà, Guillerminette, qui va sur ses treize ans, accompagne le père, quelquefois, à l'époque des moissons, et c'est, alors, une double paye que recueille la gardienne du foyer.

Pour tout dire, rendu presque insensible aux privations, on trouverait la destinée supportable, si Charles n'était pas aveugle.



Il était venu comme ça et la mère l'avait tout de suite compris. Même durant cette première semaine où, chez n'importe quel enfant, le sens de la vue demeure endormi, elle avait pressenti leur malheur. Quand on lui disait : « Il aura de beaux yeux », elle détournait la tête. De beaux yeux ? Oui ! certes. Ils étaient grands, d'un bleu changeant de lac, et frangés de cils. Mais Eustache, son second, avait eu aussi ces yeux-là. Et c'étaient des yeux morts.

Eustache n'avait pas vécu. Lorsque, au huitième jour, on fit passer une chandelle allumée devant le tout petit et que l'on s'aperçut qu'il ne la suivait pas du regard, le Père avait émis : « On recommencera demain ». Mais elle savait que c'était inutile.

Charles était aveugle !



Lorsqu'elle est seule avec l'enfant, il lui arrive d'essayer encore, poussée par un besoin de miracle. Hélas ! ni flamme de suif, ni croix d'or balancée devant lui, ni les doigts remués jusqu'à lui toucher les cils ne provoquent chez l'enfant le moindre indice de perception. Oh ! Elle sait que des enfants aveugles ou muets, ou goitreux, ou « demeurés », il y en a beaucoup ! Leur petit village de Chessey compte même un nain.

Cela n'allège pas sa peine.

Pierre souffre-t-il comme elle ? Non, sans doute ! C'est un homme. En tout cas, on ne le saura jamais. Comme elle, il met une pierre sur son cœur.

Tout de même. Tout de même. Il semble devenir un peu plus taciturne.



Les années passèrent. On quitta Chessey pour Mûres. Ensuite, l'on partit s'installer à Chaux, commune de Balmont.

Donnât, Louise, Jeannette apprenaient, vaille que vaille, à écrire et à lire ; Guillerminne avait trouvé à se placer à Annecy.

Si modérément que ce fût, la vie changeait. Sauf pour Charles, enfermé dans sa nuit. Ah ! comme il aurait aimé lire ! Quelquefois, son frère, l'une de ses sœurs ânonnaient à voix haute un passage de leurs livres scolaires. Avec quelle avidité il écoutait !

Il apportait la même intense attention aux récits des veillées et l'on s'émerveilla de sa facilité à retenir ces reclus de Savouë, ces belles légendes chantées, autour des pressoirs d'automne, ou, l'hiver, autour du chanvre roui et que l'on teillait.

La veillée terminée, il emportait en lui les chansons et leurs rythmes. Il en était une, surtout, qu'il fredonnait plus volontiers :

*La Pernette se lève
Trois heures devant le jour,
Filant sa quenouillette
Avec son petit tour...*

Pernette ressemblait-elle à Louissette ? Les deux noms s'apparentaient.

Louissette était une petite fille de son âge (dix ans). Un jour qu'il passait près du pré où elle gardait ses vaches, elle l'avait appelé et elle était venue à sa rencontre, elle lui avait pris la main.

Ah ! Le bel après-midi que ce fut là !

Charles possédait déjà, pour compagnon, son caniche blanc, Finot, par lequel il n'avait qu'à se laisser conduire. C'est en se tournant vers Finot que Perrine disait : « Tu iras jusqu'au *nan*(10) où la Louise fait la lessive » ou bien : « C'est l'heure de ton catéchisme, Charles, Monsieur le Curé t'attend chez lui ».

Le catéchisme était la seule étude que pût entreprendre l'aveugle. Son esprit, sevré d'aliments, absorbait sans peine ces bribes du festin. À son exemple, Finot semblait écouter les paroles de M. le

Curé et y réfléchir.

Ainsi imitait-il l'air ravi de son jeune maître, une fois qu'ils furent assis tous deux, à droite et à gauche de Louissette, dans le pré fleuri de boutons d'or et de pâquerettes roses.

Il y avait quelque temps que les enfants ne s'étaient vus. Les veillées avaient pris fin. Jusqu'aux vendanges prochaines ils n'écouteraient plus ensemble les reclus familiers.

— Charles, est-ce que tu saurais inventer des chansons ? demanda la petite.

— On ne les invente pas ! répondit-il. Elles racontent, toutes, une chose qui s'est passée. Mais j'en sais peut-être que tu n'as jamais entendues ?

— Dis-les vite, Charles !

Alors, faisant appel aux souvenirs qu'il gardait des lectures de ses sœurs, il improvisa. Louissette ne se lassait pas :

— Encore, Charles ! Encore ! réclamait-elle dès qu'il s'arrêtait.

Il reprenait, et plus il chantait, plus il trouvait qu'il était facile de chanter. Un bonheur nouveau, une impression aérienne, de liberté le transportait.

— Oh ! Charles ! Comme c'est beau de savoir chanter ! Est-ce que tu voudras m'apprendre ? Alors, viens demain me retrouver ici. Tu n'oublieras pas ?



Il n'oublia pas. Mais le lendemain fut l'un de ces jours qui coupent en deux une vie. En plein après-midi, juste comme il sifflait Finot pour prendre le chemin du champ où les attendait Louissette, son père était ramené sur un brancard de fortune à la

chaumière qu'il avait allègrement quittée le matin même. Un arbre qu'il aidait à abattre s'était couché sur lui. Pierre Collombat ne respirait plus quand on le dégagea.



Si la Perrine eut des larmes, personne ne les vit. Pas plus qu'on n'avait vu celles qu'elle avait versées sur son infortune maternelle.

Mais sa condition, déjà difficile au temps des maigres salaires du manoeuvre, devint vite misérable. La maladie s'en mêla qui gagna jusqu'aux quelques bêtes de basse-cour conservées au prix de quels sacrifices !

Il n'y eut plus de feu dans l'âtre.

On mangeait encore du pain, mais il n'était plus trempé de soupe. La sordide misère succédait à la pauvreté.



— Regarde, maman ! C'est Marne Descotes qui m'a donné ça.

Donnât présentait à la veuve, au creux de sa petite main souillée de terre, quelque monnaie. Une aumône ! D'abord, Perrine eut un sursaut. On n'était pas des mendiants.

Mais la porte livrait passage à Jeannette, tout excitée d'annoncer :

— L'père Falcoz m'a laissée prendre des pommes de terre.

Alors, Perrine baissa la tête.



L'habitude vint insensiblement.

Celle qui avait été, jusque-là, un exemple d'honnêteté et de quotidien courage trouva avantageux de lancer, sur les routes, ses quatre enfants, la paume ouverte, et d'attendre placidement leur retour, assise, des heures durant, au coin de son âtre éteint. Mais elle ne ravaudait plus.

Les gosses pouvaient porter des vêtements déchirés. Cela ne nuisait pas au métier qu'ils faisaient !



Chaque matin, donc, ils prenaient le départ, assez joyeux, d'ailleurs, de vagabonder. Ils se quittaient vite, pour multiplier leurs chances. Mais Charles et Finot restaient ensemble. Tenant son guide en laisse, le petit aveugle allait de porte en porte. Il était une porte devant laquelle il ne s'arrêtait jamais et Finot l'avait compris : la porte de Louissette. Pourtant, un jour, sa petite amie se trouva sur sa route, au bord du champ. Elle le guettait peut-être ?

— Charles, ne veux-tu plus t'asseoir sur l'herbe à côté de moi et me chanter des chansons ?

— Je ne chante plus, Louissette. Je vais chercher des quignons de pain pour la soupe.

— On me l'a dit ! murmura-t-elle. Pauvre Charles ! Si tu veux, je t'en donnerai, moi, des quignons, plein ton sac !

Il avait rougi violemment, et, sans répondre, s'était mis à courir au bruyant effroi de Finot qui faisait, en vain, poids lourd. Charles

ne s'arrêta qu'à bout de souffle. Depuis ce jour, il changea d'itinéraire. Sa collecte n'en resta pas moins abondante. Qui eût osé refuser au pauvre aveugle ?



Son caractère se transforma. Tantôt il plaisantait sur le triste sort de sa famille, sur le sien, en particulier. Tantôt il demeurait, des heures et des heures, l'air rageur ou taciturne, réclamant comme un dû ce qui manquait chez lui. Puis, il ne rentra pas. La première fois, un affolement secoua la chaumière. On partit à sa recherche de tous côtés. La Perrine connut que l'enfant du malheur était son enfant préféré.

Il revint après quarante-huit heures. Finot ne l'avait pas quitté. Tous deux étaient crottés, harassés, l'haleine de Charles sentait l'alcool.



Le fait se renouvela. Perrine ne s'inquiéta plus de la même façon. L'angoisse qui l'étreignait n'était pas celle du premier soir de fugue. C'était une crainte indéfinie qui attisait ses remords et que ses remords attisaient.

Ah ! Comment réagir ? Hélas ! Elle avait abandonné toute dignité en ouvrant à ses enfants la porte de l'aventure et de la honte. Elle ne pouvait plus leur parler de devoir. Et, la force lui en eût manqué, son énergie, brisée comme un ressort sur lequel on a trop tiré. Ce qui prouvait à quel point la Perrine avait perdu son

contrôle, c'était la liberté qu'elle accordait à ses larmes. Elle n'attendait pas d'être sans témoin pour les laisser couler. La Perrine pleurait mais ne ravaudait plus.

Qui eût pensé que cette déchéance, plus défavorablement marquée chez l'aveugle que chez la mère et les autres enfants, eût été comme une sorte de purge de tous les mauvais appétits que la misère suscite ? Car il est très difficile d'être un honnête garçon quand, pas un jour, on ne mange à sa faim, quand on a froid, quand on porte des vêtements en loques. Si, de surcroît, une infirmité sans pardon vous a rejeté du monde, il est bien compréhensible que la révolte et la paresse l'emportent. Mais Charles était une âme prédestinée. Il se reprit et il se reprit très vite, et seul. Du fond de son être la lumière monta. Un jour qu'il allait mendier à l'accoutumée, sur la route de Balmont, un chant d'oiseau provoqua ce miracle. Un chant ! Il chantait lui aussi, jadis, et il avait l'impression de s'envoler avec les notes. Chanter lui faisait oublier sa nuit. Les privations n'existaient plus. Chanter le comblait ! Et ce n'était pas l'anéantissement momentané que lui avait procuré l'alcool, avec la nausée du réveil, le dégoût de soi-même. Chanter, c'était vivre !



Pourquoi ne chanterait-il pas pour gagner le pain de sa famille ? Car il importait que Jeannette et Louise et Donnât renonçassent, eux aussi, à l'infamante servitude. Il se rendit, incontinent, chez M. le Curé qui l'écouta gravement. Charles s'offrait à composer avec ses sœurs et son frère une petite chorale pour la Messe du Dimanche. Le Curé avait déjà ses chanteurs, et qui étaient gratuits. Or, le brave

homme connaissait la situation des Collombat ! Il ne pourrait utiliser ces mendiants sans les payer. La paroisse était pauvre. Mais... mais... si, par son aide, la nichée égarée recouvrait le sens de la vie régulière, n'aurait-il pas servi les desseins de Dieu ? Il consentit, et, le dimanche suivant, les villageois furent bien étonnés de découvrir, parmi les habituels chanteurs, les quatre Collombat en habits convenables.



L'élan de Charles était sincère. La preuve en fut dans la constance de sa piété, par la suite, et de toutes ses sages résolutions, il s'était repris pour toujours. Pas une fois, il ne revint en arrière. Reconnaissons, cependant, que sa démarche avait été fort habile. Agréés par le Curé, ils se trouvèrent assez rapidement, les siens et lui-même, pourvus d'une fonction quasi officielle. On prit l'habitude de les faire venir aux repas de premières communions ou de noces. Ils étaient de toutes les fêtes. Aux veillées, on les réclamait. On les estimait. Après avoir vécu de la pitié, plus ou moins méprisante de leurs concitoyens, ils jouissaient d'une considération qu'il n'est cependant pas fréquent de susciter chez ses proches. Outre le patronage de M. le Curé, ils avaient, pour mériter ces suffrages, leur bonne volonté, leur application, car, d'instinct, Charles avait compris qu'il n'était pas d'art véritable sans travail. Il travaillait. Il faisait travailler ses sœurs et son frère. Leurs humbles auditeurs discernaient confusément cet effort de perfection. Mais lorsque, d'un chœur à deux ou trois voix, s'élevait le timbre, pur et fort, de l'aveugle, ils se sentaient eux-mêmes entraînés loin de leurs durs soucis... Ils subissaient, sans le

savoir, le charme du génie.
Modeste génie ? Peut-être.



Bientôt, l'aveugle ne se contenta plus des vieilles romances qui s'étaient chantées avant lui. Il chercha à exprimer sa propre nature. Les mots jaillirent, et, bien qu'il ignorât ce qu'était un *pied*, une *césure*, une *rime*, ils se trouvèrent obéir aux lois d'une mystérieuse cadence. À ces mots, il fallait un air musical, nouveau lui aussi, un air que l'on retiendrait. Pas plus que la prosodie, il ne connaissait la musique. Pourtant la musique suivit les mots. Il inventa les paroles. Il inventa les airs !

Modeste génie ? Peut-être.



Oh ! Paroles, musique, tout était sans prétention. Simple autant que son cœur. Il n'avait rien lu, rien appris hors les rudiments de catéchisme indispensables à la première communion. Il ne pouvait s'inspirer d'aucun paysage :

Voyez mon infortune.
Mon malheur sans pareil
Je ne puis voir ni lune
Ni astre, ni soleil...

Vous vous en rendez compte, pas la moindre littérature, dans

cette plainte résignée. Pas davantage, dans la prière qui termine le morceau !

*Dieu, auteur de ma vie,
Daigne me confier
Le don de poésie...*



Bientôt, il put s'offrir un violon. Tremblant de joie et de timidité, il l'effleura d'un ignorant archet et ce fut comme pour la poésie et le chant. Un immédiat accord se produisit entre sa propre sensibilité et celle du violon. Sans maître, il sut jouer.



Sa réputation grandit avec les années. On le retenait, des mois à l'avance, pour toute cérémonie ou réjouissance. Dès qu'il apparaissait, on se pressait autour de lui. C'était à qui lui ferait le plus beau cadeau. Ah ! Il était loin le temps de la mendicité, des haillons, de la faim et du froid !

La Perrine avait peu profité des faveurs du destin mais elle avait été, dignement, mise en terre et le musicien-poète avait acquitté le prix de quarante messes à son intention. Toutefois, ce serait une erreur de croire qu'il fût très riche. Il aimait trop donner. Aussi, il avait à sa charge frère et sœurs. Guillermine s'était mariée, il avait été parrain de son premier enfant. À Jeannette, à Louise, il octroya une petite dot. À Donnat, il acheta un champ.



Tant et si bien qu'il se trouva souvent démuní. Il lui arriva de payer ses restaurateurs d'un morceau de musique. Mais cette monnaie plaisait à qui l'avait traité. Finot n'était plus. Il ne l'avait pas remplacé. Un de ses neveux l'accompagnait et lui servait, en outre, de secrétaire. Sous la dictée de l'aveugle, il écrivait couplets et refrains, il traçait les notes. Charles faisait alors imprimer ses chansons. Leur vente était une autre source de bénéfice.

Le folklore savoyard les possède, à peu près toutes.



Il en est une, cependant, qui ne parvint jamais à la postérité. La chanson qu'il composa le jour des noces de Louissette.

Maintes fois, il s'était retrouvé en présence de sa petite amie du champ de pâquerettes roses et de boutons d'or. Mais il ne paraissait pas lui accorder beaucoup plus d'attention qu'à n'importe quelle autre. Car les jolies villageoises ne manquaient pas qui le jugeaient plaisant. N'aurait-il pu, s'il l'eût voulu, troubler un ou deux cœurs ? C'est possible, malgré son infirmité et son métier d'errant. S'il se refusa toujours à rêver à un commun bonheur, ce fut sagesse sans doute :

*Si Dieu m'a donné Poésie
Que puis-je mieux lui demander ?*

Sagesse et fidélité, Louissette en eut l'intuition. Il avait beau jouer les indifférents. Elle demeurerait celle qu'il aurait choisie, s'il avait eu droit de choisir, s'il avait eu droit d'aimer.



Un soir qu'ils s'en retournaient en compagnie, à l'issue d'une veillée, elle se rapprocha de lui dans l'ombre.

— Te souviens-tu, Charles, quand nous chantions tous deux *la Pernette*, assis dans le champ de mes parents ?

— Je me souviens, Louissette.

— Je n'ai jamais vu le ciel aussi bleu que ce jour-là.

— Ah ! Moi, je n'ai jamais vu le ciel, Louissette. Nous ne sommes pas du même monde. Je suis de la nuit. Tu es du jour.

— Si tu voulais, balbutia-t-elle.

Il l'interrompit brusquement :

— Tu m'as déjà dit ça, m'offrant des quignons de pain. Penses-tu m'offrir un quignon de jour ?

— Pourquoi pas ? s'enhardit-elle à proférer, son cœur battant si fort qu'elle pensa qu'il devait l'entendre. Je saurais voir à ta place et te raconter.

— Et qui, pendant ce temps-là, tirerait la charrue, creuserait les sillons, trairait les vaches ?

— Nous louerions des valets !

— Qui les payerait ?

— Tes chansons.

— Mes chansons, elles s'envolent par les routes. Ici, ce soir. Là, demain.

Elle se tut, oppressée, après ce grand effort inutile. D'ailleurs, le

groupe qu'ils avaient laissé les rejoignait. Quelque insatiable demanda à l'aveugle de chanter sous les étoiles.

— Que voulez-vous, les amis ? L'histoire de la carpe qui épousa le lapin ?

— Oui ! Oui !

Alors, dans la nuit montagnarde, il entonna l'une de ces chansons mensongères et burlesques qu'il dénommait *chasse-vérité*.

J'ai vu dans un clocher, une chèvre et deux loups

Faisant un carillon harmonieux et doux...

Peu de mois après cette soirée, Louissette vint lui annoncer (était-ce une dernière tentative ?) :

— Je me marie aux vendanges.

— Qui épouses-tu ? demanda-t-il simplement.

— François-Marie Carraz, répondit-elle, après une légère hésitation.

— Avec lui, tu auras ton bien sous les pieds ! constata l'aveugle, d'un air approbateur, faisant allusion à l'étendue terrienne sur quoi régnaient les Carraz.

Ils se turent un moment.

Puis, il rappela son neveu qui s'était attardé en arrière.

— Eh bien ! Je te souhaite d'être heureuse, Louissette.

— J'essaierai ! fut la réponse bizarre de la fiancée, qui ajouta : Est-ce que tu ne viendras pas à ma noce ?

— J'irai si tu le désires. Il y a longtemps que mon violon n'a chanté pour des épousailles.



Ce fut un succès sans précédent.

Mais, en vain, les invités au mariage bissèrent-ils Charles et son violon. L'un et l'autre demeurèrent muets après s'être accordés pour chanter Louissette et augurer de son bonheur futur.

Et l'aveugle n'offrit pas musique et paroles sur feuilles volantes ainsi qu'il faisait pour ses autres compositions. Ce chant d'hyménée demeurerait inédit.

— Il n'est que mon cadeau à Louissette ! expliqua le musicien-poète. Si j'en tirais profit, ce ne serait plus un cadeau.

Louissette elle-même ne réussit pas à le convaincre.

— Ne le vends pas ! Donne-le moi. Transcris-le pour moi seulement !

Il secoua la tête, buté sur son refus.

La raison qu'il avait donnée était-elle valable ?

Craignait-il pas plutôt que — lus noir sur blanc — ses aveux, voilés par la musique et par la poésie, ne fussent, tout à coup, trop clairs ?

On ne le saura jamais.

On ne saura jamais ce que fut la chanson d'hyménée qui lui surgit du cœur pour sa belle, mariée à un autre...



Après cet épisode, il porta de plus en plus loin le terme de ses courses. Ce fut ainsi qu'il connut, à Genève, le froid des cachots. Sa réputation, pourtant fameuse, ne l'y avait point précédé. On l'accusa de mendicité ! Quelle épreuve ! Mendiant, lui qui n'avait jamais voulu qu'échapper à l'affligeant qualificatif ! Mendiant, lui qui ne dépensait, pour lui-même, qu'une infime partie du produit de ses chansons ?

Messieurs les Genevois n'admettaient pas que l'on pût être éditeur, compositeur, et chanteur de plein air tout à la fois. On l'enferma comme un vulgaire traîne savate. Qui sait s'il n'a pas couru le risque d'être indéfiniment oublié dans sa geôle ?

Par chance, son cas s'éclaircit et cette adversité passagère lui avait fourni le prétexte d'une nouvelle chanson.



Il s'éteignit à l'hôpital d'Annecy, le 19 janvier 1865, dans sa quarante-cinquième année. Ce n'était pas la première fois qu'il y faisait séjour. Sa santé, précaire à plusieurs reprises, l'avait obligé à interrompre, au seuil du charitable asile, ses vagabondages enchantés. Il avait l'habitude de laisser, en partant, un poème d'adieu à l'hôpital. Le dernier fut aussi un adieu à la vie, car il connut qu'il allait mourir. Il questionnait en souriant l'une de ses gardes.

— Selon vous, ma Sœur, quelle chanson devrai-je chanter à saint Pierre pour qu'il m'ouvre, sans trop me faire attendre, la porte du Paradis ?

Mais il soupirait :

— Ah ! Si je pouvais emporter *mon bien-aimé violon* ?

Alors, de sa main tâtonnante, il cherchait l'instrument posé à ses côtés, sur le drap.

Telle est la véridique histoire de Charles Collombat, « l'aveugle, né poète », comme on le nommait, l'illettré de génie.

Génie modeste ?

Peut-être...



Le conducteur de diligence



OUS n'avons pas à vous apprendre ce qu'étaient les diligences, ces lourdes voitures qui sillonnaient autrefois nos routes comme les trains maintenant.

Au lieu de gares, il y avait alors des *postes aux chevaux*. Et pour tracer l'historique des postes aux chevaux, il nous faudrait remonter à l'empereur Charlemagne.

Mais ce fut Louis XI, grand Roi-Administrateur qui, par l'édit de Doullens, arrêta que seraient placées « *de 4 en 4 lieues personnes séables (à poste fixe) et qui feront serment de bien et loyalement servir le Roi pour tenir et entretenir 4 ou 5 chevaux de légère taille, bien enharnachés* ». On les appelait les « *Maîtres tenant les chevaux courants du Roi* ». Il leur était interdit, sous peine de mort, de disposer de leurs chevaux en faveur de qui que ce fût, sans le *mandement du roi*.

Or, les Maîtres de poste furent victimes d'abus insoutenables. Durant les déplacements de la Cour (si nombreux sous le règne de

Louis XIV), les chevaux n'étaient pas ménagés. S'ils crevaient, nulle indemnité n'était à prévoir. Les voitures étaient réquisitionnées pour le transport des légumes et fruits nécessaires à la table du roi. On devait mettre, à la disposition des grands personnages, une voiture entière, quand une place eût suffi.

Le recrutement des Maîtres de poste devint difficile. En manière de compensation, on leur rendit d'anciens privilèges : entre autres, l'aîné de leurs fils et le premier de leurs postillons étaient exemptés du service.



Au-dessus des Maîtres de poste et de tous les fonctionnaires de la grand'route, il y eut d'abord (sous Charles IX) un *Grand maître des coureurs de France*. Sous Louis XII, il prit le titre de *Général des postes et relais de France et chevaucheurs des États de Sa Majesté*. Puis (décembre 1629), cette sorte de Ministre des Transports se nomma le Surintendant des Postes et relais de France.

Mais, en 1813, l'Anglais Stephenson perfectionnait le système de machine à chaudière tubulaire dont le Français Marc Seguin avait eu l'idée initiale.

En 1825, on inaugurait le premier chemin de fer.

La diligence résista tant qu'elle put.

En 1890, on comptait encore 1423 Maîtres de poste.



En tout pays donc, on ne circula, jusqu'à la fin du siècle dernier, qu'au moyen des antiques véhicules à chevaux.

Cela, vous le savez.

Mais avez-vous parfois réfléchi au rôle du conducteur de diligence ?

Par une criante injustice, le postillon lui a ravi sa gloire. Pourtant, dans la plupart des cas, le postillon, monté sur son cheval, avait un caractère très différent du caractère trempé à toute épreuve de celui qui le dominait du haut de son siège.

Menteur, blagueur, querelleur, plein d'insolence et de faconde, ne sachant qu'inventer pour contraindre aux pourboires et surpourboires, il caracolait fièrement en traversant les villages, vêtu de bleu roi à parements rouges, d'une culotte de peau, chaussé de bottes, coiffé d'un « haut de forme » en cuir.

Ah ! Ah ! Ah ! qu'il était beau.

Le postillon de Longjumeau.

Beau, et jamais trop fatigué, car il changeait à chaque relais.



Au contraire, le conducteur gardait son siège durant le trajet entier, s'arrêtant cinq minutes, le jour, un quart d'heure, la nuit, pour prendre les nouveaux chevaux qui l'attendaient, de poste en poste, tout harnachés.

Vous vous rendez compte :

Cinq minutes, le jour ;

Un quart d'heure, la nuit !

En outre, le danger, pour eux, était constant. Les « gangsters » de l'époque (on les appelait tout simplement des bandits) attaquaient

au passage les diligences, porteuses souvent de véritables trésors.

En conséquences, il était exigé que les conducteurs de diligence eussent à la fois : « *âme intrépide et santé de fer* ».



La signataire de ces lignes s'honore d'un ancêtre qui fut l'un de ces courriers héroïques. Il assurait le passage du Mont-Cenis. C'est vous dire que, aux dangers encourus par tous autres, s'ajoutait le risque des éboulements de glaciers.

Vous n'ignorez pas qu'il suffit d'un éternuement se répercutant en montagne pour qu'un bloc se détache des parois alpestres et vous écrase ?

J'ai vu l'arme dont mon aïeul menaçait « ses voyageurs » avant le départ, leur tenant à peu près ce langage :

« J'ai, sur vous, droit de vie ou de mort. Au premier mot, lorsque j'imposerai silence, je tire. »

À quelqu'un qui osa murmurer, une fois, que la détonation ferait beaucoup plus de bruit qu'une parole imprudente, il répondit : « Peut-être, Monsieur ! Mais quand c'est moi qui me fâche, la montagne ne bouge pas ! »

Le même obligea les dames, vêtues selon la mode encombrante de l'époque, à ôter leurs crinolines, qu'il fit suspendre autour de la voiture. Et comme le vent des Alpes soulevait ces cages :

— Parfait ! dit-il. Cela nous aidera dans la montée !

Telles étaient les prérogatives et l'autorité de ces autres « maîtres après Dieu », dont l'audace, comme le courage, était sans bornes.



J'ai connu l'une des multiples aventures dramatiques vécues par mon grand-père le conducteur de diligence. Cela se passait dans la fièvre de l'annexion de la Savoie à la France.

Vous avez appris que la Savoie se *donna* à la France.

Depuis longtemps – depuis le XVII^e siècle – les princes de Savoie, et le peuple de Savoie, commençaient à tracer leurs destinées respectives. Nos ducs voulaient être rois en Italie. Nous ne regardions, nous, que vers la France.

Nous en parlions la langue, et avec quelle pureté !

Nous en avions les mœurs et les goûts. Il n'empêcha que la fidélité à nos princes ne se démentit jamais. Pas même à l'ultime moment de la séparation. Rappelons le mot d'A. Moret : « La Savoie ne voulait laisser ses princes que victorieux ».



Avant la fête du 14 juin 1860 qui scella notre retour définitif à la Grande Patrie, notre petite patrie fut, vous l'imaginez bien, un lieu d'agitation politique.

Cette annexion ne faisait pas plaisir à tout le monde. Nous étions infestés d'agents cherchant à nous dissuader. Vainement (souvenez-vous que le plébiscite donna pour l'annexion 130 533 *Oui* contre 235 *Non*), mais toujours, comme il arrive dans les moments d'effervescence populaire, « l'espionnite » régna, la fureur des opinions aveugla les partis.



Parmi les accusés de sédition grave, il y en eut au moins un que l'on voulut mettre à mort. Il avait heureusement des amis. Ces amis se présentèrent à mon grand-père pour qu'il aidât à l'évasion. Le conducteur de diligence fit son enquête. Il apprit que le pauvre bougre n'avait eu d'autres torts que de vouloir persuader l'une de ces « têtes dures » (*teste dure*), comme disaient de nous les Piémontais. Il n'était pas une créature de Cavour. Il n'avait trahi personne.

Mon grand-père accepta de lui faire passer la frontière.

Comme prix, il ne demanda pas plus que le tarif habituel fixé pour le transport d'une malle. Car l'indésirable voyageait dans une malle.

On l'y introduisit, puis la malle et son contenu furent entreposés dans un grenier de Chambéry pour y rester jusqu'à l'heure du départ.



Tassé dans sa cachette étouffante, le proscrit entendit le tambour de ville qui annonçait dans la rue une forte récompense à qui le livrerait, mort ou vif !

Sa tête était mise à prix.

Imaginez-vous les affres du bonhomme ? Ses propres amis ne céderaient-ils pas à l'appât du gain ? Et le conducteur de la diligence, donc ! Les Savoyards aiment l'argent ! Ah ! Il se sentait perdu.



Puis les heures passèrent. Il y eut du bruit dans le grenier. La malle fut chargée avec l'ensemble des bagages. Ouf ! Nous ne dirons pas qu'il respira car les trous, pour la ventilation, ne le permettaient guère. Mais il reprit confiance.

Et sa confiance ne fut pas trompée.

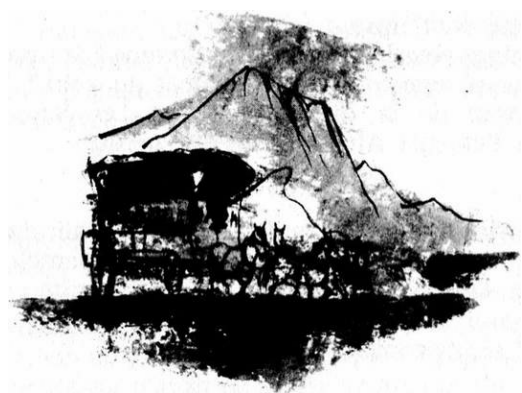
Mon grand-père le déposa de l'autre côté des monts.

Alors, sortant de sa caisse, il mesura l'ampleur du service rendu. Plus tard, il l'oublierait, peut-être. Pour le moment, c'était tout frais. Il eût volontiers vidé sa bourse, engagé ses terres en reconnaissance de l'incalculable secours.

— J'ai dit le prix d'une malle, c'est le prix d'une malle ! se contenta de répliquer, à toutes les offres, la « *testa dura* ».

— Mais voyons, mon ami, insistait le rescapé. Ce n'est pas une malle que vous avez transportée !

— Vous croyez ? dit mon grand-père. Nous ne sommes pas du même avis. Je vous ai toujours pris pour un plot⁽¹¹⁾.



Les trois grandes dames



U terme de cette course en zigzags à travers les sites et les temps, il nous semble juste d'adresser un adieu aux trois villes, qui, chacune à sa manière, symbolisent, résument les caractères essentiels de notre pays de Savoie : Chambéry, Annecy, Aix-les-Bains : les trois grandes dames.

CHAMBÉRY

BENOIST DE BOIGNE

Antique capitale de la plus vieille dynastie du monde, Chambéry, telle l'une de ces hautes dames de province qui gardent en elles leurs souvenirs et n'y rêvent qu'en secret, la ville des ducs est assez avare de confidences. Pourtant, comme Annecy, comme Aix-les-Bains, elle fut lieu de passage, ou séjour enchanté, de la plupart

de ceux, de la plupart de celles dont l'Histoire – ou, la petite Histoire – a conservé les noms. Si nous voulions énumérer les principaux d'entre eux, il faudrait un Bottin. Ainsi que nous le ferons pour ses sœurs, limitons-nous, pour Chambéry, à évoquer une ou deux ombres. Croyant les voir passer, sous les voûtes ou au travers des allées. Ou bien, nous imaginerons qu'elles descendent de ces bringuebalantes « *vinaigrettes* », évocatrices des litières antiques.

En débarqua-t-il, Joseph de Maistre, après ses années d'ambassade en Russie ? En débarqua-t-il, son frère, Xavier, après sa détention italienne – bienheureuse puisqu'elle nous valut « Le voyage autour de ma chambre ». Et M^{me} de Warens, sotté inquiétante... Et Jean-Jacques venant au rendez-vous que, sur nos montagnes, lui avait fixé le génie ?

Ces noms-là vous sont familiers.

Si vous n'êtes pas Savoyards (tout le monde ne peut avoir ce privilège !), le nom du Comte de Boigne vous est un peu moins connu. Il désigne l'un des hommes qui mérita le mieux de laisser une grande mémoire. Hélas ! La Renommée aux cent bouches n'utilise pas toujours les mêmes tonitruantes trompettes. Elle en a de douces. À l'égard des plus purs, c'est en celles-là qu'elle souffle.

Benoist de Boigne, militaire (général, il se battit aux Indes), était intelligemment bon. Disons, tout court, qu'il était bon. Car la bonté qui ne s'accompagne pas d'intelligence, de discernement, n'est qu'une faiblesse du cœur. Boigne savait être bon.

Henry Bordeaux, dans son ouvrage érudit sur Chambéry, rappelle, entre autres, ces deux faits :

Comme « *on s'étonnait devant lui (Boigne) du soin minutieux avec lequel il tenait ses comptes* :

— *J'épargne des sous, dit-il, et par là je puis donner des millions* ».

Il distribua de son vivant trois millions à des œuvres de charité.

Que n'avons-nous beaucoup d'« avarés » d'un tel modèle !

Écoutez encore : « *Un de ses courtisans – il en avait beaucoup – lui conseillait un jour de bâtonner un valet qui lui avait manqué de respect. Il répondit avec son calme flegmatique :*

— *J'ai souvent battu des hommes, mais je n'ai jamais frappé un homme* ».

Notons, à la honte de notre sexe, que tant de chevaleresque magnanimité ne fut pas comprise par sa femme, née Charlotte d'Osmond, de Versailles. Elle laissa des Mémoires venimeux, qui pour reprendre le mot de l'auteur de « La Robe de laine », *n'ont guère épargné qu'elle-même*.

Bienfaiteur de sa ville, Boigne y a sa statue. Elle est portée par une colonne de style hindou au-dessus d'un socle composé de quatre avant-trains d'éléphants de bronze. Par leurs trompes abaissées, l'eau jaillit. Et cet orientalisme a sa raison d'être, inspirée du souvenir de l'épopée hindoue de notre compatriote.

Mais les Savoyards parlant des quatre éléphants, privés de leur arrière-train, ne se gênent pas pour témoigner de cette goguenarde irrévérence qui est bien dans leur manière.



AMÉLIE GEX

On a dit que la veine poétique ne battait pas chez les Savoyards.

Il est vrai que notre contrée, sans laquelle Jean-Jacques Rousseau n'eût pas fait entendre le premier chant d'oiseau de la Littérature Française, notre contrée sans laquelle Lamartine eût été un peu moins Lamartine, si elle compte des écrivains originaux et vigoureux (les Maistre, François de Sales) ne compte guère que des poètes mineurs.

Toutefois nous avons eu Amélie Gex ! Chose notable, notre pays, cependant fier de ses enfants d'élite, n'a pas accordé au grand poète qu'elle fut – et qui savait manier le mâle outil de la prose⁽¹²⁾ – la place qu'elle devrait avoir. Nul monument chambérien ne l'évoque. Si je ne me trompe, elle attend encore son historiographe. Notre propos n'étant pas de terminer ce petit livre par un cours de Littérature, nous vous laissons tout le plaisir de découvrir Amélie Gex. Elle a écrit en patois, mais en donnant elle-même la traduction de ses poèmes. Ah ! Je ne résiste pas à vous citer quelques lignes de la tendre, nostalgique invitation : *Vers la Ravoire*.

En français, cela se dit :

*Mie, dimanche si tu veux
Promener un peu.
Nous nous en irons, rien que nous deux.
Vers la Ravoire.*

Mais, en notre patois, cela s'embellit ainsi :

*Mia, demaïze, si te vou
Cori n'a vouère,
On s'en ver a rien que no dou*

Vé la Ravouère.

Et la chanson du petit ramoneur à sa marmotte ?

*Il faut danser, pauvre marmotte,
Si tu savais comme j'ai faim.
Danse, pendant que je grelotte,
Danse pour un morceau de pain.
Danse et puis sur les cailloux,
Petite,
Dinn ! Dinn ! Dinn ! feront les sous
Bien vite !
Dinn ! Dinn ! Dinn ! Autour de nous,
Dinn ! Dinn ! Dinn ! feront les sous.*



L'HONNÊTE CONTREBANDIER

Amélie Gex nous a conté dans « Vieilles gens et vieilles choses » une amusante histoire. Qu'elle veuille bien me pardonner de vous la résumer :

Il y avait une fois une jolie fille qui se nommait Maurise. Elle vint au monde l'année où l'on décapita Louis XVI. Elle était de pauvre famille. Son père, c'était le Bernard Coûter, sa mère, la Clisson.

La Maurise aimait un gars aussi pauvre qu'elle : Claude Porraz. Et le Claude Porraz aimait beaucoup la Maurise. Les deux promis

se désespéraient. Leur première grande épreuve fut l'enrôlement de Claude dans les armées de Napoléon. Mais ils se savaient de cœur ferme tous deux : « Va seulement(13), Daudin(14), je t'attendrai tout le temps qu'il faudra ».

Ce temps fut long, très long.

Il dura des années, il dura jusqu'à la captivité de Napoléon.

La Maurise ne varia pas.

Claude la retrouva, fidèle et sincère, comme il l'avait laissée.

Hélas ! Leur dénuement était, lui aussi, tel que devant. L'ex-canonnier de la garde de l'Empereur ne pouvait même envisager l'achat des deux bijoux d'or : la croix et le cœur et du bijou d'argent, l'anneau, qui symbolisaient toutes fiançailles.

Accablé – un brin révolté peut-être – il se laissa persuader par un camarade qui pratiquait la contrebande.

Le métier s'avéra vite de meilleur rapport que celui des armes. D'ailleurs, c'était, aussi, dangereux métier, et le risque l'ennoblissait.

Mais la Maurise, plus inquiète qu'heureuse des gâteries qu'il lui apportait maintenant, questionna le Claude tant et tant qu'il avoua et promit de cesser son trafic.

Pas tout de suite cependant !

Il avait, pour le soir même, donné sa parole à Paul (celui qui l'avait entraîné). Il ne pouvait manquer à sa parole.

— Je lui dirai que je me dédis ! Tant pis pour après !



Paul accepta la défection de son auxiliaire. Chacun, en ce bas monde, mène sa roue comme il veut, pas vrai ?

Tout à coup, il saisit le bras de Claude. Malgré le vacarme du vent dans la nuit noire, un bruit, à d'autres oreilles que les siennes imperceptible, le rendit attentif :

— M'est avis que nous somme suivis par deux gogos(15) ? Pressons le pas. S'ils nous emboîtent, nous nous glisserons sous le pont Degala.

Plus ils se hâtaient, plus les ombres qui les poursuivaient les gagnaient de vitesse.

— Lestement, Daudin !

Ils n'eurent que le temps de se couler, leurs ballots aux épaules, dans une excavation, d'eux connue, sous le pont Degala. Les gapions(16) à leurs trousses, arrivant au même point, furent fort marris de ne plus voir personne. Ils en prirent leur parti et décidèrent de s'en retourner.

Nos deux amis avaient eu chaud.

Ils allaient, après quelques minutes, sortir de leur retraite lorsque retentit un bruit de grelots.

— Le courrier de Turin ! dit Paul.

Mais les grelots s'agitèrent de façon frénétique. Des appels au secours.

Ils ne firent ni une ni deux, bondirent de leur refuge, y laissant leurs ballots, armés de leur bâtons, et criant :

— Courage ! On y va !

Changement à vue ! Les assaillants assaillis déguerpirent. Claude et Paul, demeurant maîtres du terrain, s'occupèrent des victimes.



Il ne s'agissait, ni plus ni moins, que de milord Wilman venant de

Turin et voyageant en poste. Pauvre milord ! Bâillonné, il n'était apparemment qu'un tas sombre sur la route. Le conducteur ne valait guère mieux.

Nos hommes replacèrent Milord, déficelé, dans sa voiture, et le cocher sur son siège.

Quand ils furent à Saint-Jeoire :

— Daudin, dit Paul, faut pas qu'une affaire en fasse négliger une autre. Je vais aller reprendre nos deux ballots, les porter à destination et toi, tu t'occuperas du voyageur.

Ce fut ainsi que, le lendemain, après un long sommeil réparateur, Milord et Claude Reprirent en poste, au grand trot, la route de Challes.

Chez les Porraz et les Coûter, l'ébahissement, la joie succédèrent à l'effroi et au désespoir. Ils avaient cru le Daudin arrêté par les gapions et bon pour les galères. Et le voilà, qui s'en revenait en luxueux équipage et chouchouté par un milord :

— *Lui a sauvé le bourse et la vie de moa et j'ai donné lui ma gratitude.*



Cette gratitude avait la forme de pièces d'or, trente pour le Claude et dix pour la Maurise, car l'Anglais désirait avantager le fiancé dédaigné.

Mais le Claude fit des difficultés. Le brave garçon ne voulait être rétribué pour un acte qui lui paraissait naturel. Il repoussait cette fortune.

Ce n'était pas de l'argent gagné.

Il fallut que l'Anglais se fâchât rouge brique.



Et la Maurise, dûment ferrée(17), fut conduite à l'autel par l'honnête contrebandier. Ils achetèrent une ferme, et eurent beaucoup d'enfants.

Les parents de la Maurise servaient chez Amélie Gex qui connut très bien et la jeune fille et son promis, conte de fées est une histoire vraie.



ANNECY

LE POURBOIRE À ANDRÉ THEURIET

Annecy, où virent le jour saint François de Sales et saint Bernard. Mais vous savez tout cela. Vous connaissez la vieille ville ravissante, son lac aux douceurs italiennes.

Quand vous vous ébattez sur les rives de Talloires, pensez-vous qu'André Theuriet vécut là ses meilleures heures ?

Un soir de pré-automne, le 12 septembre 1886, les « personnalités d'Annecy » organisèrent, à son intention, une belle surprise-partie. Levapeur « Couronne de Savoie », offert à la ville par l'impératrice Eugénie, accosta près de la « Villa des cyclamens » habitée par l'écrivain. Il y avait le préfet, les maires d'Annecy et de Talloires : MM. Grivaz et Roges, une délégation de

l'Académie Florimontane, de la fanfare municipale, de la Société Chorale, etc. Mais empruntons à Oscar David la description de cette fête qui lui fut transmise par l'un de ses parents invité :

André Theuriet fut prié de monter à bord, avec sa famille et ses amis. Sur le pont de « la Couronne de Savoie », une splendide corbeille de cyclamens lui fut offerte, tandis que le champagne coulait. Il y avait là, aussi : Taine, accompagné de sa femme et de sa fille, si tôt disparue ; des amis d'Annecy, de Menthon et de Talloires. Toute une jeunesse, magnifique et vibrante, entourait l'écrivain et M^{me} Theuriet. Cette fête, où le cœur, autant que l'esprit, était à l'honneur, était d'une qualité qui ravissait.

Les femmes en toilette du soir, cet essaim de jeunes filles au charme frais, les fleurs qui défilaient au-dessus de l'eau de velours noir et bleu, piqué de lumières, la musique, et tout l'enchantement nocturne allié à cette soirée à la fois capiteuse et spirituelle, créaient une atmosphère d'enivrante féerie.

Des feux de Bengale disaient, des rives proches ou plus lointaines : Duingt, Roc de Chère, Doussard, combien chacun était de cœur, avec le poète.

Ému comme une jeune fille (il y en avait d'adorables sur le bateau, toutes semblables aux Marianette et Odette de ses livres), André Theuriet remercia, en poète, les organisateurs de cette manifestation de sympathie... Il déclama son ode : À la Savoie :

*Ô Savoie ! Ô pays merveilleux ! C'est ici
Que Rousseau vit pousser les fleurs les plus exquis
De ses jeunes amours : Aux jardins d'Annecy,*

À Thônes, parmi les cerises.

Le romancier eut, à Talloires, une amusante aventure. Il descendait de haute montagne où il avait passé huit jours. Sa barbe avait poussé librement, ses souliers, ses vêtements, son chapeau ne corrigeaient pas cet aspect d'homme des bois. Il longeait la rive, le petit golfe que vous connaissez bien. Une belle, élégante jeune fille essayait de défaire l'amarre rouillée d'un bateau. Elle n'y parvenait pas. André Theuriet s'avança, déroula la chaîne.

— Pouvez-vous me conduire ? demanda la jeune fille, qui le prit pour un paysan de l'endroit.

Il accepta en souriant et, la passagère installée, se saisit des rames.

— Vous ne quittez jamais la région ? demanda-t-elle.

— Euh ! Quelquefois...

— Pourriez-vous me montrer une *vraie* grotte des fées ? Mais, croyez-vous aux fées, aux ondines ?

— Comme je vous vois ! répliqua-t-il, sans hésiter.

Et il était sincère.

Arrivée à destination, elle chercha quelque monnaie...

Alors seulement, il avoua qu'il n'était pas batelier professionnel et il se présenta.

La jeune fille qui se nomma à son tour (elle portait le doux prénom de Nadia) était Russe. Cependant, elle n'ignorait pas André Theuriet. Elle connaissait même sa prédilection pour le cyclamen, cette fleur de chez nous à nulle autre comparable⁽¹⁸⁾. Justement, elle en portait un bouquet à son corsage, souvenir d'une promenade qu'elle venait de faire sur les pentes de la Puyat. Ce pourboire-là, André Theuriet le reçut avec joie.



AIX-LES-BAINS

Le parfum du cyclamen est l'haleine même d'Aix-les-Bains. À notable distance du marché aux fleurs, où le cyclamen domine parmi les gentianes bleues et les edelweiss, une brise subtile vous apporte ce souffle frais, qui grise.

Chose curieuse, l'industrie chimique n'est pas encore parvenue, que je sache, à le capter, malgré de nombreux essais, malgré les gracieux flacons qui lui sont destinés.

Le cyclamen conserve un privilège unique. Son arôme demeure insaisissable. Il échappe à l'affront des manipulateurs.



HÉ ! LES MARMOTTES ! RÉVEILLEZ-VOUS !

Il y a quelque cinquante ans, la « perle des villes d'eau » n'était pas station d'été et station d'hiver. Avec l'automne, Aix-les-Bains prenait une physionomie fort différente de sa physionomie d'été. L'un après l'autre, les rideaux de fer des magasins de luxe s'abaissaient. Le *Grand Cercle*, la *Villa des fleurs*, encore distincts, fermaient leurs portes. Les hôtels n'étaient plus que de grandes façades blanches à volets clos. On restait vraiment entre soi, petit nombre encore réduit par le départ, pour le Midi, d'une partie du contingent indigène.

Je vous assure que l'on pouvait parcourir, alors, plusieurs rues sans rencontrer plus d'une ou deux silhouettes pressées.

En cette époque-là, un voyageur de commerce, un Parisien, paraît-il, avait débarqué chez nous. Arrivé sur la place Camot, il voulut montrer qu'il avait de l'esprit. S'asseyant dans la brouette chargée de ses bagages, il se mit à clamer la main en cornet :

— Ohé ! Les marmottes ! Réveillez-vous, les marmottes !

Son porteur n'était qu'un Savoyard, mais il ne manquait ni tout à fait d'esprit, ni d'esprit de décision. Se saisissant des brancards de la brouette, sans donner le temps au Parisien de mettre pied à terre, il la fit tourner, à bout de bras, tel un carrousel fou, malgré les objurgations du voyageur, secoué comme un sac de noix.

Et il répétait à tue-tête, mais d'un ton de montagnard combien plus sonore que le fausset de l'autre :

— Ohé ! Les marmottes ! Réveillez-vous, les marmottes !

De tous les coins de la place, on accourut, devinant qu'il s'agissait d'une bonne farce.

Enfin, le porteur s'arrêta. Sa victime, affalée, la tête vide, le cœur sur les lèvres, gémissait encore.

— Qu'est-ce qui arrive, Toine ? demanda quelqu'un.

— Paraît que Paris nous envoie des marmottes ! expliqua Toine. C'est ce monsieur-là, qui les apporte dans ses valises. Il a voulu les réveiller. Je lui ai donné comme qui dirait un coup de main.

L'anecdote est authentique. À travers le pays, elle n'a pas fait long feu et inspira, je pense, l'une des « *Savoyarderies* » satiriques où Auguste Bouvier nous conte la déception d'un Parisien qui, venu chez nous, pour y voir des marmottes, ne découvre, au cours de ses excursions que monts splendides, lacs bleus comme des morceaux de ciel tombés, torrents vertigineux, forêts, rendez-vous de toutes les essences, alpages où tintent les clarines. De ces beautés

offertes :

*... Notre homme ne voit rien,
Une seule chose lui trotte
Par la tête : « J'espère bien »,
Dit-il, « Voir enfin la marmotte » !*

Un Savoyard, las de l'entendre grommeler, se penche à son oreille pour l'inviter à prendre patience : « J'ai, assura-t-il...

*... appris
Par un de vos compatriotes,
Que, puisqu'on en manque, Paris
Va nous envoyer ses marmottes ! »*

Ai-je raison de supposer que l'affaire de la place Carnot fut le point de départ du poète ? Ou bien, y eut-il deux Parisiens en mal de marmottes ?



LE ROI DE GRÈCE

Au printemps, s'opérait la métamorphose d'Aix-les-Bains. Les hôtels rouvraient leurs fenêtres. Comme on l'avait fait en automne, on battait les tapis, mais le rythme n'était plus le même. La clientèle anglaise ouvrait le feu. Et puis, c'était, à nouveau, le jour, sur la blanche asphalte des mes le roulement caoutchouté des

« *Victoria* » à parasol de toile avec, pour fonds sonores, des refrains tziganes. C'était, à nouveau, la nuit, dans les jardins des Grands Hôtels, la multicolore floraison des lampions à bougies ; c'était le gravier crissant des jardins des Casinos et, au bas de la petite avenue, la baie de la Villa des Fleurs et ses somptuosités.

À l'époque lointaine que j'évoque, le roi de Grèce, Georges I, était l'hôte attiré d'Aix-les-Bains. Il était un peu *notre* roi, à nous aussi. Avant son arrivée, Aix était passé au peigne fin. Accompagné de son ami, M. Mariani, l'inventeur du fameux vin cher aux intellectuels, le Commissaire Paoli, en personne, dirigeait les opérations.

C'est qu'il eût été facile d'avancer le Destin en assassinant, chez nous, *notre* Roi de Grèce. Il allait par la ville aussi insoucieusement que vous et moi. Rencontrait-il un visage familier ? Il soulevait son feutre gris. Qu'une femme, un homme âgé, se présentât avec lui au portillon du chemin de fer de la place du Gigot ? Il s'empressait de le tenir ouvert avec un « Je vous en prie » charmant comme son sourire.

Ses grandes amies, c'étaient les laveuses de la rue du Puits d'Enfer. Descendant de son palace « Le Splendide », il passait par là tous les matins pour se rendre à l'établissement thermal.

— Bonjour, Monsieur le Roi ! lançaient-elles d'aussi loin qu'elles l'aperçussent.

La conversation commençait, on plaisantait, on riait sans contrainte. On était de vieilles connaissances. Ah ! Un vilain matin, le roi aperçut ses amies encagées jusqu'à la ceinture par un pourtour métallique. Elles étaient furieuses. Mais elles savaient à qui s'adresser :

— Voyez ce qu'on nous a fait, Monsieur le Roi ! Nous ne sommes plus à l'aise. C'est par respect pour vous, qu'a dit la

municipalité !

En effet, les lavandières en jupes retroussées avaient paru, à nos édiles, peu dignes des regards du Roi.

Mais le Roi était de l'opinion des laveuses. Là où s'introduit la gêne, finissent les aimables propos. Georges I se hâta d'exprimer les regrets qu'il éprouvait de cette démarcation arbitraire. Le lendemain, tout était rentré dans l'ordre.



Par notre faute, sans doute, nous nous brouillâmes avec la Reine Victoria. À son premier séjour (ou était-ce le deuxième ?), elle voulut acheter une propriété, du côté de Tresserves, si je ne m'abuse. Le prix demandé lui parut exorbitant. Sans discuter, elle refusa net et jamais plus ne s'arrêta chez nous.

Les Savoyards, toujours séduits par le bruit des écus, avaient oublié que la souveraine savait ménager les siens.



« *Les bains et étuves de baigneurs de Paris, de France et même d'Europe ne valent rien au regard de ceux-ci* », avait dit Henri IV, le roi au panache blanc.

Si nous pouvions, chers Lecteurs, avec ce petit livre, consacrer une étude à la vie d'Aix-les-Bains à travers les siècles, il ne s'agirait plus d'un petit livre. Mais vous savez déjà, par vos lectures, ou vous saurez bientôt, que la perle des villes d'eaux fut le séjour enchanté des rois, des reines et des belles prosrites. Et

que notre littérature lui doit ses pages immortelles, qu'il s'agisse de la ville, ou de son lac, « goutte bleue comme ne l'est aucune eau dans le monde(19) ».

Le lac du Bourget n'a pas les molles grâces du lac d'Annecy ; pas davantage, il ne rappelle le vaste et doux Léman où baignent Évian, Thonon. Il est lui ! Il est lui, avec sa sauvage grandeur, son abrupte paroi qui, les soirs d'été, vue de l'autre rivage, semble un pan de ciel dont les étoiles auraient roulé dans l'onde.

Gardez-vous, jeunes gens, de le traiter avec désinvolture ! Ses colères sont subites et mortelles. Il faut des yeux habitués pour discerner, de loin, le « grain » en formation. Il n'y a jamais d'accident, à condition de confier la voile ou les avirons aux bateliers qualifiés.

Mais la plupart des drames de la montagne ou de l'eau sont la conséquence d'une coupable audace, d'une sotte confiance en soi.

L'un de ces drames fut le châtiment d'une faute de ce genre, peut-être aggravée d'une autre.



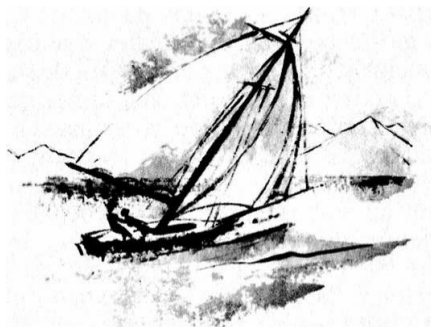
Vous en avez, sans doute, entendu parler ?

Il existe, tout près d'Aix-Les-Bains, un torrent encaissé en un corridor étroit. Au temps du roi de Grèce, on suivait ces gorges obscures et humides, que flagellaient le bouillonnement du Sierroz, par une galerie suspendue dont le bois pourri était un défi aux règles de la plus élémentaire sécurité. Elles conduisaient jusqu'à la chute de la cascade. Mais ce n'est pas en longeant cet aventureux chemin que M^{me} de Broc, sœur du maréchal Ney, connut un sort tragique. En promenade avec la reine Hortense, elle s'apprêtait à

traverser le torrent sur un gué de pierres. Un guide leur facilitait la tâche. Sagement, la belle-fille de Napoléon s'en était remise à lui. Vint le tour de M^{me} de Broc. Elle glissa dans l'abîme. Qu'était-il arrivé ? Avait-elle fait un faux pas ? Avait-elle été prise de vertige ? On ne put que déplorer la triste fin de l'aimable jeune femme.

Or, j'ai entendu, dans ma jeunesse, des gens du pays apporter une légère variante au récit de la fatale aventure. Il paraît que M^{me} de Broc refusa de poser sa jolie main dans la paume calleuse du montagnard et qu'elle dut sa perte à ce mouvement de vanité.

Cette explication, qui est la plus logique, va-t-elle vous décevoir ? Nous vous la présentons, sous toutes réserves. N'avons-nous pas, au cours de ces récits, fait assez large part à la légende, pour nous permettre de contrarier, une fois, la légende ?



1 Beaucoup plus tard, et c'est un fait authentique, Bayard accomplira à la Cour de Savoie son stage chevaleresque, ce noviciat des Héros.

2 J'ai trouvé femme et j'ai besoin.

3 *Cizelin* : seau en savoyard.

4 Le Saint-Suaire avait été apporté en Savoie par Marguerite de Charny.

5 Foron ou Doron est aussi le nom générique des ruisseaux torrentiels en Savoie.

6 M Poupardin. Cité par Ch Dufayard : Histoire de Savoie.

7 Voir le livre charmant d'Henriette Chausson : Sur les pas du Comte Verd.

8 Saint-Claude (lieu dit, à St-Cassin en Savoie).

9 Bramafan (petit village du Dauphiné).

10 Nan : petit ruisseau.

11 Ballot, en savoyard.

12 Henry Bordeaux.

13 *Seulement* : De nos jours encore, les Savoyards emploient avec fréquence ce terme dont la signification va à peu près de : « N'ayez crainte... », à « Je vous prie ». On vous dira : « Entrez seulement ».

14 Daudin ou Daude est le patois de Claude.

15 Douaniers.

16 Douaniers.

17 C'est-à-dire portant les bijoux traditionnels de fiançailles.

18 Le cyclamen de Savoie, menu, sensible, parfumé, ne doit pas être confondu avec ces grasses fleurs de même nom, inertes et inodores, que nous proposent les fleuristes parisiens.

19 Balzac. La Peau de chagrin.

Table des Matières

Le premier ancêtre	4
Le chat	10
Une aventure de Charlemagne	18
La table du festin	26
Conte biscornu, mais non point fol	39
Durant un séjour de Gargantua dans les montagnes de Savoie	44
Juste échange	59
Les villes sous l'eau	65
Les trois doigts de saint Jean-Baptiste	77
Les voués au Fier	86
La brèche du Coudrey	92
Rivale d'une fée	102
La chasse du roi Artur ou le rêve de Jean-Marie	121
Bérold	129
Jean d'Espagne, guérisseur du dégoût de la tomme	140
Où la tomme encore joua son rôle	147
Quelques hauts faits de Savoie Si cette histoire vous ennuie... ne la commencez pas...	152
En marge du précédent	177

Le pont inachevé	179
Et Capoé	191
Charles Collombat l'aveugle, né poète	195
Le conducteur de diligence	214
Les trois grandes dames	222